



Souvenirs et témoignages

publiés à la mémoire de

Maurice Troillet

(1880-1961)

promoteur et réalisateur du tunnel routier
du
Grand Saint-Bernard

SION, IMPRIMERIE MODERNE

1964

Souvenirs et témoignages
sur
Maurice Troillet



Souvenirs et témoignages

publiés à la mémoire de

Maurice Troillet

(1880-1961)

promoteur et réalisateur du tunnel routier
du
Grand Saint-Bernard

SION, IMPRIMERIE MODERNE

1964



64/1665

Avant-propos

La vocation, c'est le nom noble
d'une passion (Anne HURÉ)

Si jamais quelqu'un a eu la vocation du Valais, c'est bien Maurice Troillet. Cette vocation, il l'a exercée pendant plus de quarante ans dans les domaines les plus divers. Il faudra consacrer un gros ouvrage à sa carrière et à son œuvre, pour expliquer sa passion du Valais, pour montrer où elle a pris ses racines, et comment elle s'est développée et épanouie ; pour retracer l'histoire des initiatives, des réalisations et des échecs de Maurice Troillet et de son état-major ; un ouvrage, enfin, qui évoquera l'évolution du pays au cours d'un demi-siècle et déterminera le rôle joué par cet homme d'Etat exceptionnel.

En attendant ce monument qui est en préparation et qui exigera plusieurs années de travail, un groupe de Valaisans s'est proposé, à l'occasion de l'inauguration du tunnel routier du Grand Saint-Bernard, de rendre hommage à son promoteur. Ils ont réuni une série de souvenirs inédits qui montrent Maurice Troillet dans ses activités multiples, ses goûts, ses passions, en un mot dans les manifestations les plus variées de son amour de la vie. Situés à des points de vue différents, leurs auteurs mettent en évidence des traits de son caractère et de sa personnalité ; ils projettent des éclairages qui font apparaître une image complexe et vivante de cet homme dont la grandeur se précise de plus en plus à mesure qu'on prend du recul.

Son portrait dessiné par Albert Chavaz et les photos exécutées par Oswald Ruppen où les artistes ont saisi sur le vif les expressions contrastées de son visage, que Maurice Chappaz a explicitées, contribueront aussi pour leur part à maintenir sa présence parmi nous.

Au moment où s'achève l'œuvre qui a été l'ultime passion de Maurice Troillet, ses amis dédient à sa mémoire cette gerbe de témoignages.

André DONNET

Il y a soixante ans

par

le chanoine Paul FLEURY †

Comme on reconnaît l'arbre à ses fruits, on connaît l'homme à ses œuvres. Les œuvres dépendent du caractère, de la volonté de celui qui les conçoit, de l'intelligence et aussi des circonstances qui en favorisent la réalisation.

Une loi de nature nous enseigne que le développement d'un être végétal ou animal dépend de son embryon ; si l'on veut de beaux fruits, il faut choisir et cultiver un sujet vigoureux. Il ne doit pas être question de sélection dans l'espèce humaine, ce qui pourrait d'ailleurs amener de profondes erreurs, car l'histoire nous fournit l'exemple d'hommes qui, malingres dans leur enfance, sont devenus célèbres : tel Ludwig Windthorst, l'adversaire de Bismark, en Allemagne.

Ceux qui ont connu le Valais, il y a à peine quarante ans, et ont la surprise de le revoir aujourd'hui, se demandent qui a pu opérer sa merveilleuse transformation ; on doit leur répondre : « Ce n'est ni un sélectionné ni un malingre devenu phénomène, mais un fils du pays qui l'a aimé tout entier dans son peuple et sa terre et a vécu pour lui, c'est Maurice Troillet. »

Je n'ai pas eu le plaisir de le connaître dans son enfance ; je ne veux donc pas affirmer qu'il a réalisé l'adage : « Ce que tu es enfant, tu le seras homme. » Mais ayant vécu avec lui des années de collège, je puis déclarer qu'on ne s'est pas trompé en lui appliquant un autre proverbe : « Si tu veux savoir ce que sera le caractère d'un homme, regarde-le dans ses yeux. »

Au temps où Maurice étudiait à Saint-Maurice, le ballon de cuir inconnu jusqu'alors fit son entrée dans la cour de récréation ; les règles du football n'étaient pas encore établies ; c'était à qui s'emparerait du ballon et, le frappant du pied, l'enverrait le plus haut possible dans l'air. Quelques élèves ne tardèrent pas à se mesurer dans ce genre de jeu ; les plus ardents qui formaient un groupe

d'inséparables, Julien Fumeaux, Oswald Mathey et Jules Tissières, tiraient et envoyaient la boule de cuir à des hauteurs qui nous paraissaient vertigineuses ; mais quand c'était le tour de Maurice Troillet, le quatrième du groupe, de disposer du ballon, il descendait au fond de la cour, tirait et cherchait à l'envoyer horizontalement vers l'autre extrémité, à 95 mètres de distance. Fumeaux et Mathey lui répétaient : « Allons, Maurice, joue comme nous. » Mais lui ne changea rien à son jeu, et à force d'exercices il atteignit son but, ce qui faisait dire au surveillant, le chanoine Cergneux : « Maurice aime mieux rester sur terre que de monter dans les airs ! »

Cette ténacité dans l'effort pour atteindre un but, on la lui retrouvait aux engins de gymnastique installés dans la cour. Le « grand tour » à la barre fixe était l'exploit sportif record ; en l'achevant, il fallait s'élancer assez loin sur le sol sans tomber. Maurice, lui, visait à se tenir droit sur la barre, les pieds en l'air, le plus longtemps possible ; il redescendait directement, et ne tombait jamais.

Dans ses jeux, il montrait autant d'initiative personnelle que de ténacité dans l'effort.

Il arrivait assez fréquemment qu'un surveillant profitât de la récréation pour faire des remontrances à un camarade qui avait commis une faute. Si le coupable était un de ses amis et que la remontrance s'envenimait, Maurice s'élançait, abordait poliment le surveillant avec des airs soucieux ; il était écouté tandis que son camarade était libéré ; après quelques minutes, souriant il rejoignait son groupe. Il agissait de même avec deux camarades en désaccord.

En ce temps-là, comme les étudiants étaient peu nombreux, chaque année on organisait une promenade d'un jour entier ; c'était la grande promenade avec un but bien modeste. En 1896, on se rendit à Châtel-Saint-Denis. Entre Montreux et Vevey, on remarqua une magnifique pelouse, inclinée légèrement, formée par deux bandes de gazon au milieu desquelles courait une nappe assez large et longue, couverte de fleurs aux couleurs très riches et variées comme celles du *Portulacca hortensis* ; à cette vue Maurice de s'écrier :

« Ça, c'est beau ! Ah ! si la plaine du Rhône, de Martigny à Sierre, était aussi riante que cette pelouse... »

— « Mais, lui dis-je, cela ne rapporterait rien, tout au plus le charme pour les yeux !... »

— « Il y a des plantes, reprit-il sur un ton convaincu, qui ont aussi de belles fleurs et qui produisent des fruits très recherchés ! Mais d'abord il faut supprimer les roseaux !... »

Tel, au jeu comme ailleurs, fut Maurice Troillet dans son jeune âge : les traits de son caractère s'étaient dessinés ; il avait fait preuve d'initiative, de décision, d'habileté, de clairvoyance, de ténacité et il s'était montré fidèle à ses amitiés. Ses camarades comme ses maîtres avaient pressenti qu'il ne serait pas un homme, un citoyen quelconque ; mais quelle serait l'évolution du caractère ? Il s'affirma dès les premières années de son activité. On se souvient que, en 1913, il avait dit au Grand Conseil : « Nous transformerons la plaine du Rhône. » Il s'était souvenu de son idée émise en regardant la pelouse de Montreux ; « ... car, dit Alain Chartier, l'idée géniale vient toujours en un éclair, quand elle vient. » Chez Maurice Troillet, elle était venue, et elle avait mûri dans son esprit clairvoyant. Nous n'allons pas croire, en effet, que la transformation de la plaine valaisanne s'opéra comme en pressant sur un bouton ! A l'étudiant en récréation il avait fallu les exercices de plusieurs jours pour faire traverser en un jet les 95 mètres de la cour de récréation. A ces mètres carrés faisaient place maintenant les hectares de la plaine qui sollicitaient la décision et la ténacité du jeune conseiller d'Etat. Si les roseaux étaient condamnés à disparaître, cela ne se réalisa pas sans difficultés : les plus gros propriétaires, en effet, les récoltaient pour la vente sous forme de « flats » ou litière et ils firent au projet une opposition féroce. Pour la vaincre et assurer le succès de la transformation, Maurice Troillet comprit qu'il fallait une nouvelle génération d'agriculteurs et il fonda l'école de Châteauneuf. Qui le croira ? Elle souleva un tollé d'une rare violence ; Troillet ne se laissa pas désarmer ; il y eut de nombreux élèves qui s'enthousiasmèrent pour l'avenir de la plaine du Rhône. Beaucoup de parcelles changèrent bientôt de propriétaires ; l'Etat en acquit à son tour.

Mais pour faciliter le changement de culture, il fallait assainir le terrain et Troillet fit creuser, en certains endroits améliorer, le canal parallèle au Rhône ; souvent il fallut endiguer le fleuve lui-même ; les marais disparurent, les roseaux se desséchèrent, le terrain fut parfois drainé, toujours labouré. Le plan Troillet était réalisé ; sa clairvoyance et sa ténacité triomphaient.

Bientôt on vit surgir des champs d'asperges, puis des lignées de jeunes abricotiers et enfin de grosses surfaces toutes couvertes de la fleur blanche des fraisiers. Quand on eut savouré, puis vendu de succulentes asperges, quand on eut cueilli les énormes fraises et organisé les marchés, on commença à admirer le travail gigantesque

accompli dans la plaine et à proclamer que Maurice Troillet était un as. Si on examine ensuite les coteaux, si on traverse les vallées latérales, les pâturages, tout parle des idées géniales, des réalisations surprenantes de Maurice Troillet.

Lui-même, qui ne connut guère de repos durant ses années de féconde activité, jouissait de la transformation du pays et du bien-être acquis à ses habitants. En parlant de lui, on a signalé sa raideur, son indifférence sociale ; on a même prononcé le mot de dictature : autant d'erreurs psychologiques. Les députés du Grand Conseil qui ont travaillé avec lui disent qu'il écoutait volontiers les suggestions, répondait avec courtoisie aux objections ; sans doute, son travail, ses succès lui valaient une grande autorité. Quand, dans l'intimité, on lui rapportait ces critiques, il souriait et il ajoutait : « Si j'étais ce que certains disent, je serais tout autre !... bien que je ne prétende pas être sans défauts... »

Les droits du pays, les droits de l'autorité, ceux des particuliers quand il les connaissait, il savait les admettre et les défendre. Il ne négligeait pas ceux qui lui étaient personnels. J'ai connu un cas, qui pourrait passer pour une anecdote, mais il est authentique ; le voici :

Une bonne personne valaisanne, mariée dans le canton de Vaud, restait très attachée à son village natal où elle avait ses connaissances et des propriétés. Elle tenait aussi beaucoup à un châtaignier situé dans une commune voisine mais dans un pré qui n'était pas le sien. Depuis son enfance, elle allait avec ses parents d'abord, plus tard seule, ramasser, en automne, les châtaignes pour l'hiver ; elle parlait volontiers de cet arbre de « famille » ; elle en avait joui en bonne conscience et sans être jamais inquiétée. Mais un beau jour, elle fut invitée par un agent d'affaires à produire ses droits sur le châtaignier qui se trouvait être sur la propriété de M. Maurice Troillet ! Sûre de son droit, elle invoqua la tradition familiale, mais ne put fournir aucune pièce légale. Maurice Troillet avait consulté le registre foncier, l'acte d'achat dans les papiers de famille, mais nulle part il n'était fait mention du châtaignier revendiqué par la bonne dame, qui reçut une lettre conçue en ces termes : « Madame, vous pouvez jusqu'à votre mort continuer à ramasser les châtaignes sur l'arbre que vous avez cru être vôtre, et sur d'autres encore, si vous le désirez. Mais votre prétendu droit de propriété ne repose sur rien ; le mien est net et doit être respecté ; donnez-vous la peine de signer la pièce ci-jointe qui établit mon droit. Si vous préférez procéder, dites-vous bien que le procès vous coûtera plus cher que l'arbre et ses fruits. »

Je crus bon d'intervenir de vive voix en faveur de la bonne dame ; Troillet me répondit simplement : « Qu'elle s'en tienne à ma lettre. » La pièce fut signée et la question, réglée, même pour les châtaignes qui ne franchirent plus la limite du canton !

Quand il est question du caractère de Maurice Troillet et de ses qualités, on ne peut pas ne pas citer la fidélité que toute sa vie il conserva à ses amis : ce qui le rendait très attachant.

Assurément, il fut fidèle avant tout à sa foi, à sa famille, à sa commune. Dès qu'il dut avoir son domicile à Sion, il était heureux de revenir, le samedi, dans sa belle demeure du Châble. Il retrouvait les siens, son église ; le dimanche, au sortir de la messe, il allait sur la place, écoutait le « crié », revoyait ses combourgeois, s'intéressait à leurs affaires quand on le lui demandait. Il ne manquait pas non plus, ce qui encourageait ses aides, d'aller visiter son beau troupeau.

Il avait une vénération profonde pour les maîtres qui avaient guidé sa jeunesse : il aimait à revoir le chanoine Coquoz, directeur du pensionnat, le chanoine J. Abbet qui devint abbé-évêque, le chanoine de Courten et surtout Mgr Paccolat qui l'avait en particulière estime. Hélas ! dès 1914, ils étaient tous dans l'éternité.

Il lui restait ses camarades, Oswald Mathey, Julien Fumeaux, Jules Tissières, Paul Gaist et moi-même ; deux moururent bien jeunes, Oswald Mathey et Jules Tissières. A Saint-Maurice, nous restions trois avant d'être envoyés au ministère paroissial ; à l'occasion, il venait nous voir, nous reprochait de ne pas lui rendre visite. Si nous nous rencontrions à l'Abbaye, il exultait, nous prenait par le bras : « Ma joie, disait-il, c'est de vous retrouver ici ; j'en oublie tous mes soucis ! »

Avant de quitter Collonges où il avait vécu plus de vingt-cinq ans, le chanoine Fumeaux voulut célébrer son jubilé ; il invita Maurice Troillet qui se fit une fête de vivre cette journée avec ses vieux camarades en nombre bien réduit ; mais sa joie fut telle qu'il renouvela ses prouesses gymnastiques de collège avec la même agilité. Depuis 1955, nous n'étions plus que deux, retirés pour raison d'âge. Maurice revint avec fidélité nous retrouver. Hélas ! ces visites ne durèrent pas : en 1960, le chanoine Fumeaux quittait cette terre ; en 1961, le 20 août, le Valais perdait l'homme qui l'a marqué de son attachement, qui l'a imprégné de son dévouement, de son ardeur à faire ressortir la beauté de sa plaine et de ses montagnes, à lui procurer son bien-être. Dieu l'a rappelé chargé de mérites et de gloire, en plein travail encore au service de son cher Valais.

Portrait de mon oncle

par

Maurice CHAPPAZ

Comment peindrai-je mon oncle ? Je l'ai connu de si près que des traits divers, opposés, complémentaires viennent sous ma plume. Sa personnalité puissante pouvait apparaître contradictoire, elle était, et je m'en pénètre, profondément harmonieuse. Je voudrais le montrer. Je ressens aussi, maintenant qu'il a disparu, une synthèse de sa présence faite de toutes ses qualités et de son amitié passée. Il allait chaque dimanche de Bagnes sur la tombe de sa mère, c'est moi qui vais sur la sienne. Me recueillir consiste à tenter de faire passer, même dans une faible mesure, de lui en moi, ce que j'admire chez un défunt qui je m'en assure vit toujours dans son pays.

« Troillet n'est pas mort », m'a dit un vigneron.

Les œuvres vivent et aussi l'exemple d'un homme, c'est la matrice d'autres hommes, d'autres esprits.

Je vois mon oncle en chasseur avec son béret basque bleu et ses gros habits de bure. Dans sa poche il a un sifflet, un appeau pour les cailles, les perdrix. Il s'enfonce dans la forêt de sapins et les genièvres des Tierces. Il aime sentir la rosée sur les pierres, la buée du brouillard matinal sur les branches des arbres. Et je l'entends prononcer de sa voix forte qui ronfle un peu : « To, to, Lurette, cherche ! »

Vous distinguez sa silhouette trapue, lente, avec les joues rudes, avec la bonne rougeur du plein air et des sanguins. C'est un homme de la nature.

Eh ! bé, si c'était aussi un homme de la littérature ? Vous voyez le fusil, vous ne voyez pas la bibliothèque, les livres qui collaient aux tapis d'Orient de son appartement à Sion. Mais la chasse, les occupations paysannes, les lutttes physiques étaient excellentes à son tempérament : jeune avocat, il faisait les foins aux Planards avec un domestique. Ils avaient fauché ensemble le mayen. Le dernier jour il restait une parcelle à rentrer mais il fallait attendre midi pour que l'herbe soit bien sèche.

« Eh bien, dit Maurice Troillet, partons pour le Mont-Gelé ! »

Ils firent la course tout le matin, portèrent les cordées tout l'après-midi et le soir ils redescendirent à l'Abbaye du Châble.

Sa participation au monde premier, son contact avec l'élémentaire était vif, profond. Il fut l'initiateur non pas des téléphériques mais du ski à Bagnes. Les vieux se rappellent l'avoir vu chausser d'étranges lattes vers 1900 et glisser sous la forêt derrière l'église, à Tzablecreux. Chaque année il chassait le coq de bruyère, le chamois ou le cerf. Il mena un train de campagne avec des vaches et des moutons, créa pour son compte et celui des autres des vergers et des vignes. Il avait besoin d'un royaume naturel et d'un contact direct avec les choses, la source, l'origine.

Voilà un des versants, rafraîchissant et sain, du conseiller d'Etat, du citoyen qui est à la tête des affaires ; l'autre, c'est son ouverture aux préoccupations spirituelles désintéressées. Le goût de l'art, la culture littéraire restée active est un test de cette ouverture, test d'autant plus valable qu'il se rapporte à quelqu'un qui n'avait rien d'un esthète.

L'humanisme était ardent chez mon oncle : par lui j'ai connu la littérature provençale, celle de Mistral, de Daudet, du grand d'Arbaud de la *Bête du Vaccarès* et de bien d'autres. J'ai hérité une trentaine de volumes sudrhodaniens. Maurice Troillet y cherchait cet enthousiasme étincelant mêlé à l'humour narquois qu'il aurait voulu sans doute voir ici et qui nous manque. A côté des grands Provençaux pleins de piquante fantaisie il cultivait les moralistes anciens et modernes, La Bruyère comme Alain, il recherchait sans cesse une substance, une leçon. Il appréciait le pessimisme des forts. Le génie pratique du jésuite Gracian le séduisait aussi.

Combien de fois n'ai-je pas été ému, moi qui ai voulu mettre ma vie dans quelques poèmes, de trouver sur sa table quelques-uns de mes livres préférés ou ceux que je distinguais dans mon adolescence : les *Nourritures terrestres*, de Gide, lues et relues par mon oncle, les proses de Reverdy, les vers de Valéry, le *Farinet*, de Ramuz, et j'en passe. De petits morceaux de journal servaient de rappel entre les pages. Certaines rencontres me touchent encore : il n'est pas désagréable d'être compris par ceux qui partagent vos goûts ou vos talents, mais il est épanouissant de l'être par quelqu'un qui choisit une voie opposée à la vôtre. J'aimais du reste lui dénicher des bouquins. Le sage qui l'accompagna toute sa vie, que Maurice Troillet ne cessait



Il a semé les idées. Il a mis le cap sur l'avenir.

de connaître, de relire, de commenter fut Goethe. Et je crois bien qu'il était un bon disciple de Goethe dans la vie courante mais avec une pointe surnaturelle, une foi non seulement héritée de l'enfance mais représentée parfois dans les événements, et qui prolongeait sans la moindre bigoterie l'élan de sa nature.

Il y avait les livres de Sion et les livres du mayen du Clou. Parmi ces derniers, je citerai une bible de la chasse et de la fraîche création écrite par Alpinus, un admirable bonhomme et gentilhomme du Dauphiné. Ses descriptions et sa verve enthousiasmaient tellement mon oncle qu'il ne s'en lassait pas, qu'il partit avec ses amis visiter à grand-joie le paradis des alpins de l'Isère.

Et ses dernières lectures avant l'hôpital ? Le discours de Valéry sur Goethe et quelques pages des dialogues de Socrate selon Platon, où j'ai retrouvé son signet.

Et ses dernières études ? L'italien qu'il apprenait le soir à l'aide d'un linguaphone. Passe encore de bâtir...

Parlerai-je justement de son travail ? Cet homme chargé de responsabilités diverses, cet homme d'entreprises, de calculs surprenants, ne donnait jamais l'impression du travail. Comme on dit d'un texte achevé, parfait, que malgré tout il ne sent pas l'huile, l'huile de la lampe, mon oncle ne sentait pas la besogne. Il n'était pas actif comme nombre de dirigeants pris et même happés par l'engrenage des affaires. Je ne l'ai aperçu, ni bousculé ni pressé. Il m'aurait plutôt donné l'impression d'un flâneur mais qui vivait chaque instant avec son inspiration, sa curiosité observatrice, sa méditation propre. Je l'ai toujours trouvé étonnamment libre de ses heures mais en même temps sans cesse enflammant en lui une idée, mordu dans l'âme, dans l'imagination par le plaisir d'une découverte, d'une information nouvelle, d'une possibilité inédite. Il s'appliquait alors à rencontrer d'autres hommes, à traduire cette idée en termes pratiques, à la faire éclore patiemment, tenacement. Peu de chefs ont été moins dévorés par les bureaux.

J'ai été frappé de son audace, de la rapidité de certaines décisions, je ne l'ai pas été moins de sa prudence (cette mesure dans la passion). C'était une éternelle prudence. Vivant souvent à ses côtés, recevant une confiance et aussitôt une consigne de silence, je discernais constamment en éveil une prodigieuse attention à toutes les embûches possibles dont peut être semé le chemin d'un homme politique dans une petite république vétilleuse et batailleuse. Il était aussi secret et se gardait aussi adroitement que l'*Homme de Cour*, de Balthasar

Gracian. De sorte qu'il avançâ une cinquantaine d'années sur une crête, s'efforçant non seulement de se maintenir à la première place, mais surtout de promouvoir ce bien commun dont il portait en lui le germe, l'idée personnelle, la fonction originale, réussissant à rallier un pays à ses plans sans compromis excessifs, sans retouches impures, afin qu'une œuvre reste une œuvre...

On devine qu'un homme d'Etat peut être très solitaire au milieu d'une foule. Mon oncle acceptait en souriant qu'on lui dise qu'il s'était marié avec la politique. Il me semble qu'en effet sa passion pour elle explique en partie son célibat. Il s'était dédié d'emblée et entièrement à sa carrière publique. Il avait accepté aussitôt la part de solitude qu'elle recèle et l'avait même renforcée, comme un homme qui s'aperçoit qu'il est plus libre et plus fort s'il demeure seul. Il y avait d'ailleurs chez mon oncle quelque chose d'une farouche autonomie. Les complications sentimentales n'étaient pas son fort. Il pouvait être très amoureux, mais la puissance de secret de quelqu'un c'est sa force. Il le pensait et, malade, il aurait choisi de mourir tout seul. Je puis en témoigner.

Je crois que c'est cette capacité de solitude qui donne à un homme son autorité. Mais dans ce même homme il y avait une immense ferveur d'amitié. Il aimait recevoir, il aimait communiquer, étudier, apprendre sur le vif. Il étendait le cercle de ses relations, mais il savait faire son miel, tirer profit d'une conversation avec des bûcherons comme de ses rencontres avec prélats ou ministres. Sa tâche politique, il la concevait d'ailleurs essentiellement dans le choix des hommes, leur connaissance et l'art de les convaincre. Pas d'application besogneuse, scolaire, je l'ai souligné, mais une assiduité humaine constante. Son amitié était faite de beaucoup de choses : de cette fraternisation vigneronne autour de l'un de ses nobles vins, de la camaraderie, des chasseurs, des courses, des repas pris en commun, de la sympathie des esprits alertes et allègres, et puis de ce lien indissoluble que tissent les enthousiasmes, les luttes, les peines supportées pour la Cause qui était la renaissance valaisanne. Dans ce domaine il ne pouvait pas, même à son détriment, ne pas être fidèle. Je l'ai saisi aussi, lui qui était si coriace, soudainement attendri par la souffrance d'autrui et prompt à y porter remède.

« Pour un peu », comme disent mes tantes, quand l'œil risque de se mouiller, « il aurait eu l'eau. »

Un homme d'action est un homme d'imagination. Le trait central peut-être de la psychologie de mon oncle était l'horreur de la mort.

Je précise bien : ni la crainte vile, ni la panique, non ; un sentiment qui me paraissait être le dégoût d'un homme sage et qui inspire aussitôt la soif du concret, des réalisations pratiques. J'indiquais ce contraste à un prêtre.

« Jamais roue ne tournera plus vite, me répondit-il, que celle qui a à son centre ce noir moyeu. »

Cette attention à la mort tapie en nous transparaissait dans de multiples détails. Je lorgne mon oncle en train de regarder gravement les ombres croître sur la neige, ou mesurer l'heure, écouter le tic-tac de quelques gouttes d'eau, refuser presque avec violence les anniversaires, s'inquiéter longuement d'accidents, de la santé de ses proches.

Il était sur le qui-vive, mais la mélancolie ne l'effleurait pas. Les tâches du présent le réclamaient avec une sensibilité, une énergie accrues.

Je nous revois examinant et jugeant les vins dans la haute chambre boisée de mêlèze à son domicile de Bagnes. Tel avait un bouquet plus subtil ; tel, plus de puissance ; tel, une robe splendide ; tel, un corps d'une plénitude charnue extraordinaire. Pouvait-on les classer ? Pouvait-on donner la palme à l'un d'eux ? Mon oncle choisissait toujours selon la finesse et l'équilibre. Il n'était jamais totalement séduit par un éclat particulier. Ensuite il commentait et expliquait le vin. Je l'entends : « C'est un organisme vivant... »

Et moi, si je devais le juger à mon tour comme il jugeait les vins et que quelqu'un me demandât : « Selon vous, sa qualité principale ? » je n'hésiterais pas, je ne citerais ni le courage, ni l'intelligence, ni la bonté qui cependant brillaient en lui ; je répondrais : « Il jouissait d'un équilibre supérieur. »

Il pouvait se reposer, couper court à des soucis, des préoccupations, au milieu des pires luttes ; passer avec à propos d'un sujet à un autre, du téléphone à la sieste.

Son portrait vit dans ma mémoire. La charpente, ce corps des anciens montagnards trapus, large d'épaules, l'assurance du visage disent bien la fondamentale tranquillité d'un homme. Voici ces mains qui bougent, qui commandent, qui expliquent, mains fortes, souples aux doigts de logicien et d'accoucheur ; la lèvre est pleine avec sa moue de défi et les yeux bleus fixent le monde, qui peuvent exprimer tant d'autorité absolue, qui peuvent être glacials et si chaleureux.

C'est mon oncle et si je n'avais pas été son neveu, je crois que de toutes façons j'aurais été son ami.

J'ai parlé de son célibat. Mais il avait un instinct de paternité qui le poussa à adopter toute une famille. Cet instinct de paternité fut son instinct politique aussi. Il désirait ensemençer le Valais, remplir les lacs sauvages, le Rhône, les torrents de poissons, repeupler les forêts et les montagnes désertes de leur gibier naturel, et surtout donner à notre sol trop âpre ou trop fangeux une fertilité merveilleuse. Il l'assainit, il introduisit de nouveaux cépages, de nouvelles variétés de plantes, d'arbres, façonnant races et espèces. Il instruisit à cet effet la jeunesse. Et en chacune de ses particularités il sut lier cet effort à l'économie moderne. Il y avait d'ailleurs en Maurice Troillet une aspiration biblique, une idée de paradis terrestre plus qu'une idée de progrès d'affaires pure et simple. C'est pourquoi il a répondu à une vocation terrienne collective et conservé son avenir à la paysannerie valaisanne. Cela eut lieu in extremis. Nous étions à un tournant, mais je croirai toujours que la réussite d'une patrie est différente de la réussite d'une société anonyme qui, elle, s'exprime tout entière dans ses dividendes. Sans aucune agriculture valable et viable par elle-même, un certain aspect assez acide et triste du social s'accentuerait et s'imposerait même là où nous ne le voudrions pas. Mon oncle me confiait également et bien souvent qu'il voyait le développement des intelligences, de la culture comme la chance du Valais dans le monde actuel. Le bien-être comme fin en soi ne l'attirait aucunement. Je me rappelle la physionomie et le sens de ses propos qui me surprenaient et m'entraînaient. Ainsi : « Je conçois le développement économique non pour supprimer, sans autres vues, la misère, mais parce que je suis sûr que nous allons donner des possibilités de naître, de croître, à des individualités valaisannes qui auront l'étincelle du génie. Je les attends. »

Dans cette optique n'importe quelle industrialisation, n'importe quelle foire, quel profit d'« épicier » ne lui semblait pas automatiquement digne d'estime.

Mais il saisissait les grandes lignes de force de notre pays, il comprenait sa puissance élémentaire, il était clairvoyant sur ses ressources, sur son potentiel d'énergie extraordinaire. Le Valais était comme un être dont il flairait le secret. Il était attentif en outre à ses raretés, à ses subtilités. Le passé et l'avenir ne se contredisaient pas en lui. Il aimait les barrages, il a participé à la création de ces hautes digues, mais en combien d'occasions n'a-t-il pas indiqué la nécessité de sauvegarder des réserves d'eaux courantes, vivantes, quelques minces filets clairs à l'air libre.

Construire un pays est un métier qui demande du tact dans l'audace.

Mon oncle tendu vers l'avenir se préoccupait du problème le plus actuel et le plus essentiel. Il n'était pas l'homme d'une seule vue et ne se sentait d'ailleurs pas un spécialiste, si ce n'est du tout. Quand il lâcha le département de l'Intérieur en Valais, ses joies et ses épines paysannes, je l'entendis me dire avec un sourire un rien sarcastique :

« Devrais-je rester, pourrais-je continuer, je crois, après m'être tant occupé d'agriculture et même de travaux publics, que je prendrais maintenant l'Instruction publique comme ton grand-père Achille Chappaz !... »

Mais il devait rester dans les travaux publics à titre bénévole ou officieux car, à peine déposées ses charges de magistrat, une vieille idée resurgit en lui aussitôt : celle d'une voie nouvelle dans les Alpes, d'une percée souterraine. Cette idée, il l'avait caressée en son temps, en son printemps, avec son ami l'ingénieur Henry Chenaud qui appartint au très réputé bureau Boucher de Lausanne. L'idée avait été examinée alors, elle fut réétudiée. Entre 70 et 80 ans, mon oncle allait réussir le tunnel du Grand Saint-Bernard. Pourquoi ? Par besoin de créer. Cette urgence n'a rien à voir, ni avec les avantages personnels ni avec des buts altruistes, en premier lieu. Vous avez une passion dans le sang, une force dans l'esprit. Il faut l'employer. Mon oncle ne daigna pas s'apercevoir des grandes vacances de la vieillesse.

La qualité de nos réalisations nous juge. La dernière nous échappe parfois. Saluons maintenant Maurice Troillet par la prière, par la pensée.

Les Anciens accordaient quelque importance aux rêves. Les psychologues modernes les interprètent de nouveau. Mon oncle en reçut un, peu de jours avant de quitter sa demeure de Bagnes pour l'hôpital qui le garderait :

« Cette nuit, dit-il à sa sœur Marie, j'ai merveilleusement bien dormi, j'ai vu tous mes amis autour de moi, j'ai rêvé qu'ils étaient tous venus au Châble et cela m'a rendu heureux. Comme ils me prodiguaient leur amitié ! »

Mon oncle souriait de sa nuit. A nous autres, elle nous parut un avertissement, nous devinâmes le cortège funèbre, et sans le montrer nous eûmes quand même le cœur serré.

Maintenant cet incident me réconforte. La destinée de Maurice Troillet se termine sur cette anticipation tragiquement heureuse. L'ange

des ténèbres a mis son sceau, son point final, laissant passer cette image. J'y discerne un sens magnifique. Mon oncle a lutté, je sais qu'il a été passionnément aimé, qu'il a été choyé d'une rude tendresse. On voit combien il était réceptif. Mais est-ce que les grandes vies d'homme, les œuvres véritables n'appellent pas encore les amis par-delà la tombe ?

Ce songe ne me fera pas oublier qu'il y a dans l'avenir des âmes une communion fraternelle.

Magistrat et peuple se répondent.

L'oncle Maurice

par

S. Corinna BILLE

On disait l'Oncle.

Comme s'il n'y en avait eu qu'un seul au monde. Et c'était un peu vrai. Jamais oncle n'aima d'un amour aussi vigilant, aussi paternel, ses neveux, ses nièces et tous ses petits-neveux. Pas un pourtant qui s'appelât Troillet, tous portaient le nom de Chappaz et descendaient de sa plus jeune sœur, Amélie la douce et la fragile, qu'il protégeait ; mais au moins on avait pu donner à l'un d'eux son beau prénom : Maurice.

Il était le chef de la tribu de mon mari, comme mon père l'était de la nôtre. Est-ce pour cela qu'un jour je fis ce rêve étrange ? C'était au temps où nous habitions sa jolie maison des vignes, à Fully, qu'il nous avait prêtée. Mon père malade, à Sierre, à la suite d'une opération du fémur, se mit à délirer une nuit : il voyait les cavaliers de l'Apocalypse. Ma famille crut qu'il allait mourir. Mais avant même d'être avertie par elle, cette nuit-là j'avais vu en songe oncle Maurice nous appeler tous et nous mener devant la maison de mes parents. « Venez voir un petit jardin... », disait-il. Et au pied du mur du Paradou, il nous montra une tombe ouverte. Par la suite, mon père guérit de son infection maligne, vécut encore sept ans, et il eut l'occasion de se retrouver avec l'oncle Maurice pour des fêtes familiales, mais ce fut quand même, pour lui, le premier pas vers la mort. Et trois ans après, en août 1961, l'oncle Maurice légèrement plus jeune l'y suivit.

Mon père l'avait rencontré au début de sa fulgurante carrière politique. Il existe dans notre vieil album de famille, une photographie qui date de 1912, un peu floue et brunâtre comme elles l'étaient alors, d'une promenade en auto au Grand Saint-Bernard, où l'on voit près d'une antique Ford, haute sur roues, trois messieurs en casquettes de cuir, moustaches en pointes. L'un est Maurice Troillet, l'autre,

mon père, et le troisième, M. Kuntschen, président de Sion, qui les avait conduits là-haut et qui avait dit en aparté à mon père : « C'est notre grand espoir, c'est notre futur conseiller d'Etat. » Le soir même, ils s'étaient arrêtés au Châble, à l'Abbaye, où tante Julia leur avait servi un excellent petit souper.

Curieux hasards de l'existence. Mon père était certes loin de penser que dans cette demeure du Châble, à l'aspect monacal et patricien, une quarantaine d'années plus tard, seraient élevés et cajolés ses propres petits-enfants.

Puis chacun avait été entraîné dans une vie, une vocation différentes, et ils ne s'étaient revus que de loin en loin. Un jour de l'an 1925 — les années folles, dit-on maintenant — je venais à peine de sortir de l'enfance, je me trouvais dans le train avec mon père et nous allions à Lausanne. A la gare de Sion monte un voyageur qu'il salue et qu'il me présente.

« C'est le conseiller d'Etat Maurice Troillet. »

Lui, naturellement, ne prête aucune attention à cette fillette et cause avec mon père. Mais moi je le regarde. Je vois un homme, assez jeune encore, avec dans le visage une légère asymétrie. Pas classiquement beau et sans très grande prestance, mais de cet homme se dégage un charme fort qui me subjugué. Oui, le charme. Dans le vrai sens du mot, le sens grave, voire dangereux, comme on dit : jeter un charme.

Et quelques années plus tard, accompagnant encore mon père dans les cures de la vallée du Rhône, pour ses travaux de verrier d'église, j'entendais ces paroles : « Vous n'imaginez pas le pouvoir qu'a cet homme en Valais. » Et mon père de répondre : « Cet homme est doué d'un charme immense. »

En 1942, quand je vis pour la première fois Maurice Chappaz, je me souvins de cette rencontre et je retrouvai dans les traits du neveu la même subtile asymétrie. « Mais, me fit-il remarquer ensuite, j'ai le nez qui penche de l'autre côté... » Oui, je retrouvai en lui ce mélange, en quantité égale, de ruse et de bonté. Et la dose n'était pas moindre ! Tout de suite, même avant de le connaître, j'ai aimé Maurice Chappaz. J'allais par instant le regretter. On ne badine pas avec ces hommes-là ! Et quand ils possèdent quelque chose... « Regarde, me chuchotait Chappaz, lors de notre premier séjour au chalet d'oncle Maurice, au Clou sur Verbier, regarde les serres du chat-huant empaillé, regarde : ce qu'on tient, on le garde, on te garde... »

Je les ai senties parfois ces serres, autour de moi, comme des barreaux. Mais je ne le regrette plus. Elles m'ont aidée à accomplir ma destinée.

L'Abbaye du Châble, la maison de Maurice Troillet et de ses sœurs fut pour nous tous un refuge, et pendant longtemps même notre seul véritable foyer. Pendant longtemps aussi ce fut cette demeure-là que mes enfants préférèrent à toutes. Il faut avouer qu'ils en étaient les petits rois. Régulièrement, le dimanche, oncle Maurice arrivait. « Bonjour, bonjour ! » disait-il, et on l'embrassait. Très silencieux, il nous observait sans en avoir l'air. Et moi, intimidée, l'aimant déjà, désirant lui plaire, je cherchais les mots qui pouvaient lui faire plaisir. Par la suite, et je compris que c'était la meilleure attitude à prendre, je me laissais vivre en sa présence, me plongeant aussi dans mes pensées puisqu'il avait les siennes. Mais nos deux mondes, à mille lieues l'un de l'autre, étaient reliés pourtant par ce pont énorme qu'étaient les enfants. Il les aimait et les comprenait, parfois mieux que nous, les parents. Il faisait confiance aux plus réfractaires. Je vois encore mon fils aîné, trois ans, qui était son filleul, hurlant de rage parce que je voulais lui mettre de force un tablier, un joli tablier rouge. Oncle Maurice me dit : « Laissez-moi faire. »

Il prit le tablier et parla à l'enfant, doucement. Il l'amusa avec les manches d'abord, et finalement lui fit enfiler ses bras dedans comme s'il s'était agi d'un jeu. Blaise intrigué, séduit, accepta le tablier. Et je me rappelle le regard qu'oncle Maurice me jeta, très fier : « Vous voyez ! »

Dans les heures d'angoisse, nous allions tous à lui. Je me souviens l'avoir vu, un jour de grand désarroi pour nous, prendre les enfants par la main pour une promenade dans la neige et me dire :

« Ici, ils seront bien, ils seront heureux, ils auront la paix et une bonne nourriture. Et rien ne vaut l'air de la montagne ! »

La montagne, pour lui, c'était le remède à tout.

Il aimait donner des conseils et avait sur la nourriture des idées très précises. Au sujet de l'orange, il nous citait le proverbe arabe : « Le matin, c'est de l'or dans l'estomac, à midi de l'argent, et le soir du plomb. » La conclusion était qu'il n'y avait pas au monde de fruit plus sain qu'une bonne pomme du Valais. Il nous racontait aussi l'histoire des deux chiens, une expérience vraie, paraît-il : « L'un avait été nourri pendant plusieurs mois uniquement de pain de seigle ; l'autre, de pâtisserie ; le premier se portait bien, le second perdit poils et

dents..., et mourut. » Ce qui n'empêcha pas une fois oncle Maurice, le jour de sa fête, de tendre à son fidèle chien de chasse un grand morceau du traditionnel gâteau des sœurs de Châteauneuf : « C'est aussi ta fête ! »

Il nous a initiés tous au grand mystère des vins. Jamais de ma vie je n'ai bu plus guilleret. Fendant que celui des Claives du printemps 1948, et sa petite Arvine était une merveille de finesse et de race, ses Dôles étaient longues et occultes ; quant à son Ermitage, ceux même qui d'habitude n'aimaient pas l'Ermitage, l'appréciaient. Les repas du dimanche, les fêtes de Pâques et de Noël, s'accompagnaient comme d'une musique de ces gammes de goûts et de couleurs. Au dessert, il nous faisait boire, une fois l'an, un vin étrange, très vieux, au reflet de moire ; c'était le vin qu'il avait encavé spécialement pour sa mère. Les enfants avaient le droit de prendre part aux dégustations. J'émettais quelques craintes.

« Ça ne leur fera pas de mal, rassurait-il, au contraire. »

Il craignait pour eux d'autres poisons ; par exemple, il leur défendait dans les prés de sucer les herbes : « Elles peuvent contenir des acides néfastes. » Il lui arrivait d'être irritable. A propos de rien, mais jamais dirigée contre nous, montait brusquement en lui la violence virile des paysans, cette même violence qui m'avait fait trembler autrefois devant mon père. Ses lèvres un peu gonflées laissaient échapper des mots comme des coups de fusil : « Imbécile ! Pommeau ! » Mais ces moments-là étaient rares et très fugitifs.

Physiquement, avec l'âge, il avait pris dans le visage, même dans l'allure, quelque chose qui me rappelait la marmotte : ces poils gris, cet air endormi du véritable guetteur, cette souplesse inattendue, soudaine, et ces petits crocs que découvrait parfois le sourire.

« Alors, ai-je dit un jour, on vous appelle dans les journaux le père spirituel du Grand Saint-Bernard. »

Il répliqua :

« Pas seulement père spirituel, c'est moi qui ai tout fait ! »

Je le sentais grand, je l'ai vu grand, même dans les petits détails, ceux de tous les jours ; ici, surveillant la cuisson d'un rôti, rendant un service manuel, là. Sa vie politique ? Qu'en saurais-je... Pourtant j'aimais l'audace de ses projets, le non-conformisme de ses vues. Il m'a confié à plusieurs reprises :

« Je voudrais que vous, les écrivains, fassiez en littérature ce que j'ai fait, moi, en politique pour le Valais. »

— « Nous y sommes engagés, oncle Maurice ! Vous êtes partis d'un Valais moyenâgeux, nous partons d'un Valais silencieux. »

— « Oui, mes créations économiques permettront la naissance des talents, l'élan artistique. Je vois cette suite à mon œuvre. »

* * *

Tante Marie et tante Julia, ses deux sœurs qui vivent au Châble, se plaisent à évoquer leurs souvenirs de jeunesse à propos de lui. Après la mort de leur père qu'ils perdirent tôt, un oncle venait souvent chuchoter à leur mère :

« Il ne faut pas continuer de faire faire des études à Maurice. C'est trop coûteux pour vous ! D'ailleurs il a dit lui-même qu'il voulait aller couper le bois au Borinson ! »

(Il fut, en effet, tenté par la vie paysanne). Mais notre mère a répondu :

« Il fera ce que son père voulait : il continuera ses classes, je veux qu'il devienne un homme. »

Et elle dit à son fils :

« Nous pourrions être pauvres maintenant, il faut te donner de la peine pour bien étudier. »

Du coup, Maurice Troillet fut premier de la classe.

Il était de son pays, le Valais. Mais ça ne l'empêchait pas de connaître les autres, la France, l'Italie, sachant fort bien allier son plaisir à son travail d'homme d'Etat. Il avait assisté à beaucoup de combats de reines, et ses vaches étaient toujours reines à cornes en même temps que reines à lait, mais je le savais aussi expert en taureaux de Camargue et sa veste de velours noir de gardian était suspendue dans son chalet.

J'ai eu le bonheur de voyager deux fois avec lui et les enfants. Il portait son costume clair et son petit nœud papillon, il était charmant, loquace, il nous gâtait terriblement. Oh ! ce lac d'Orta, son dernier voyage de Pâques, l'année où il mourut !... Sur le quai de la petite ville, il avait voulu offrir un cadeau-souvenir à chacun. Les fillettes avaient choisi des soccolis, les garçons, des casquettes d'amiraux, moi j'étais amusée par un grand panier tressé, aux anses rouges. Or oncle Maurice ne le trouvait pas assez beau, il insistait pour que j'en prenne un autre. Mais il me plaisait, je maintins mon choix.

Ce panier, si j'en parle, c'est que quatre mois plus tard, hélas ! je le remplissais de bruyère rose, sachant l'Oncle à la veille d'une opération très grave. A-t-il reconnu le panier ? Ces bruyères, elles sont encore avec lui dans le cercueil.

Et maintenant j'ai de la peine. Je voudrais évoquer son dernier été, les derniers jours de son dernier été à la montagne. Il les passa avec nous. C'était lui qui nous avait transportés là-haut, les enfants, moi et les bagages, en taxi, jusqu'aux Planards, non loin de la Croix-de-Cœur. Par une journée très belle.

« Vous ne pouvez pas être mieux qu'ici ! s'exclamait-il. C'est vrai. »

Il dînait avec nous d'un pot-au-feu et d'une salade de son jardin, il se promenait, haranguait quelques ouvriers. Puis il redescendait cent mètres plus bas dans son chalet du Clou, en compagnie de mon fils aîné ; là, ils se faisaient à souper, puis ils allaient dormir. Le matin, un œuf frais, de la viande sèche, et l'Oncle remontait. Il semblait très en forme. Je me souviens encore lui avoir dit :

« Ah ! oncle Maurice, c'est vous qui vous portez le mieux de toute la famille ! Et maintenant que vous avez passé le cap dangereux de la quatre-vingtaine, maintenant vous irez jusqu'à cent ans. »

D'habitude ce genre de propos lui plaisait. Mais il me regarda, une lueur inquiète dans le regard, un instant, puis il murmura :

« Oui, oui... »

A midi, il avait voulu assaisonner lui-même la salade et me donna une petite leçon. La seule que je pris de mauvaise grâce. Pouvais-je savoir que c'était la dernière ? On a toujours un remords, j'eus celui-là.

Il m'avait aussi appris que, la veille, mon fils n'était rentré d'une course en forêt qu'à la nuit.

« Je me suis méfié, dit-il, je connais Blaise, j'ai deviné qu'il avait voulu aller voir les chamois. Mais si, à telle heure, il n'avait pas été de retour, j'aurais alerté la police. On peut facilement dérocher de ce côté-là... »

Ah ! oncle Maurice, j'étais émue, agacée un peu aussi, par votre façon de veiller sur nous tous. Mais à ce moment-là, c'était le roc de la vie, oncle, qui se mettait à s'ébranler sous vous.

Le quatrième jour, il me dit :

« Je ne sais pas ce que j'ai, j'ai mal à l'estomac. Je redescends au Châble. »

Et je l'ai regardé partir dans l'herbe verte et rousse du plateau des Planards, avec sa grosse veste de tweed gris et son vieux béret basque. Comme les navires qui s'en vont sur la mer, je le regardais descendre la montagne qui était pour lui la Terre ; je ne vis bientôt plus que son buste, puis sa tête. Ce fut fini.

Ce souvenir m'étreint, je l'aimais. Et je pense à lui parfois, surtout quand nous nous retrouvons tous à l'Abbaye du Châble pour les fêtes de Noël ou de Pâques. Soudain, il me semble qu'il est là dans un coin sombre de la salle à manger, dont il me disait : « Le plafond de mélèze rouge est fait d'une seule pièce. » Oui, il me semble qu'il est là, qu'il nous observe et que, peut-être, il est triste de ne plus présider la table de famille.

Et je voudrais que ce soit lui qui nous accueille en paradis, et l'entendre :

« Bonjour, bonjour, les enfants ! »



Les amitiés contrastées

par

Pierre COURTHION

A Maurice Chappaz

Du plus loin que je puis me rappeler, Maurice Troillet se confond dans mon souvenir du Châble, ce grand village valaisan, avec le pont de pierre et le porche d'une habitation d'apparence conventuelle où je vois passer, suivi de ses chiens, un jeune conseiller d'Etat, le feutre rabattu sur les yeux, fendant le passage devant lui, comme s'il eût voulu écarter les importuns. Le coureur d'alpages que j'étais alors rencontrait parfois ce distingué politicien, mon aîné de vingt-deux ans, vers la Croix-de-Cœur ou sur les pentes du Vacheret, autour d'un lac alpestre où j'allais me promener quand on y montait encore sans aide mécanique. Ce furent, ensuite, pendant les grandes vacances, les entrevues de Troillet avec mon père, à l'hôtel du Giétroz, à Bagnes, autour d'un verre de Petite Arvine (nous représentions trois générations avec, entre chacun de nous, un écart d'au moins deux dizaines d'années).

Beaucoup plus tard, Maurice Troillet m'ouvrit largement son hospitalité dans son chalet du Clou, près des Planards bien nommés, qui dominent le cirque de Verbier. Il y avait reçu avant moi d'autres écrivains : le charmant Daniel Baud-Bovy, bon connaisseur des peintres genevois, et Albert Thibaudet, le solide et savoureux critique bourguignon, qui comparait les écrits à des vins (il y a ceux qu'il faut boire dans l'année, comme le Beaujolais, et ceux qui prennent corps en vieillissant). Car Maurice Troillet pour qui une seule chose existait : l'action et le besoin d'agir, et qui conduisait une équipe de fonctionnaires, jetant des plans pour améliorer le sol, tracer des routes, donner aux habitants des vallées pauvres du Valais — les latérales, comme on dit, par rapport à la riche vallée du Rhône — des moyens de vivre, aimait tout d'un coup à se plonger dans la poésie, et à

fréquenter ceux qui contrastaient avec sa nature d'homme actif. Chasseur, il nous menait à Mauvoisin, s'intéressant à l'alpe autant qu'aux animaux. Il savait que toute démarche de l'esprit, que celui-ci soit positif ou rêveur, va nécessairement du particulier au général, du régional à l'universel. Aussi, tout en ayant les yeux de l'amour fixés sur sa terre du Valais dont il connaissait le passé et les ressources, éprouvait-il de temps à autre, le besoin de recevoir — pour se changer de l'air des hauteurs qui était le sien — un peu du grand vent du large.

Notre amitié était faite de souvenirs de famille, d'histoires de chamois et de bouquetins (je me rappelle le jour où nous découvrîmes pourquoi les deux espèces d'animaux ne se trouvent jamais réunies sur les roches de même nature, car il leur faut à chacune un humus différent). Nous parlions ensemble du village tout environné de dévaloirs dont sont striées les forêts, et par où les bûcherons font glisser les troncs des sapins abattus ; de la montagne, monstre énigmatique, thème difficile pour le peintre plus encore que pour l'écrivain. Nous nous plaisions à relever les particularités du Valais, terre gallo-romaine au sol riche en témoins de la vie préhistorique : vases, bracelets, bustes d'amours ailés.

Parfois, au cours d'une ascension que nous entreprenions en toute alliance de pensée, il me semblait, après un échange affectueux de paroles, que j'avais devant moi un autre homme qui, je le sentais, s'immobilisait, comme si, au milieu du torrent que nous franchissions, Troillet avait vu se dresser son pire ennemi, apparu tout d'un coup, au bruit sourd d'une avalanche. Devant le sommet qui nous narguait, nous rappelant la brièveté de la vie humaine, Maurice Troillet s'arrêtait, ainsi que font certains paysans quand ils ont à vous dire quelque chose d'important ou qu'ils croient tel. Je le sentais alors comme pressé par un petit démon qui lui commandait de laisser là cette creuse songerie, ce moment perdu, l'inutilité de l'instant poétique. Et le petit démon, comme l'homme de Bossuet, lui disait : « Agis ! agis donc ! agis vite ! » Moi, je pensais au dialogue du mort et du vif, inscrit à l'ossuaire de Naters : « Ce que tu es, je le fus ; ce que je suis, tu le seras. » Mais Troillet, lui, me semblait saisi par l'animal politique. Il lui fallait faire quelque chose, vaincre l'esprit de la vallée qui l'assiégeait, deviner la question que les électeurs se poseraient le soir, au café, devant leurs *trois décés* de Fendant. Il se chargeait de leurs ambitions. Il lui fallait réussir à leur place : « Combien avons-nous eu, à Bagnes, de conseillers d'Etat ? Combien parmi



*Gæthe disait : « Au commencement était l'action ».
Il me faut traduire ça...*

eux sont allés à Berne, *au fédéral* ? Y a-t-il eu un évêque enfant de Bagnes ou d'Entremont ? Le Valais a-t-il compté des ambassadeurs ? » Je sentais alors, de mon côté, s'écrouler ma raison de vivre. Mon credo n'avait plus cours. J'essayais de m'accrocher au mot du peintre Degas à un débutant venu le voir pour qu'il l'aide à parvenir : « De mon temps, monsieur, on n'arrivait pas. » Avec mon mépris de toute officialité, ma vie de sauvage, mon indifférence aux titres et aux prébendes, n'avais-je point passé à côté ? A quoi bon essayer de gagner les hauteurs si l'on n'a pas les pieds sur la terre ? Troillet, en voilà un qui avait compris ! Combinant un plan, préparant ses batteries, il vivait au moins, lui, il réalisait. J'avais beau me répéter le proverbe hindou : « Ne rien faire et tout s'accomplira », je n'y croyais plus.

Puis, me reprenant, je pensais que, peut-être, lui aussi avait de ces moments-là, mais à rebours. Parfois, regardant Maurice Chappaz, son neveu qui s'attachait, « avec toute la finesse et la faiblesse de sa plume », à confier au papier son amour de ce pays élémentaire et fort, l'auteur pour lequel je révélais à « l'oncle » une admiration qui n'était pas usurpée, Maurice Troillet me jetait un coup d'œil oblique dans lequel passait une légère inquiétude. Il pouvait se dire : « Ira-t-il aussi loin qu'il le pense ? ira-t-il aussi loin que moi ?... » Mais il devait ajouter à son tour, je le devinais : « Ce que j'ai fait, qu'en restera-t-il dans cinquante ans ? N'y aura-t-il pas trop de vignes en Valais, trop d'abricots, trop de plants de fraises ? Et ces paysans des hameaux perdus auxquels on a donné des routes, ne vont-ils pas désertier leur bicoque et leur morceau de pré, s'expatrier ? La vérité, n'est-elle pas plutôt chez celui qui contemple et qui sent passer la minute éternelle ? »

Les hommes d'action ont besoin d'un peu d'encre pour durer. Une goutte d'écriture peut être une goutte de sang vivant dans l'avenir. Et puis le Valais, ce silencieux de toujours, ne réclame-t-il pas sa part contemplative, c'est-à-dire dans le progrès qui l'éveille le verbe autant que l'action ?

C'était, de part et d'autre, un moment d'absence, une pause comme il y en a dans les symphonies. Nous étions tout d'un coup très éloignés l'un de l'autre. Je le sentais : en réaliste violent, avec une certaine « volupté de pouvoir terrien », Troillet voyait un tout petit Courthion, les yeux sur les feuillets d'un livre, perdu dans son immobilité, là-bas sous un frêne de l'autre côté de la vallée. Et moi, j'avais devant les yeux un homme à écharpe rouge et blanche, un conseiller de cortège et de banquet auquel on portait des toasts.

Tout cela se terminait, le soir, autour d'un verre de Malvoisie. Dans le vin, l'accord se refaisait pleinement. Issu à la fois de la dure réalité et du rêve le plus fou, le vin coulait en nous sa générosité, effaçant toute velléité de compétition. Le lendemain, au premier soleil, regardant la chaîne des Combins se découper sur le ciel dont le bleu jaunissait sur la crête, j'éprouvais le besoin de chausser des skis et de me lancer dans une prodigieuse descente, alors que Maurice Troillet, assis à côté de moi sur le banc de mélèze, devant le chalet, laissait les yeux sur les contreforts de la montagne dans laquelle il trouvait une sorte de repos, comme un bon fauteuil un peu froid, mais qui l'eût délassé.

Ce qui me plaisait chez Troillet, c'était un certain amour du difficile, un besoin de secouer ce que son existence comportait de casanier. Il pouvait, certes, s'opposer à nous, et nous jeter comme une balle cette *copla* espagnole, lui qui avait assisté aux bienveillantes petites corridas provençales :

Ton amour est comme le taureau
qui va partout où on l'attire.
Le mien est comme la pierre
qui demeure où on l'a posé.

Ce grand sédentaire aimait la montagne. Il y était attaché. Mais il n'oubliait pas, devant cet écroulement perpétuel dont la lenteur fait de nous des éphémères, que tout finalement est question de rapport, d'intensité, et que les vocations se valent en somme. Il n'était pas esclave de sa situation, figé dans son pouvoir.

« Enlevez-leur leurs places, disait-il de quelques hommes, ils ne sont plus rien. »

Aussi sentais-je en lui une admiration cachée, peut-être même inavouée pour son neveu, écrivain comme moi, et comme lui amoureux du Valais au point d'y voir le microcosme.

Arrivé tôt au gouvernement, Maurice Troillet s'était donné pour tâche de rajeunir la direction du canton en dépossédant certaines familles séduisantes d'un fief qu'elles tenaient parfois par héritage. Il démasqua leur jeu et renforça par son travail l'autorité du Bas-Valais en lui restituant son poids, son influence. Il sut tenir en juste considération les deux pouvoirs spirituels, unis dans la même confession : celui de l'évêché de Sion et celui de l'abbaye de Saint-Maurice.

Le Valaisan est ainsi fait qu'il y a en lui un poète qui s'ignore. Le don de poésie inhérent à l'homme, et qui ne trouve que rarement un moyen d'expression, il l'a plus souvent que d'autres, et, en particulier, l'habitant de la vallée de Bagnes. Les Bagnards (est-ce par mimétisme envers leurs homonymes ?) sont souvent dressés contre l'ordre établi. Caustiques, frondeurs, assez violents, ils sont singulièrement sensibles à la féminité. La femme est pour eux porteuse de charme, comme la Vénus nue du musée de Valère dont la tête est surmontée d'un diadème et le cou, garni d'un collier. C'est là le propre des vallées pauvres : les gens ne pouvant s'enrichir y ont le cœur ouvert à l'amour, à la poésie, à la fraîcheur de l'art pastoral qu'illustrent les vaches entremontaines sculptées par Michellod, et ce merle fait au canif, qui enchantait Rainer Maria Rilke.

« Les pays qui manquent de légendes (c'est-à-dire de poètes) meurent de froid, croyez-vous que c'est vrai ? » me lançait Maurice Troillet.

Cette sensibilité au secret des choses s'ajoutait, chez lui, à cet autre don, celui de la politique qu'il menait en patricien. Il était fils de la Dranse de Bagnes, génératrice de rares facultés. Que de fois, d'une fenêtre de l'Abbaye, comme on appelle là-haut sa maison (elle était autrefois une résidence du monastère de Saint-Maurice), nous avons regardé ensemble rouler les eaux couleur de feuille d'absinthe. On entendait le sifflement du torrent dont s'entrechoquaient les pierres, son bruit d'affouillement comme s'il eût transporté avec lui toute la terre de la vallée. Je revois aussi, plus haut, à Mauvoisin où nous avions grimpé ensemble, le pont enjambant le gouffre au fond duquel la Dranse suit les méandres de la roche. Montant encore, nous regardions les androsaces dans la terre humectée des sources qui coulent en amont, dans le thalweg ; les rochers gigantesques, « chus d'un désastre obscur », aujourd'hui recouverts d'un lac fabriqué ; la cascade qui tombe du glacier dont l'anneau de claire émeraude se découpe sur le ciel. Je revois encore le chamois que nous avions surpris pendant l'orage, au détour d'une crête (comme saint Hubert devant le cerf, nous nous étions trouvés face à face avec deux yeux hagards qui nous fixèrent un instant avant qu'en un éclair plus rapide que ceux qui zébraient le ciel, l'animal détalât.)

Mais s'il était fils de la Dranse, Troillet était aussi enfant du Rhône. Le fleuve, il le connaissait presque aussi bien que son neveu Maurice Chappaz, qui avait robinsonné dans la forêt de Finges. Il

le voyait dans tout son parcours, de sa source glacée à son embouchure, là-bas, au pays de Mistral.

Maurice Troillet avait assez d'intuition et une foi assez intelligente pour ne point se contenter d'un seul plan, d'une seule terre, quel que soit son penchant pour la sienne (ou, du moins, celle qu'il croyait être la sienne, et qu'il avait labourée à sa façon, et considérablement bonifiée). Il savait qu'il y avait un « plus loin », mais ce dépassement, il ne commettait pas l'erreur de le mesurer à la hauteur de la Ruinette dont nous voyions, au fond de la vallée, le triangle neigeux s'oranger aux lueurs du couchant.

Goethe disait ne jamais penser à la mort parce que c'est décourageant. Troillet y pensait malgré lui. Il luttait contre cette présence qu'il percevait parfois jusque dans quelques gouttes d'eau tombant d'un toit dans le puits obscur, à la fonte des neiges, au Châble. Pour donner le change, il aimait alors à se plonger dans la vie et dans les œuvres du créateur de *Faust* où il trouvait un équilibre dans les deux personnages opposés que nous représentions, et que le génie du poète allemand a réunis en un seul dans son drame. Cet équilibre sans cesse atteint et toujours à reprendre, entre l'action et la contemplation, le besoin de vivre l'instant et celui de gagner l'éternité le travaillait. Mais son christianisme vécu lui avait ouvert une autre porte que celle de Walpurgis. Car il n'avait rien d'un noctiluke. Il vivait avec le soleil, sa chaleur, sa transparence, sans se laisser prendre à des mirages. Son esprit religieux pouvait avoir ses heures de doute et d'anticlérisme. Au demeurant, il était le croyant devant le rocher granitique comme peut l'être le Breton devant la mer.

Un jour, à Saas-Fee, nous nous amusions à l'idée que chaque homme ressemble physiquement à un animal. Après nous être amusés à faire le portrait-charge de quelques contemporains, nous cherchâmes — ce qui est plus difficile — quelle pourrait être notre caricature. Troillet trouva finalement que je ressemblais à une vieille grue déplumée de Gruyère, et moi, à cause de la rondeur de son visage, de son poil dru, de son regard rapide, je lui trouvai l'air d'une marmotte.

Je revois, en hiver, le mayen du Clou, avec la petite fontaine gelée devant le chalet (quand elle n'était pas enfouie sous des paquets de neige). Nous y parlions, Troillet et moi, de la guerre civile en Espagne. Nous y apprîmes, une autre année, l'invasion de la Tchécoslovaquie. Puis, ce furent les années de l'occupation nazie, l'invasion de la France, les camps de concentration, les massacres.

Troillet était toujours prêt à écouter le plus avisé, à consulter le connaisseur, à stimuler le talent, à secourir ceux qui étaient en danger. Il prêta main forte à un groupe de nos amis, anciens ministres de la Libéralité de Catalogne, en tête desquels se trouvait le poète Ventura Gassol. Ces patriotes pourchassés, qui avaient passé la frontière à Saint-Gingolph, trouvèrent refuge à Martigny.

A ce moment, Pierrette Courthion eut l'idée de fonder une revue où la poésie fût accueillie avec préférence, c'est-à-dire une publication pour ainsi dire invendable, et qui s'adresserait à quelques-uns, et publierait les œuvres de bonne sève et de libre inspiration. De la première équipe, ma femme avait réuni, autour de Marcel Raymond et de Pierre-Jean Jouve, Jean Starobinski, Jean Rousset, Maurice Chappaz. *Lettres* (c'était le nom du périodique) publia de bons textes qu'on peut encore relire aujourd'hui. Pour ce travail d'édition, Pierrette trouva auprès de Maurice Troillet une aide efficace, car il nous fit connaître Henri Burrus, son collègue aux Chambres, avec qui il chassait le cerf. Pour cela, il nous appela à Berne, pendant une session du Conseil national qu'il avait présidé, et où nous eûmes le plaisir de rencontrer, avec diverses personnalités, une fille du Rhône qui apportait avec elle un peu de la vivacité des gardians et de l'air salin des étangs de Camargue.

Et ce fut, après la guerre, notre dernière entrevue. J'avais regagné Paris. Mon camarade Robert Lacoste y était ministre dans le premier gouvernement du général de Gaulle. Nous voulions, ma femme et moi, faire se rencontrer ces deux hommes politique: Troillet et Lacoste, le Périgourdin et le Valaisan. Nous arrivâmes au Châble avec le chauffeur du ministère de la Production industrielle. Voyant la grosse cocarde tricolore déployer tous ses plis sur la casquette de ce dernier, les gens du village le saluaient très bas, le prenant pour le ministre.

Lacoste et Troillet se virent, se plurent et manifestèrent l'un pour l'autre un plus chaleureux attachement au déboucher d'une bouteille de Dôle, moelleuse, veloutée, prestigieuse, faisant la queue du paon dans la bouche. A partir de ce moment, tout alla bien. « Ton ami, c'est un *caïd*, il est épatant ! » me disait Robert Lacoste, sans préjuger qu'il serait, plus tard, ministre résident en Algérie où il devint amoureux du Sahara et de la « piste », autant que Maurice Troillet l'était de ses montagnes. Nous étions, je crois, dans le Hoggar, chez les Touaregs, quand Troillet vint à Paris pour la dernière fois (il s'occupait alors du tunnel du Grand Saint-Bernard). Quelques mots griffonnés par lui sur sa carte nous apprirent, au retour, que nous avions manqué sa

visite. Et ce fut, soudainement, la retraite, la maladie, la disparition.

Ah ! ce monde dont Troillet n'aimait pas ne se sentir qu'un locataire !

Mais il a semé, il a donné sa sève, il demeure vivant dans ce pays où je crois toujours voir passer, portée par deux hommes petits et râblés, l'énorme grappe de la Terre promise. Comme ces artistes qui sont parvenus à nous faire croire que la nature imite l'art, je reverrai toujours quelque chose de Maurice Troillet dans le clocher de Bagnes dont l'ombre tourne lentement sur sa tombe ; dans l'alpage des Grands-Plans, tout retentissant de sonnailles ; dans la petite soldanelle qu'en montant vers le glacier on voit trembler sur la neige ; dans le profil du Grand-Tavé qui découpe ses angulosités sur le ciel. Le pays est encore marqué de son travail et de son passage. Il garde l'empreinte, la présence, le coup de pouce de son animateur.

Sous le signe du Rhône

par

Henriette DIBON

Le 16 juin 1928, dans les ors du couchant qui embrasaient la ville et les quais d'Avignon, un remorqueur de la Compagnie générale de navigation du Rhône, parti de Lyon aux aurores, s'amarrait sous le Rocher-des-Doms, un peu en amont du vieux pont, celui de la chanson. Il amenait les délégations suisses qui devaient participer aux Congrès et Fête du Rhône qui allaient, du 17 au 24 juin, se dérouler dans la ville papale.

Un des plus éminents représentants des cantons du haut Rhône, Maurice Troillet, se trouvait à bord. Il sauta sur le quai à l'heure où, dans les jardins de la campagne avignonnaise, on dépouillait les rosiers pour en répandre les fleurs sur la ville. Elles devaient, ces roses, participer en permanence à la fête et, certain soir, du haut du balcon de l'hôtel de ville, sous le ballet blanc, rouge et or des étendards que secouait le mistral, les Provençales en jetteraient à foison sur le passage des gardians de Camargue qui défileraient à cheval, en haussant à la pointe de leurs tridents les pavillons des cités rhodaniennes.

Car ce à quoi Maurice Troillet allait assister, en ces veilles du solstice qui étaient aussi celles de son anniversaire — il était né un 17 juin — c'était moins à une fête rhodanienne qu'aux noces de l'eau et du feu. Offrande au fleuve et bûchers de la Saint-Jean confondant leurs rites allaient renouer, par-dessus 2000 ans, avec des mystères auxquels la présence des cavaliers camarguais, ces derniers prêtres de Mythra, conférerait un singulier prestige.

Par sa naissance, Maurice Troillet, être essentiellement solaire et rayonnant, était sensible à l'ambiance de ces vigiles, lui dont la vie était déjà un brasier de luttes et de triomphes.

C'est ainsi que sous le signe du fleuve et de l'astre (*le Rhône vers le soleil* était la devise brodée sur les banderoles tendues en travers des rues) il entra dans le plus bel été du monde sans se douter qu'il s'en souviendrait toute sa vie.

C'est au soir du dîner, en l'île de Barthelasse, devant la lente féerie de la lumière et des ombres sur le fleuve, le Palais, le pont et le Ventoux, qu'il commença à se sentir tout autre. Quelque chose le troublait, à quoi il ne s'attendait pas et qui était nouveau : une sensibilisation subite, une vulnérabilité heureuse.

Était-ce de la terre qu'émanait ce fluide puissant ? ou des roses ? Elles croulaient des tonnelles, d'un rouge vif sur la nappe blanche qui ressemblait de plus en plus à un immense drapeau valaisan.

Non. C'était autre chose. Certes, ce n'était pas la première fois que Maurice Troillet descendait vers la Méditerranée. Il avait toujours été séduit par la beauté des terres du Sud : Provence, Campanie, Toscane, Ligurie. Mais à Avignon, ce soir-là, l'enchantement était tout autre, plus rare, plus subtil. Une douceur irrésistible émanait de ces lieux. Il découvrait un pays, des coutumes, une langue, une littérature, des visages, une race, une façon d'être, de penser, de vivre, en un mot une civilisation qui répondait en lui à quelque attente secrète. Il savait maintenant que s'il avait dû se choisir un second pays, il aurait désigné celui-ci.

* * *

Un an plus tard, à Sion, c'était lui qui répandait les roses valaisannes sur les tables dressées en plein ciel, au sommet de Valère. Il y accueillait les pèlerins du Rhône qu'il avait reçus la veille à la source même du fleuve, et plus particulièrement ses récents amis provençaux.

La distance et le temps unissant leur magie, une sorte de cristallisation s'opéra qui aviva le goût de chacun pour les autres. Après la rencontre de Valère, il ne fut désormais plus besoin du prétexte des fêtes pour se revoir : l'amitié naissante y suffit et les échanges s'accrurent. Si les charges, les soucis, les deuils et la guerre les entravèrent parfois, ils n'en renaquirent que plus chaleureusement à chaque reprise. Les nouveaux amis étaient devenus de vrais amis, puis de vieux amis, puis des amis de toute une vie.

Maurice Troillet descendit aussi souvent qu'il le put. Il affectionnait les randonnées d'hiver et de printemps pendant lesquelles la Provence se révèle mieux à ceux qui la chérissent.

Il revit ou découvrit Avignon heureuse et vivante, Arles où, disait Barrès, « rien n'est vulgaire », Marseille où, comme l'écrivait Joseph d'Arbaud, « se croisent tous les vents de la Méditerranée, où aboutissent tous les souffles qui passent sur les hauts lieux de Provence ».

Il erra dans Villeneuve, Saint-Rémy, Les Baux, Vaucluse, Gordes, Grignan, Vaison, Montmajour...

Qu'est-ce qui l'attirait, vraiment, au bout du Rhône ? Qu'y chercha-t-il, d'une quête continue ? Que lui apportaient, au juste, ces haltes provençales ?

De ce pays il aimait les paysages contrastés : riches vergers couronnés par des collines pelées ; amandiers fleuris fraternellement penchés vers de sombres cyprès ; vignes opulentes étalées sur les galets nus du *diluvium* ; alternance des sillons gras et des « crau » stériles, des champs marins et des hautes terres.

Il en aimait aussi le climat doux et rude, la fureur de ses vents, l'appétit de son soleil.

A ce carrefour étoilé sur le chemin des civilisations, il savourait un ensemble complexe qui était à la fois très vieux et très jeune, très sage et très fou, très sévère et très riant, et dont les différences équilibrées avaient donné naissance à un mode de vie harmonieux, cette « vie inimitable » dont parlait Anatole France qui aimait, chez les Provençaux, leur sentiment familier du beau et leur poésie, « qui a ceci d'unique en notre temps qu'elle vit et qu'elle est mêlée à la vie ».

Si leur spiritualité l'enchantait, leur simplicité et leur rusticité l'émouvaient. Il devait rapidement découvrir que la sociabilité est l'élément marquant de leur caractère. En s'arrêtant, un soir, près de Vaucluse, dans le mas délabré et isolé d'une paysanne, vieille et pauvre, qui lui offrit le peu qu'elle avait, « de grun à l'aigo-ardènt » (des raisins à l'eau-de-vie), pour le plaisir d'avoir parlé un moment avec lui, il goûta tout le charme de l'hospitalité des humbles.

Le même accueil l'attendait chez un gentilhomme, le marquis de Baroncelli, en son mas où il fut reçu avec la simplicité raffinée des gardians et des pâtres. Il ne devait jamais oublier cette heure passée au coin du feu, devant la haute cheminée chargée d'étains provençaux et de mocassins indiens, ni l'arôme du café qu'il était d'usage d'offrir au visiteur.

Cette visite à Baroncelli avait été le couronnement de sa découverte de la Camargue, car, de même que les Provençaux avaient voulu voir les sources du Rhône, il avait désiré en connaître le delta.

Il y vint un jour d'hiver, quand les terres sont cendrées, les étangs bleus, la mer glauque. Il imprima ses traces qu'à mesure les vagues effaçaient sur les sables de l'embouchure, près des lieux mêmes où la barque des apôtres était venue s'échouer.

Ayant heurté du pied des cols d'amphore incrustés de coquilles, des débris rouges et noirs de poteries étrusques, il sut le pourquoi du regard grave des gens de là-bas :

*Sus lou camin que mi sounge
an tira, m'en vau toujours...*

Sur le chemin que mon rêve — a tracé, je vais toujours — avec ceux qui sont sur terre, — avec ceux qui sont dessous, — avec ceux qui modelèrent — cette amphore dont je tiens, — tout humides d'eau marine, — les durs morceaux dans ma main... (Joseph d'Arbaud, *les Chants palustres*).

Il descendit dans la crypte de Sarah la Gitane. Il fit brûler un cierge à l'autel des tantes du Christ. Puis il monta sur le toit de l'église et là, enfin, il connut ce que c'était que l'île Amère, comme la nomme Montherlant. Il goûta la saveur de l'air, le sel des embruns. Il capta le papillonnement des jeux sans cesse renouvelés de la lumière et des eaux. Il découvrit ce que sont les apports énormes de l'érosion. Au combat de la roche et des torrents de son Valais répondait la lutte primordiale entre la terre et l'eau qui est la pulsation même de la Camargue. Cette masse grisâtre qu'on apercevait très loin en mer, c'était le Rhône chargé d'un limon que les courants rejetteraient vers la côte ou emporteraient vers l'ouest, rongant ici, vers le Grau d'Orgon, ensablant là-bas pour former de nouveaux cordons littoraux vers Aigues-Mortes.

Et alors, seulement, il connut l'âge de ce pays qui était de n'en point avoir.

Il était surpris et captivé par ces terres mouvantes aux frontières indécises, ces terres rudes et belles où les hommes peuvent se donner encore l'illusion de la liberté.

Il sut que désormais quelque chose l'attacherait à ces palus, à ces étangs, à cette solitude, à ce désert où aboutissaient les eaux prodiguées par son pays, avant de se perdre dans la mer d'où le soleil les rappellerait, ce que René-Louis Piachaud avait si bien exprimé (et Maurice Troillet garda longtemps sur lui une copie de ce poème) :

*Rhône qui nous reviens sans nous avoir quittés
par les chemins du ciel aux beaux nuages.*

La Camargue, c'était un pays à rêver. Voilà ce qu'il était venu chercher ici : un peu de rêve à mettre sur sa vie calcinée.

Etre solaire, parfaitement à l'aise dans la fournaise de tracasseries qui le brûlaient, il avait désormais, pour se rafraîchir, un pays à chaque bout du Rhône : le Valais dont les chères montagnes calmaient sa fièvre ; la Provence, dont il rêvait, un peu, pas beaucoup, faute de temps, quand il avait envie d'un peu de poésie.

Car il aimait ses poètes : il avait lu leurs livres. Il était attiré par ces écrivains toujours penchés sur le passé non pour exprimer des regrets mais pour y trouver des solutions humaines aux problèmes de leur temps.

C'est ainsi qu'il prit conscience de cet humanisme provençal que devait lui rendre plus perceptible, plus assimilable, l'œuvre d'un Mistral ou d'un d'Arbaud.

Il souhaita parfois les imiter, par quelque côté, surtout le grand Mistral qu'il admirait beaucoup. C'est ainsi qu'il pensa — un temps — instituer en Valais une fête du costume, telle que l'auteur de *Mireille* en avait créé une que Baroncelli continua et qui subsiste encore de nos jours aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Il étudia même des dessins de bijoux qui auraient pu être offerts en récompense aux Valaisannes restées fidèles à leur costume. Mais les hautes charges qu'il assumait et qui se firent de plus en plus lourdes ne lui laissèrent pas les loisirs de donner corps à ce projet.

* * *

Comment l'ont vu les Provençaux ? Ils admiraient cet homme qui faisait le plus beau métier du monde : construire un pays et le modeler à son gré, non sans luttes, mais avec un courage tenace. Il n'était que de voir son œil bleuir sous les sourcils froncés, lors de discussions amicales, pour deviner avec quelle passion il devait foncer sur l'adversaire !

Ils appréciaient l'homme qui avait colmaté le marais pour y planter le verger, qui avait dessiné le sillon pour y accrocher la vigne, qui avait brisé le rocher pour que les routes se faufilent jusqu'au fond des vallées étroites.

Enfin, ils l'estimaient parce qu'il avait tenté de rendre moins pénible aux gens de son pays cette condition humaine par quoi on désigne tout ce qui peut parfois si lourdement peser sur un être.

Ils savaient que son ombre portée était trop grande pour mesurer le personnage tout entier et qu'il aurait fallu se reculer dans le temps et l'espace pour apercevoir cet homme plus grand que nature.

Ils se plaisaient à dire : « Maurice Troillet a l'esprit des bâtisseurs de cathédrales que ne finissent point ceux qui les ont commencées. »

Sa cathédrale, à lui, fut le Grand Saint-Bernard. Il la commença ; d'autres l'ont finie.

Il faut voir dans cette réalisation grandiose l'achèvement parfait de sa destinée solaire. Car enfin ce n'est pas par un simple hasard que la dernière entreprise de cette existence hors série a consisté en un tracé de grande voie de communication vers les terres du Sud, vers la Méditerranée. En ouvrant le passage du Grand Saint-Bernard, ce que Maurice Troillet a ouvert au monde, ce sont les Portes du Soleil.

* * *

Et maintenant, cher Maurice Troillet, j'aimerais que ces dernières lignes ne soient pas seulement un adieu, mais aussi le témoignage d'infinie gratitude d'une provençale dont vous avez guidé les premiers pas à Fionnay, à Ferret, à Verbier, dans ce Valais qu'elle devait adorer et où vous l'avez généreusement accueillie pendant plus de trente ans.

Dans les « au-delà » où vous êtes et que j'imagine être un pays où le printemps ne cesse plus, je me demande si vous jetez toujours des fleurs dans les torrents. Souvenez-vous du temps où vous en jetiez pour moi dans la Dranse, quand vous reveniez de la chasse, les confiant à ces eaux qui les apporteraient un jour vers le pont d'Avignon.

En cet été 1963, les gentianes ont fleuri sur vos montagnes valaisannes. Ici, le vieux pont aux pierres dorées irradie toujours l'ardente lumière de juillet. Comme dans la chanson, hier encore, Comtadines et Provençales y nouaient des rondes joyeuses. Mais je sais, hélas ! qu'aucune fleur des Alpes ne descendra plus — jamais plus — jusqu'à ces arches blondes m'apporter vos messages.

Approches de Maurice Troillet

par

l'abbé Georges CRETOL

Je suis né en 1912 et Maurice Troillet est entré au gouvernement valaisan en 1913. C'est de la bouche de mon père que j'ai entendu prononcer le nom de Maurice Troillet.

Mon père était ingénieur agronome. Après avoir enseigné deux ou trois ans l'arboriculture et la viticulture à l'école d'agriculture d'Ecône, n'ayant rien du fonctionnaire, il quitta Ecône et vint créer de magnifiques pépinières dans son village natal de Mollens.

Fin, cultivé, extrêmement compétent dans sa profession — il passait pour n'avoir jamais manqué un greffage — il aimait aussi la politique dont il connaissait toutes les subtilités. Un ancien curé de Saint-Maurice-de-Lagues, l'abbé Joseph Fournier, mort curé de Saillon en 1949, me disait qu'il avait rarement rencontré un homme politique aussi habile à démêler les écheveaux de la vie politique.

Mon père aimait à discuter politique avec un de ses concitoyens qui s'appelait Perrin et qui était à la fois meunier et boulanger. Aux jours de l'année où mon père se rendait chez lui pour faire ce qu'on appelait la « fournée des 40 pains de seigle », j'allais lui apporter son dîner que ma mère agençait amoureusement dans un panier d'osier à grosse anse.

On se mettait à table — ô mon père, pourquoi ces heures inoubliables appartiennent-elles à jamais au passé ? — et vers la fin du repas venait se joindre à nous pour boire un verre de notre Fendant le « Pèri » comme on désignait en patois ce M. Perrin.

Et les deux hommes discutaient ferme politique... Ils appartenaient aux deux partis adverses, mais ils étaient toujours d'accord quand ils abordaient le thème Maurice Troillet. A les entendre dire, ce Maurice Troillet ne devait pas aller de main morte, à ce moment-là !

Et j'écoutais ravi, les deux bras sur la table et le menton sur mes mains. Mon imagination d'enfant de 10 ans prêtait à Maurice Troillet les traits d'un de ces grands chefs qui peuplent les contes de fées.

En 1925, je quittai la maison paternelle pour entrer au collège de Sion et en disant au revoir à mon père je lui fis part que je trouverais bien le moyen de « voir » une fois Maurice Troillet dans l'une des rues de la capitale et qu'aux prochaines vacances je pourrais lui faire un portrait pris sur le vif. Je me souviens aujourd'hui encore de l'air amusé que prit le visage de mon père !

Il fallut attendre toute l'année... Enfin arriva le jour de la Fête-Dieu.

Maurice Troillet prenait part à la traditionnelle procession à travers la ville avec ses collègues du gouvernement. Il était en grande tenue, haut-de-forme, queue d'hirondelle, gants...

Le vieux frère de Marie, M. Folzer, qui était notre surveillant au pensionnat de Valère, à qui j'avais demandé la grâce de me montrer lequel des cinq conseillers d'Etat était Maurice Troillet, me le désigna avec toute la précision voulue.

Je « voyais » pour la première fois Maurice Troillet et je le regardais avec l'intérêt qu'on devine. Il me parut comme gêné sous cet attirail de cérémonie...

Ne voulant pas le perdre de vue, arrivé sur la place de la Planta où se terminait la procession, je me plaçai à l'endroit que je pensais le meilleur pour le voir sortir de la cathédrale avec ses collègues en haut-de-forme.

Bien me prit, car tout à coup, je le vis se détacher du groupe des conseillers d'Etat et filer à toute allure vers le palais du Gouvernement... Il tenait en main le haut-de-forme et il donnait nettement l'impression qu'il avait hâte de troquer ses habits de cérémonie contre son veston gris et son chapeau de feutre.

Mais quelle aubaine, le voici qu'il passa tout à côté de moi. Dominant son émotion, le jeune collégien leva sa casquette et accompagna ce geste d'un sonore :

« Bonjour, monsieur le conseiller d'Etat Troillet ! »

L'homme d'Etat s'arrêta, braqua sur moi ses deux yeux qui portaient avec eux le bleu des glaciers, me donna la main, me demanda qui j'étais et d'où j'étais...

Le soir même, j'ai dû écrire à mes parents l'une des plus enthousiastes lettres qu'ils auront reçues de leur fils étudiant !

• • •

Au collège de Sion, traditionnellement le fief d'une certaine classe sociale, nous, les enfants de la glèbe, nous étions tout juste tolérés ! Certain professeur ne manquait pas une occasion de nous dire que nous ferions mieux de retourner dans notre village « planter des patates » et laisser les études aux gens distingués.

Jusqu'à l'arrivée de Maurice Troillet, l'Etat du Valais était un semblable fief !

On n'aura pas de la peine à imaginer la joie qu'éprouvaient les étudiants — enfants de la terre — à voir ce qui se passait à l'Etat et à voir comment l'un des leurs « démocratisait » enfin l'administration cantonale !

Un jour, Maurice Troillet se fâcha tellement contre les privilèges que sa colère éclata avec véhémence jusque sur la place de la Planta !

Nous l'eussions volontiers porté en triomphe après un duel célèbre avec une notoriété à particule !

• • •

J'avais terminé mes études depuis deux ans et j'exerçais mon activité à Nax quand, un jour de juin 1939, le téléphone sonna.

— « Allô ! » fis-je.

— « Ici, Maurice Troillet, conseiller d'Etat. J'aurais besoin de vous voir et de vous parler. Pouvez-vous passer prochainement à mon bureau ? »

Ma surprise était grande... Je n'avais plus entendu la voix de Maurice Troillet s'adressant directement à moi depuis la Fête-Dieu de 1926 ! Qu'est-ce qu'il pouvait bien vouloir de moi ?

A l'heure fixée, je frappe à son bureau du Gouvernement. J'entre. Maurice Troillet se lève, me donne la main et ses yeux se posent sur moi avec infiniment de bienveillance. Il me fait asseoir et sans préambule me dit :

« J'ai besoin de vous à Châteauneuf. L'abbé Mariétan va abandonner ses fonctions de recteur et de professeur à l'école d'agriculture. Je vous demande de prendre sa succession. »

Mon ébahissement est total... Je n'avais jamais songé une seconde à une telle éventualité. J'essaie de faire des objections : je ne me sens pas capable de prendre la succession d'un homme de la valeur du président de la Murithienne.

Maurice Troillet me rétorque :

« Si je vous appelle, c'est que je vous juge capable. Vous n'avez pas besoin de me donner réponse séance tenante. Réfléchissez et venez demain me dire que vous acceptez ! »

Je sors de cette entrevue... Je file à l'évêché, mais l'évêque a déjà agréé la demande de Maurice Troillet. Je me précipite vers le bon chanoine Bridy, ancien curé de Saint-Maurice-de-Lagues, ami intime de mon père déjà décédé à ce moment. Je lui explique en deux mots ce qui m'arrive. Le digne ecclésiastique éclate de rire :

« Et tu ne lui as pas dit oui, tout de suite ? Eh bien, je te croyais plus malin que ça ! »

Et puis, appelant sa gouvernante, il ordonne :

« Marie, mettez un couvert de plus pour Georges, il dîne avec nous ! »

Nous dinons et le dignitaire de la cathédrale ouvre un vieux flacon en disant :

« C'est tout de suite, cet après-midi, que tu retournes chez Monsieur Troillet pour lui dire que tu acceptes, et tu n'oublieras pas de le remercier de la confiance qu'il te fait. »

Et j'obéis. Vers 15 heures, je suis à nouveau dans le bureau de Maurice Troillet. Je lui dis que j'accepte et je le remercie.

Je n'oublierai jamais le ton de sa réponse :

« Mon cher nouveau recteur de Châteauneuf, c'est à moi de vous remercier d'accepter ! »

* * *

Installé à Châteauneuf, cette école qui était, de son propre aveu, son œuvre préférée, j'ai eu le privilège de connaître de très près cet homme exceptionnel. J'ai été honoré de son amitié qui avait des délicatesses exquises. Tant de fois j'ai été appelé à son bureau et il a voulu connaître ma manière de voir sur les problèmes les plus divers. Il avait une façon de vous recevoir, de vous prendre par le



Je me suis marié avec la politique.

bras, de vous dire sa confiance et son affection, que vous auriez été incapable de lui refuser un service. Comment d'ailleurs ne lui aurait-on pas rendu n'importe quel service quand on savait quelle était sa passion pour le bien public, pour le bien de ce Valais dont il aura été l'homme par excellence ?

A l'heure de sa mort, j'ai été de ceux qui ont employé la voix de Cocteau pour lui dire :

« Cher monsieur Troillet, c'est la première fois que vous nous faites de la peine ! »

L'homme des vignes et l'homme de gouvernement

par

Joseph MICHAUD

La famille Troillet était issue de la montagne. Elle y gardait ses racines, ses demeures, mais elle avait aussi comme tous les alpicoles ses modestes intérêts dans la plaine du Rhône. De génération en génération, elle participait à cette forme de civilisation que sont la vigne et le vin. Ces deux éléments donnent de la noblesse à toute vie. On représente la grappe jusque dans les églises avec cette mention de la litanie : cause de notre joie !

Je connais bien nos paysans-vignerons. J'ai grandi parmi eux. Pendant la longue pause hivernale, dans les chambres boisées on ne philosophait pas seulement, on discutait souvent d'améliorations du vignoble, de transformations, de provignage pour rajeunir les ceps en déclin et de plantation de nouveaux cépages dont on avait entendu beaucoup de bien. La neige cerne les hauts villages, mais le vigneron n'oublie rien. La pensée et la conversation se portent sur le chemin poussiéreux conduisant au domaine familial, sur les ceps verdissants au printemps, sur l'aube fraîche qui nous accueillait dans les journées torrides de juillet et surtout sur la splendeur des grappes mûres dans la féerie d'octobre.

Je vois Maurice Troillet contrôler la lente évolution du vin, de son vin transporté du cellier de la plaine, et le combler des plus petits soins, sur la base de méthodes empiriques transmises de père en fils. Chez lui, les mises en bouteille allaient grossir une collection déjà abondante. On puisait dans les millésimes et les qualités pour les fêtes de famille, pour resserrer des liens d'amitié, redonner les forces

à un malade, à une femme en couches, et parfois pour ramener une dernière lueur de vie dans l'œil d'un mourant.

C'était ça, l'Abbaye.

En quittant son village natal, Maurice Troillet garda comme un impalpable trésor le souvenir de cette ambiance. Cet esprit vigneron influença dans une large mesure sa façon de voir les gens et les choses, d'aborder les problèmes et de prendre des décisions. Le vigneron dans sa cave est un inspiré. L'enthousiasme n'abandonna jamais le président Troillet et à son bureau il gardait toujours intacte sa ferveur, sa jeunesse créatrice.

Le conseiller d'Etat habitait Sion et l'homme privé revenait le dimanche à Bagnes. Souvent, le 19 mars, à la Saint-Joseph, je m'arrêtais à l'Abbaye en me rendant à Verbier et nous dégustions, Maurice Troillet et moi, une bouteille de Païen 1916 (du moins tant que les neveux ne sifflèrent pas tout le casier). Il s'était pris de passion pour ce cépage qui est encore chez nous une rareté, il avait constaté sa réussite surprenante déjà dans les terrains difficiles, à l'altitude, et l'avait alors introduit à Fully. Pour lui le Païen exprimait le plus fidèlement la saveur et le climat valaisans. J'entends encore Troillet me dire :

« Ce vin, c'est comme le pays quand on le regarde. »

Le vin résumait le monde, il en était l'essence qui le ravissait.

« Le vin et l'homme, ajoutait-il, ce sont deux choses qui s'identifient absolument. »

Et il aimait broder sur ce thème. Il citait la théorie de Taine, celle du déterminisme, et dans certaines limites la reconnaissait comme parfaitement valable.

« Un homme qui sort de tels parents, dans tel pays, à telle époque, ne peut créer d'autres œuvres que celles qui lui sont propres comme un vin issu de tel cépage, sous tel climat, à partir de tel sol, ne peut donner que ceci... »

Et il nous tendait à bout de bras un bouquet d'or au subtil bouquet, un Ermitage ou une Arvine d'une extrême finesse, car ses vins avaient du génie. Le Valais et leur maître en tout cas pouvaient s'y reconnaître.

Maurice Troillet avait un goût prononcé pour la recherche. Quand il décidera la création du Grand-Brûlé, ce sera afin d'effectuer les essais les plus divers. Il se plaisait à suivre l'évolution et la tenue des nouveaux cépages et des très nombreux porte-greffes. Il y eut un vin

du domaine appelé *36 plants* et ceci en dit long sur l'ampleur que l'on voulait donner à cette étude, afin d'en faire bénéficier l'ensemble des vignerons.

Le Grand-Brûlé, c'était en 1920 l'avenir. Ce que j'aurais voulu réaliser en compagnie de Troillet, c'est un musée vivant des vieux plants bien enracinés autour d'une maison de Provins. Nous en parlions. Certains vieux plants d'ailleurs pourraient acquérir une vogue nouvelle, très justifiée, et retrouver peut-être une aire viticole appréciable.

Encore une idée en route... Mais la vie est impatiente.

« Comment va la récolte ? me lançait Troillet, à peine les vendanges faites, à peine le raisin foulé et pressé. Est-ce qu'il n'est pas temps d'aller déguster ? »

Il manifestait à l'égard des « nouveaux » la plus vive curiosité. Entre deux séances, il emmenait avec lui l'une ou l'autre de ses connaissances ou quelques professionnels et guettait les réactions de son entourage. On entrait dans sa cave. Sa prédilection allait à l'Ermitage, à l'Arvine, à l'Humagne et au Fendant, bien sûr. Il laissait percer une nette réticence à l'égard du Johannisberg dont il se méfiait un peu. Ah ! quel plaisir il avait à juger, à comparer, à deviner, à suivre ses vins ! Il avait avec eux une communion de pensée, une vie commune. Le vin, certes, ne se développait pas dans sa cave en étranger oublié, mais comme le premier des fils. Les dégustations de « nouveaux » s'achevaient toujours par quelques vieilles bouteilles tirées de sa réserve. Il fallait voir Maurice Troillet humer et commenter ses vins. Il avait cette difficile mémoire du goût, et savait se souvenir du bouquet, d'une saveur lointaine. Il établissait les rapports subtils entre les terroirs, les années, les cépages. Il opérait les rapprochements nécessaires après une profonde méditation du nez, du palais et de l'esprit. Je me rappelle qu'un jour, invité dans une famille haut-valaisanne, le maître de céans lui tendit un piège :

« Monsieur le président, vous ne percerez pas, je pense, le secret de cette bouteille ! »

— « Mais, mon cher, ne serait-ce pas un Rouge du Pays 1911 ? » répondit après un certain silence le président.

Il avoua qu'il avait fait l'inventaire de toute sa cave de rouges pendant un bref moment, avant de situer ce flacon vieux d'une quinzaine d'années. Cette revue jointe à quelques autres souvenirs l'avait éclairé.

Maurice Troillet savait honorer le vin d'une façon parfaite. Il ne s'abstenait jamais, mais en aucune occasion ne dépassait la plus juste mesure. Pasteur certifie que « le vin est la plus saine et la plus

hygiénique des boissons ». Il en était aussi pleinement convaincu. Jamais il ne mangeait sans vin et, par exemple, il ne se laissait pas tenter par un plat de coquillages sans les accompagner d'un bon verre de blanc comme antidote.

« Une huître pourrie ne résisterait pas à un verre de vin ! » affirmait-il.

Les petites haines mesquines non plus ! Le vin pour Maurice Troillet était le grand signe de l'amitié. Du royaume des vignes il connaissait tout et sa joie était de conduire ses connaissances au domaine des Claives qu'il possédait à Fully, créé par lui, conquis en partie sur le rocher, en partie sur l'emplacement d'une ancienne châtaigneraie. Il parcourait le vignoble en examinant les ceps qui débourraient dans la tiédeur printanière, en contrôlant les travaux en cours, en interrogeant son métral sur certains problèmes particuliers. Parfois le maître s'arrêtait sur le bord d'un mur pour écouter le bruit de la pioche s'enfonçant dans le sol ou le marteau de bois fixant les échelas. Je le voyais prêter l'oreille à tous ces bruits qui annoncent l'aube du printemps et savourer en poète de la réalité l'éveil de la nature.

Non, les petites histoires pourries comme les huîtres trop vieilles, les perfidies, les attaques qui l'ont criblé à certaines époques, il enjambait tout ça sereinement.

« Je dors dessus », me disait-il en souriant et en faisant allusion à des gazettes qu'il trouvait à Sion à chaque retour de Berne et où il était exécuté en détail.

Il ne se confiait pas. Il construisait un mur autour de ses sentiments les plus profonds. Il aimait qu'on devine ses peines, ses amertumes et... qu'on n'en parle pas. Mais il ne demandait qu'à partager ses joies. Et cet homme secret, cet homme fort qui avait son principe de solitude était aussi le plus cordial, le plus affable des hommes. Ses invitations étaient une fête pour ses amis. Il les régalaient de ses vins choisis, de sa conversation, il leur communiquait sa foi en l'avenir et au terme d'un entretien savait tirer les synthèses d'un sujet et conclure avec le plus clair bon sens.

Le vin pour Maurice Troillet était le moyen tout indiqué pour communiquer avec les hommes. Lorsqu'il devait traiter de quelques problèmes délicats, lorsqu'il avait quelqu'un à convaincre sur une question importante, il songeait à une invitation. Il dressait soigneusement la liste des convives. Et puis il préparait méthodiquement l'ambiance favorable. Et il trouvait toujours l'ouverture nécessaire. Le vin était son allié. Il le sollicitait pour tout cet entregent, cette sym-

pathie du cœur qu'il suscite, mais il était hostile à tout ce qui prive l'homme d'une partie de ses moyens.

Sa diplomatie vigneronne aplanissait les voies souvent malaisées de la politique.

« Voyez-vous, Michaud, me disait-il, quand on liquide une affaire sous le sceau du vin, même si elle n'a pas été entièrement satisfaisante pour les deux parties, il reste malgré tout un sentiment tel qui fait qu'on ne revient pas là-dessus. »

On ne s'arrête pas seulement à ce qui divise, on touche à ce qui unit. Le vin est un catalyseur dans le domaine de l'amitié.

Mais parlant de cet art des relations du président Troillet, je devrais citer maintenant quelques-unes de ses règles politiques. Sa thèse en toutes matières était de ne jamais faire ce que d'autres peuvent faire mieux que vous ou à votre place.

Le chef doit détenir la vérité économique et la vérité politique. Son autorité est de l'ordre de la connaissance. Et Maurice Troillet insistait sur ce point.

« Le rôle principal de l'homme d'Etat est de penser, déclarait-il. C'est par là qu'il est un homme d'action. »

Il n'ignorait pas qu'il fallait mûrir lentement et en silence ses idées. Quand il avait un problème particulier à résoudre, il faisait retraite. Il allait dans son chalet du Clou et y restait tout seul un ou deux jours. Quand il regagnait Sion, c'était avec son plan définitif. Auparavant il avait écouté les avis les plus divers, il avait réuni son état-major, il avait délibéré, ensuite il ne consultait plus personne. Les décisions pleuvaient et le char démarrait. A vivre à ses côtés, à collaborer à ses œuvres, à accueillir ses conseils, à apprendre à temporiser et à saisir toutes les occasions, on s'apercevait qu'il s'éduquait tous les jours dans cet art supérieur, la politique, quand elle est bien comprise. Maurice Troillet avait su se discipliner. Il conciliait en lui les qualités les plus opposées et les plus nécessaires à qui veut diriger d'autres hommes : l'audace et la sage réflexion. Ces qualités doivent d'ailleurs se fondre en une seule, et Maurice Troillet était une nature riche de contrastes assumés, à tous points de vue et cela pour une plus grande réussite.

Il n'y avait aucune légèreté en lui quand il affirmait :

« Si vous estimez qu'une idée est juste, même si elle heurte l'humanité entière, il ne faut pas la lâcher. »

C'était un homme expert à mesurer le monde qui parlait. Les échecs ne l'arrêtaient pas. Les victoires ne l'exaltaient pas. Il continuait. S'agissant d'adversaires, il remarquait :

« En politique, il faut toujours pardonner, mais ne jamais oublier. »

Il avait d'ailleurs le talent de persuader. Il ne cherchait jamais à confondre quelqu'un, il reprenait le problème à un niveau plus élevé. Et cependant il était passé maître dans la réplique ! Mais toujours il élevait le débat afin de ne tomber en aucune façon dans la chicane ; au contraire pour qu'on puisse raisonner avec profit. Aussi est-il très grossièrement inexact de dire que Troillet ne pouvait admettre une autre thèse que la sienne. Il ne se rendait certes pas volontiers aux arguments d'autrui. Et lui savait non seulement faire ressortir ce qu'il y avait de plus profond et d'essentiel dans une question, mais aussi magistralement la simplifier.

Il avait toujours un bout de papier dans sa poche et griffonnait les idées qui lui venaient. Il lisait les livres les plus divers. Il puisait ses connaissances, son inspiration, à toutes les sources et manifestait une attention très spéciale aux personnalités qu'il pouvait rencontrer et qui n'étaient pas de chez nous.

Entendait-il quelque chose d'intéressant, c'était alors le nœud au mouchoir. Sans avoir l'air de rien, un premier nœud, un deuxième nœud. Chez lui, il notait et il réfléchissait. Sa tâche publique était de juger et de prescrire, c'est-à-dire de convaincre. Mais alors il désirait sans cesse apprendre. Il pouvait, non moins que séduire, merveilleusement écouter. Il sondait l'autre. Il lançait de petites interrogations. Il montrait une hésitation dans sa physionomie. Il voulait connaître le fond des pensées. Parfois dans une discussion il lui arrivait de renverser les rôles et de mettre en quelque sorte son interlocuteur à sa place et de le questionner.

Sans cesse en éveil, sans cesse en contact, Maurice Troillet a pu pendant près d'un demi-siècle entraîner et rassembler, pour leur plus grand bien social, les Valaisans. La tâche de l'homme d'Etat est avant tout une tâche éducatrice, sans flatterie, sans démagogie.

Or, quel était son leitmotiv ?

« Toutes les œuvres en agriculture ou dans les pays pauvres ne peuvent se réaliser qu'en union. »

Il a fédéré les intérêts et les forces agissantes. En quelques occasions, il a abordé avec anticipation les questions que posait l'évolution des goûts et des habitudes propres à notre époque. Des débats prématurés eurent lieu et certaines initiatives durent être reprises plus

tard par d'autres. Ainsi l'U.V.A., organisation groupant des pintes pour l'écoulement des vins, échoua, mais les Channes réussirent. Avec les Caves coopératives par contre il toucha dans le mille. Maurice Troillet mit sur pied, voici plus de trente ans, une organisation qui n'a pratiquement pas changé depuis. Preuve qu'il avait une vue juste sur le complexe vinicole et qu'il avait su jauger avec une singulière précision les possibilités d'avenir.

Il mettait le cap avec passion sur l'avenir. Il aimait les jeunes et il leur était très ouvert. Les Caves coopératives ont été fondées en 1930. Elles naquirent dans les combats et les contradictions et cependant aucune œuvre n'avait apporté une telle dose d'espérance chez nos vignerons. Or, au bout de deux ans, elles traversaient une crise grave : les bons départs sont rares.

J'étais un jeune ingénieur agronome frais émoulu du Poly, ayant à peine dépassé ma vingt-deuxième année. Le président Troillet avait pu me suivre dans mes études. Il m'avait conseillé. Il me fit venir et me proposa d'emblée la direction de Provins.

« Je vous ai remarqué. Je connais vos parents. Je vous fais confiance. »

Telles furent ses trois petites phrases clefs et, après m'avoir exposé son affaire, il conclut de la même façon lapidaire et chaleureuse :

« Je ne peux pas vous donner beaucoup de conseils. Il faudrait en donner trop. Ne faites rien que vous ne pourriez dire à votre mère. Allez-y, foncez ! »

Maurice Troillet avait pour sa mère qui était la fille intelligente et digne du chef de la Jeune Suisse, Maurice-Eugène Filliez, la plus tendre, la plus vive et la plus constante affection. Je ne l'ai vu pleurer qu'une fois : lorsqu'il reçut la nouvelle à Sion dans la nuit qu'elle était perdue. Et sa mère était fort âgée. Il pleurait en me parlant. Nous partîmes aussitôt et nous arrivâmes quelques instants avant la fin.

C'est pourquoi il comprenait toutes les mères.

« Michaud, me disait-il parfois, où cela vous mène-t-il de travailler une demi-journée de plus au bureau ? Allez voir votre maman ! »

Notre collaboration fut longue. Je puis témoigner de la compréhension du président Troillet. Il procédait de façon systématique pour tout ce qu'il avait d'important à trancher, il faisait fonctionner son équipe, utilisant au maximum les compétences. Et certes, lorsque les entreprises étaient lancées et que les périls les guettaient, il jetait alors tout dans la balance et pouvait se conduire en véritable autocrate. Mais

mise à part cette ténacité, cette inflexibilité dans la recherche du but, le président Troillet laissait, en qualité d'homme d'Etat ou d'administrateur, une très grande liberté à ses collaborateurs et à ses subordonnés, n'intervenant qu'en cas d'absolue nécessité, à bon escient et avec infiniment de tact. Il surveillait en vol plané, comme l'aigle à son aise, tout ce qui l'intéressait. Il n'hésitait pas à prendre de gros risques pour couvrir ses collaborateurs et les défendre lorsque certains d'entre eux se trouvaient en difficulté. Il s'interposait et faisait front à leur place s'il le fallait. Telle était également son attitude dans son rôle de dirigeant d'associations privées.

Il y avait de l'absolu en lui. C'était une personnalité complète, unifiée par sa vocation même. Il se soumettait avec une application simple à sa destinée. Il avait un style de vie à la fois débonnaire et ascétique dans sa rigoureuse régularité. Il détestait même les voyages et il fallait qu'un sujet viticole soit en cause, tel était encore le meilleur motif pour le décider. Il voyageait dans le temps avec ce Valais de l'autre siècle qu'il avait pris en charge et qu'il acheminait vers la rive moderne, en respectant l'esprit de ce pays dans ce qu'il a de meilleur. Il travaillait. Il s'exerçait à son métier : réfléchir, imaginer selon ses propres termes. On ne pouvait le trouver qu'en train de veiller, prudent et hardi, car il n'était pas prêt à céder son poste tant que ses capacités restaient intactes. Il cultivait, sans se relâcher, la plus noble ambition, celle de vouloir diriger les hommes avec leur consentement.

Et il ne manquait pas d'humour pour souligner qu'après tout la nature avait fait de lui un chef. En 1934, je montai avec lui à Verbier. Au-dessous du village, nous rencontrâmes mon père qui allait aux champs avec sa bête. On s'arrête, on cause. Maurice Troillet avait été très lié avec mon grand-père Augustin Michaud, mort en 1929 à l'âge de 92 ans. Ce dernier avait été l'ami intime de François Troillet le juge, lequel mourut jeune, et le fils reporta sa confiance sur l'ami de son père. On cause donc et mon père, faisant allusion aux luttes politiques qui secouaient même le Conseil d'Etat à l'époque, s'exclame :

« Ah ! comme vos reines aux Grands-Plans, vous les réduisez tous ! »

Et Troillet de répondre en patois très brièvement :

« *I maïe vatze chon protze du beù* », ce que je traduis en l'assortissant d'un commentaire :

« Vous savez, mes vaches sont toujours les reines aux Grands-

Plans. Elles sont proches de l'inalpe, (au mayen des Planards) elles se sentent chez elles. Eh bien, moi, je suis chez moi au gouvernement. »

L'exercice de l'autorité chez Maurice Troillet était distinct mais non séparable de la pratique de l'amitié. Il avançait sans compromis, il opérait sans faiblesse, mais d'autre part ses gestes d'amitié et de fidélité pouvaient surprendre les politiciens ordinaires. On l'a vu à l'apogée de sa carrière abandonner un mandat aux Chambres en faveur d'un collègue, candidat malheureux. Pour secourir et sauver ses amis, il jouait sans hésitation son prestige, sa situation et ses intérêts politiques et ne reculait pas devant les pires ennuis. En retour, les meilleurs s'attachaient à sa personne et chacun trouvait de la joie à son contact et dans les œuvres communes. Ses interventions audacieuses et opportunes, ainsi que son activité inlassable pour le bien public et la prospérité de son canton avaient fait dans ses administrés un nombre impressionnant d'amis. Le peuple du Valais le suivait et l'aimait. Il le suivait en connaissance de cause et non aveuglément. Sa disparition brutale a frappé de stupeur et laissé d'immenses regrets. Il a travaillé jusqu'à l'avant-dernière semaine. Ceux qui ont lutté et servi avec lui ont particulièrement ressenti la tristesse de son départ et le vide créé. Sa mort fut le deuil d'un pays. Accourus en foule aux obsèques pour honorer la mémoire de l'homme d'Etat, du chef et de l'ami, les participants en écoutant jouer l'émouvante marche : « J'avais un camarade », en auront gardé les paroles au plus profond de leur cœur et fait revivre dans leurs souvenirs l'image de celui qui fut la plus grande chance du Valais.

Le rêveur du possible

par

Bojen OLSOMMER

De cette terrasse d'une maison de Sion, il me guettait. Me voyant arriver il se pencha et sourit. Puis il tourna les talons et courut ouvrir la porte.

« Vous rentrez d'Asie ? me dit-il en me serrant la main. J'ai toujours eu envie de voyager. J'aurais voulu faire le tour du monde. Mais je n'ai jamais pu. Et ce n'est pas maintenant que je vais commencer, à quatre-vingts ans ! »

Un poêle dans le corridor. L'appartement sentait le renfermé. La pièce de travail était petite, sol et murs recouverts de tapis. Cette génération de Valaisans descendus de la montagne gardait en ville ses habitudes d'exiguité.

Je le regarde, il me regarde, et je discerne chez cet homme sans faiblesses une trace de vieillissement : il s'attache à des gens comme moi dont les gens comme lui n'ont que faire.

Comme s'il me devinait :

« Suis-je donc âgé ? Mes yeux sont encore bons. Ce qui ne va plus très bien, c'est l'oreille, et parfois la mémoire. Il m'arrive de confondre un peu les choses, jusqu'à ce qu'elles me reviennent. Mais elles me reviennent toujours au bon moment ! »

Il rit, assis de biais sur une chaise à accoudoirs, un bras allongé sur son petit bureau. Son confort est austère, ecclésiastique. Son rire se prolonge. C'est un rire assez sonore, mais sans écho.

« J'admets, dit-il en se levant, que la machine est un peu fatiguée ; elle a bien fait son service, il me faut la ménager. Mais ce qui est vieux, c'est de ne plus rêver. Moi je rêve encore, je rêve beaucoup, je ne fais que cela, et je rêve non pas aux choses révolues, mais à celles

de demain. Ma vie, c'est le rêve, mais chez moi, le rêve est action. L'action n'est que dans l'avenir. J'ai encore l'avenir. J'ai l'action. Vous me trouvez vieux, vous ? »

Ah ! fichtre non, monseigneur. Il me regarde et reprend :

« J'aurais voulu, moi aussi, faire de grands voyages. Mais le temps m'a toujours manqué. J'ai été pris dans une course de vitesse : mes études, la banque, la politique... La politique ! Sitôt qu'on est accroché à cette crémaillère, il n'y a plus d'évasion. Toute ma vie n'a été qu'une bataille et mes adversaires ne m'ont jamais laissé souffler. Quand j'étais à Berne aux Chambres, on s'empressait de monter un bateau contre moi au Conseil d'Etat, où j'avais deux alliés et deux adversaires : ceux-ci l'emportaient en mon absence et alors, n'est-ce pas, en rentrant... »

Un temps d'arrêt. Sa main sort de sa poche et amorce en montant un mouvement de vrille qui va accompagner la suite :

« En rentrant, il me fallait chaque fois déjouer leurs combinaisons, refaire ce qui avait été défait, remettre les choses en place. Je n'avais jamais de répit. Ah ! le Conseil d'Etat n'était pas une agence de voyage ! »

Je lui dis que les mœurs n'ont guère changé. A part le célèbre voyage de M. Anthamatten aux Amériques pour voir les autostrades, ces messieurs sortent très peu. Et encore, M. Anthamatten a-t-il rapporté la conviction de l'immutabilité de notre ordre de choses et de l'inutilité du voyage, « puisque ces autostrades sont américaines et n'ont aucun rapport avec notre canton. »

Il ne semble pas avoir entendu. Son front bombé se tourne vers un grand guerrier de tenture persane accroupi dans les fleurs, et il me parle de sa maison natale, au Châble.

L'Abbaye... D'où lui vient ce beau nom ? Elle appartenait autrefois à l'abbaye de Saint-Maurice, dont c'était la résidence d'été. C'est là, dans ces pierres usées que, par un jour de soleil, le 17 juin 1880, un peu avant l'heure de midi, naquit l'enfant au grand courage. Son père était banquier à Martigny. — Mais le berceau de la banque, c'était le Châble. Tout avait commencé le jour où son père avait prêté un écu à un voisin...

Il retrace sa petite enfance, l'école primaire au village, le petit sac de toile bleue à poignée de corde. Mais quand il a neuf ans, son

père le conduit au collège Sainte-Marie qui venait de s'ouvrir à Martigny, et ce souvenir est une définition :

« Je n'ai jamais aimé l'école, mais elle me demandait un gros effort, et c'est cet effort que j'ai aimé. »

Il était le tout premier élève de la première heure, arrivé bien avant les autres, puisque son père l'y avait déposé à sept heures du matin en allant à son bureau. Or les cours ne commençaient que l'après-midi.

Pensif et amer, il erre toute la matinée dans les corridors. « J'ai senti alors que ma vie serait solitaire et que mon vrai bonheur serait de marcher, de chasser sur les hauteurs... Cette journée a d'ailleurs mal débuté. Mon premier compagnon, arrivé lui aussi en avance, ne parlait que l'allemand. Je me rappelle qu'après quelques vains essais de dialogue, nous nous sommes battus. Ah ! non, je n'ai jamais aimé l'école. Pour moi, garçon de la montagne, c'était une dure épreuve. Mais j'ai résolu d'aller jusqu'au bout. »

A certains moments, comme les gazelles du Cap-Juby meurtrissant leur front contre le grillage de l'enclos, son front à lui pesait contre la fenêtre de l'école ; la montagne lui chantait son printemps, son été ; lui chantait l'automne et la chasse, lui chantait l'hiver et ses plages éblouissantes, et il ne tenait plus en place. Qu'elle était verte, sa vallée ! Qu'elle était blanche, sa vallée ! A deux doigts de s'échapper, pareil à l'animal sauvage, c'est contre lui-même qu'il gagne la première manche. « Cette victoire, je l'ai voulue complète, comme toutes les autres. »

Il poursuit ses études à Saint-Maurice, puis au collège Saint-Michel, à Fribourg. Pour la dernière année, celle de philosophie, on l'envoie à Brigue où il n'apprendra guère l'allemand puisqu'on y philosophe en latin. Pourquoi Brigue ?

« Tu feras de la politique ! m'avait dit mon père. Pour cela, il faut connaître les Haut-Valaisans. C'est essentiel de connaître les Haut-Valaisans, quand on fait de la politique. »

Il répète sa classe à Einsiedeln, en allemand cette fois, et obtient son grade de bachelier. Ensuite, à Fribourg, il fait le droit, qui ne durait alors que deux ans. Il dit avoir été très influencé par le professeur Python. Sa volée, c'était celle de Gonzague de Reynold, de Piller...

Mais entre temps, son père est mort, et le professeur Python a failli perdre son disciple.

« Tu dois recueillir l'héritage. Il faut lâcher les études pour t'occuper des affaires de la famille, elle compte sur toi, mon garçon ! » lui intime l'oncle, le président du tribunal de Bagnes.

— « Non, je continue, répondit-il. J'irai jusqu'au bout. »

Il réalise alors ce tour de force de diriger la banque en terminant son droit. A vingt-deux ans, il est licencié. Il fait son stage chez l'avocat Evéquoz, s'établit au Châble, devient président de commune à vingt-neuf ans, puis à trente-trois, conseiller d'Etat.

De ses œuvres au gouvernement, la plus spectaculaire restera cette métamorphose de la plaine du Rhône entrée, comme lui, dans la légende. Qui saurait dire aujourd'hui exactement la part qu'il y a prise ? Presque tous nos visiteurs la lui attribuent en entier quand ils montrent du doigt le verger qui s'étend à perte de vue entre Riddes et Martigny. Il n'en est peut-être pas le seul auteur, mais il l'a rendue possible en allant quêter sans relâche les subsides de Berne. Il y a eu un plan qui porte son nom, il y a eu une opération verger qui a réussi. Il ne pouvait pas tout faire de ses mains ; beaucoup d'autres, dans l'exécution, se sont acquis de grands mérites aussi, mais lui ce fut le deus ex machina.

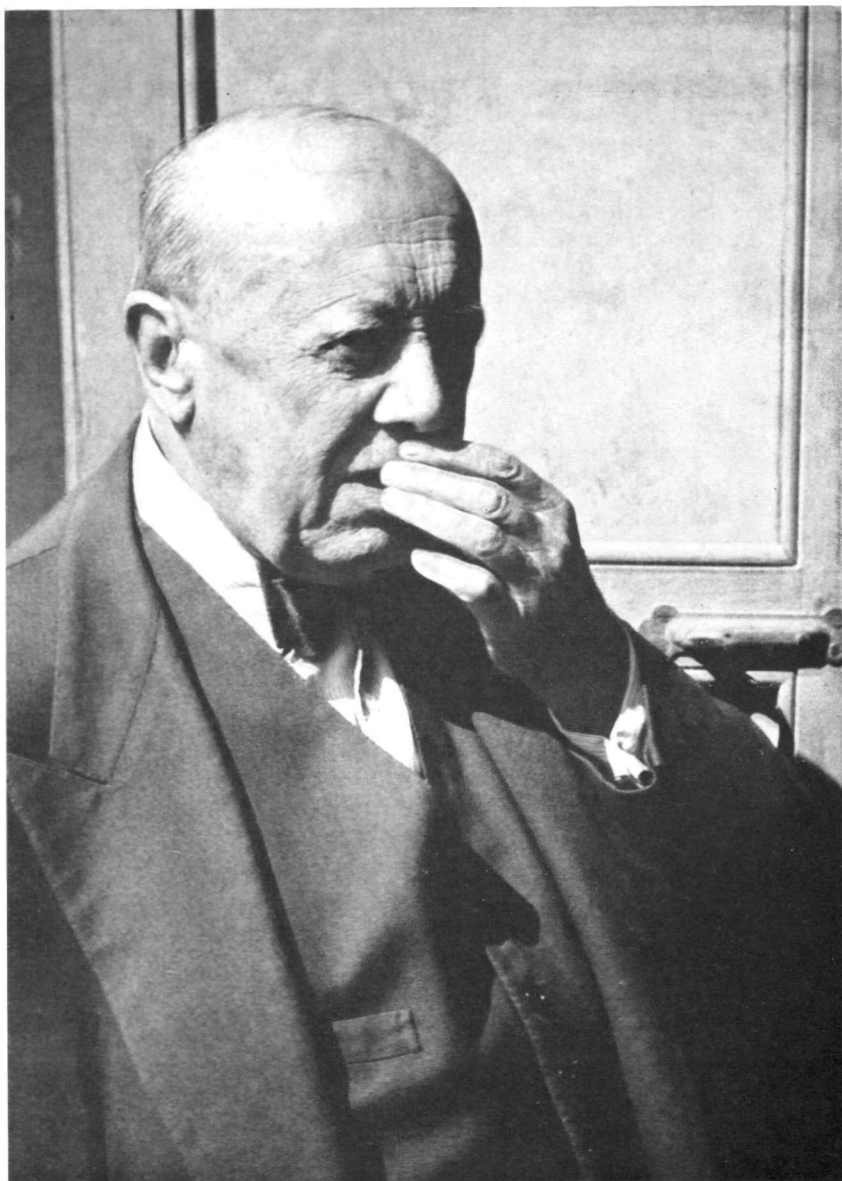
Il a rêvé cette œuvre et elle s'est réalisée. En la racontant, il emploie des mots de la Bible. « Au commencement étaient les marécages. Nous avons maîtrisé les eaux, et les terres fertiles ont surgi. »

Je me disais en l'écoutant : Ce n'est pas un orateur, mais il est simple et clair. Tout ce qu'il dit a le son de la vérité. Tout ce qu'il dit est créé. Il est substantiel. Il donne du corps à ce qu'il dit.

Mais observez ses mains.

Il a des mains souples et musclées, au pouce arqué en arrière, aux doigts assez longs, ronds mais un peu spatulés, des mains d'accoucheur. Avec une intensité naturelle, sans fébrilité, elles participent au langage : elles accompagnent, font attendre, elles font oublier les imperfections ou les lenteurs du langage. Elles précisent la pensée. Mains paysannes et mains latines. Mains semées de taches de son, tendons saillant aux poignets. Mains d'une finesse athlétique, avec quelque chose de nerveux et d'intuitif au bout des doigts. D'un mouvement tournant, elles vivent la pensée dans l'avenir. Chez lui, les mains font la moitié de l'acte oratoire, et elles font déjà la moitié de la réalisation.

Le tunnel aura été son dernier rêve, et le plus audacieux.



Mon métier : réfléchir, imaginer.

A septante-trois ans on disait qu'il avait fait son temps, qu'il devait céder sa place à plus jeune que lui au gouvernement. Une bataille assez sournoise emporte alors sa démission. Sept ans plus tard il en est encore fâché :

« Cela me faisait mal au cœur de m'en aller. D'autant plus que ce cœur, je le sentais encore solide, prêt à affronter l'avenir. Le tunnel a été ma revanche. J'ai tout d'abord fait sourire les gens. Percer les Alpes à 1900 mètres d'altitude. Ils haussaient les épaules. Le vieux fou ! Il rêve... Oui, je rêvais, à ma façon. »

Il va, il prêche. Ses relations, son prestige, son expérience des institutions et des hommes, il jette tout dans la balance. Il devance encore son temps par cette extraordinaire faculté de démêler dans le rêve la part du possible : il « rêve possible », et la montagne est percée.

« Voyez-vous, conclut-il en souriant, avec une malice bourguignonne, il faut toujours faire ce qui est facile comme si c'était difficile, et faire ce qui est difficile comme si c'était facile. »

Un autre sujet d'étonnement est sa capacité d'absorber les mauvais coups, qui ne semblent pas l'avoir marqué ; et pourtant c'est un homme sensible.

« Là je me suis aguerri méthodiquement, comme le boxeur qui apprend à encaisser. Chaque soir, j'avais à mon chevet la provision des articles de journaux disant du mal de moi, les pamphlets, les perfidies, et je m'entraînais à absorber tout cela et à m'endormir là-dessus calmement. A la longue, loin de me désarçonner ou de m'irriter, ces attaques n'ont fait que me stimuler. Grâce à elles, quelquefois, j'ai pu me surpasser... »

Il se sert d'expressions fortes et imagées. « Célibataire ? On ne peut avoir deux épouses : j'ai choisi la politique. Un testament politique ? Pour quoi faire ? Mon testament, c'est la plaine du Rhône, c'est le tunnel... Ce que je pense de ceci ou cela ? Sans intérêt. Ce que je pense, c'est de la littérature. La seule chose qui compte, c'est ce que je fais. Mes ennemis ? Ils me font vivre. »

Je pensais en sortant :

Vos ennemis... Certains sont bien misérables, de cette affreuse misère du cœur. D'autres sont magnifiques, et pour ceux-là, semblable à Bonnafous, vous êtes le sel de la vie. Vous mobilisez tout d'une pièce le dévouement ou l'inimitié, sans partage. Mais pour moi, qui n'ai goûté à aucune de vos prébendes, participé à aucune de vos ba-

tailles, moi dont il est absolument certain que je ne suis ni d'un côté ni de l'autre, moi qui ne vous dois rien et qui ai par conséquent plus que tout autre le droit de parler de vous, que dirai-je, si un jour on me demande mon avis ? Je dirai que vous avez du génie. Si vous n'en avez pas, c'est que personne n'en a. Pourtant, comme nous vous voyons tous les jours, vous nous faites toucher du doigt ce que le génie a de trop humain.

Maintenant, l'homme est mort, le génie est désincarné, quelle tristesse.

Croyez-vous dans l'au-delà ?

Maurice Troillet et le tourisme valaisan

par

Pierre DARBELLAY

Il m'honorait de son amitié.

Pourquoi ? Et d'où venait cette sollicitude qu'il me manifesta dès notre première rencontre ?

Je l'ignore, car je lui apportais peu de chose en retour.

Il était homme politique. Or, je n'ai jamais consacré à la politique que le minimum requis du citoyen peut-être conscient, mais pas du tout organisé. Je considérais que mes fonctions — directeur de la Chambre valaisanne de commerce, puis de l'Union valaisanne du tourisme — m'interdisaient de prendre position et me dictaient une attitude toute de réserve et de neutralité.

Notre première rencontre ?

Je venais d'entrer en fonctions, quelques jours après mes derniers examens universitaires. Sachant les rapports fréquents que j'aurais avec son département, j'allais me présenter chez lui. Je savais qu'il avait soutenu une autre candidature. Il me le dit d'emblée. Mais je sortis de cette rencontre comme enrichi des encouragements et des conseils qu'il me prodigua.

La montagne, ses mystères et ses beautés contribuèrent à nous rapprocher.

Cela n'alla pas sans réticences ni arrière-pensées. Longtemps, il me soupçonna de braconnage et c'était péché mortel..., du moins dans cette zone qu'il considérait un peu comme la sienne, celle de son mayen du Clou. Nous nous y rencontrions fréquemment en compagnie de notre ami commun, le regretté — lui aussi — Henry Chenaud, Vieux-Stellien comme moi.

C'était l'époque où, été comme hiver, je courais volontiers la montagne et en particulier les hauteurs de Verbier. Le chalet du Clou m'était ouvert comme s'il avait été mien. Chenaud m'avertissait sou-

vent lorsqu'il montait et je m'y arrêtais avec plaisir au retour de mes pérégrinations. La conversation, agrémentée parfois des savantes considérations d'un Galli-Valerio ou d'un autre visiteur de marque, roulait généralement sur les choses de la nature, du gibier et de la chasse.

Sauf à un exercice de D.A.P. je n'ai jamais de ma vie manipulé un fusil, donc jamais tiré sur un chamois ou sur un coq. Cela ne m'empêchait pas de participer à la discussion de mes amis et d'apporter mes renseignements, en hiver surtout, sur l'habitat et les déplacements de leurs « protégés »...

Je m'intéressais prodigieusement à notre faune alpestre. Mais à ma manière, qui était celle d'un observateur et, si je l'avais pu, d'un protecteur. Une documentation si sûre et si abondante les intriguait. Leur curiosité tourna vite au soupçon. Une petite farce anodine et amicale au garde-chasse Maurice Nicollier renforça encore la suspicion. On eut longtemps l'œil sur moi avant d'être convaincu de mon innocente passion.

Cet intérêt commun pour les choses de l'alpe et de sa faune n'en a pas moins contribué, j'en suis certain, à nouer notre amitié.

C'est cependant dans les contacts professionnels que j'avais avec le chef du département de l'Intérieur qu'elle s'est affirmée. Nos conceptions, notre phobie de la théorie et du bla-bla-bla, notre goût du concret sont à l'origine de notre affinité.

Je ne saurais, pour ma part, assez dire la compréhension que j'ai rencontrée chez Maurice Troillet à chacune de mes démarches. Certes, je ne les multipliais pas et n'allais pas frapper à sa porte pour tout et pour rien. Mais toujours son appui fut acquis aux causes que je lui soumettais et toujours il me fut donné d'admirer la clairvoyance de ses jugements, de même que l'habileté et la ténacité avec lesquelles il défendait une position lorsqu'il l'avait faite sienne..., ou avec lesquelles il s'y opposait lorsqu'elle ne rencontrait pas son adhésion.

J'ai encore en mémoire, comme si cela datait d'hier, une entrevue que nous eûmes à Berne, immédiatement après la guerre, en compagnie de M. M. Défago, avec un des colonels de l'armée suisse au sujet du programme de vacances des permissionnaires américains. Jamais je n'ai vu un homme lutter avec une telle opiniâtreté, une telle abondance et, surtout, une telle pertinence d'arguments pour une cause qui ne lui était pourtant pas familière.

D'autres diront son mérite dans la réalisation du tunnel routier du Grand Saint-Bernard, le rôle de précurseur et de pionnier qui

fut le sien en ce domaine. Son idée remonte loin. A plus de vingt-cinq ans. Je me flatte d'avoir été un de ses confidents et de ses collaborateurs de la première heure, bien avant la constitution des premières « commissions » auxquelles il me fit d'ailleurs l'honneur de m'appeler.

Il s'agissait encore de Ferret et non du Grand Saint-Bernard. Nous en discussions en compagnie de son ami Henry Chenaud — le technicien. Il me demandait documentation ou études statistiques et autres. Persuadé de la justesse de son objectif comme de l'essor et du rayonnement que pouvaient en retirer le pays et son économie, il paraissait presque effrayé de l'ampleur de sa mission. Il avait besoin d'encouragement et d'appui moral. Il les sollicitait presque.

C'est qu'on était tenté alors de le traiter de visionnaire. De fait, c'en était un, mais dont l'imagination fut toujours au service et à la mesure de son réalisme et de son esprit créateur.

Le tourisme ! C'est au Grand Saint-Bernard et par l'œuvre du tunnel qu'il en eut la révélation profonde. Jamais, je l'ai déjà dit, il ne lui avait marchandé son appui. Mais, engagé dans une autre lutte, il n'avait fait que le côtoyer sans vivre ses soucis et participer activement à ses travaux. C'est là-haut, en considérant son chantier, face aux perspectives du trafic et des moissons futures, qu'il eut ce mot nostalgique : « Si j'avais su, c'est au tourisme que j'aurais voué mon activité. »

Et pourtant, que ne lui devons-nous pas ? Sans parler des routes, qui ont sorti beaucoup de nos stations d'un anachronique isolement, sans parler d'innombrables réalisations qui, dans notre interdépendance économique, nous ont été bénéfiques, n'est-ce pas un peu à lui que l'on doit la création de l'Union valaisanne du tourisme ? Je suis peut-être seul à le savoir. Mais il a été le premier à épouser mon idée, à me soutenir dans la lutte que j'ai menée pour faire admettre et réaliser ce projet. Sans lui, sans ses encouragements, j'aurais probablement renoncé.

Ce n'est pas ici que l'on fera l'historique de la création de l'U.V.T. Disons simplement que le Valais occupait alors une place très effacée dans le concert de la propagande touristique tandis que les autres régions semaient à profusion.

C'était en 1931. Nous n'avions pas d'office de tourisme. L'Association hôtelière du Valais y suppléait, du moins par l'intention, mais elle n'avait pas d'argent, pas d'imprimés documentaires, pas d'affiches, pas de service de presse, de photos, de clichés, de films, ne faisait pas

ou presque pas de publicité, pas non plus de prospection à l'étranger, sans parler des nombreux autres interventions ou moyens d'expression usuels en matière de propagande.

Maurice Troillet fut acquis à mon idée, étayée des textes et règlements qui régissent encore aujourd'hui l'organisation et l'activité de l'U.V.T. et lui assurent ses ressources. Cette idée, malheureusement, se heurtait à l'opposition des principaux intéressés, c'est-à-dire du comité de l'Association hôtelière du Valais.

Maurice Troillet avait eu de la peine, lui, à faire admettre certains de ses desseins. Mais toujours ou presque, sa persévérance et sa volonté avaient eu raison des obstacles. Il m'encourageait à suivre son exemple. Le 15 janvier 1935, Jules Cathrein, Emile Haldi et Emile Nantermod se rallièrent à mes propositions. Tout au long de cette année et de la suivante, ils demeurèrent seuls encore de cet avis. Mais le gouvernement était las d'accorder des subventions sans que ses bénéficiaires veuillent faire un effort d'organisation pour sortir de l'ornière. Mis au pied du mur, le comité puis l'assemblée générale de l'Association admirent enfin, les 14 novembre 1936 et 25 avril 1937, les projets qui, depuis 1931, attendaient leur accord. Le 31 octobre 1937, l'U.V.T. était définitivement constituée. Elle a doté le canton d'un instrument qui a donné vie et ressources aux institutions locales et qui, avec la collaboration de ces dernières, a valu à notre tourisme, au cours de ces vingt dernières années, un essor sans exemple en Suisse.

D'emblée Maurice Troillet avait compris le rôle qu'un office cantonal du tourisme était appelé à jouer et les services qu'il pouvait rendre au pays. D'emblée, il fit sienne et soutint cette idée. Il n'en fallut pas plus pour qu'on le lui reprochât et lui suscitât des difficultés. Elles ne firent que renforcer sa conviction et le pousser à l'action. C'était dans son tempérament.

En bref, sans Maurice Troillet, l'U.V.T. n'aurait peut-être pas vu le jour ou aurait attendu encore de longues années son éclosion. Elle ne serait pas non plus ce qu'elle est.

C'est un des aspects de son activité qu'on ignore.

Il m'est agréable de le faire connaître et de rendre à notre éminent concitoyen cet autre témoignage de reconnaissance.

«Tyrannus Patriae»

von

Peter von ROTEN

Gestern habe ich in unserem Maiensäss ein altes Bild von der Wand gehängt, um ihm einen neuen Platz zu geben. Da fiel mein Blick auf eine Inschrift, die auf der Hinterseite des Stiches prangte in lateinischer Sprache und lateinischen Majuskeln. Mein ältester Bruder muss sie vor etwa vierzig Jahren — als das Bild gerade gerahmt wurde — angebracht haben in jener Manie, die Kindern wie Kaisern gleich vertraut ist, das Ereignis des flüchtigen Augenblickes zu verewigen. Und neben dem Datum MCMXXIV war das Regnum festgehalten «Victore episcopo, Mauricio tyranno patriae».

Ich wusste nicht, wie ich das Bild, das wir in der Kindheit von Staatsrat Troillet hatten, treffender umschreiben sollte als mit dieser Erinnerung; sie trifft das überdimensionierte gefürchtete Wesen in seiner Eindrücklichkeit am besten: wir wussten, dass wir in der Zeit lebten, da Viktor Bieler das geistliche und Maurice Troillet das weltliche Regime führten. Für uns bestund kein Zweifel: wir waren in eine Zeit der Knechtschaft und der Demütigung hinein geboren und geraten, und Sinnbild wie Werkzeug dieser Herrschaft waren sowohl der Gnädige Herr im kirchlichen als Maurice Troillet im weltlichen.

Dass es Juden und Protestanten, Kommunisten und damals auch schon die ersten Faschisten gab, wussten wir noch nicht. Wohl aber, dass es Troilletisten und Anti-Troilletisten gab und dass wir Anti-Troilletisten zu den Märtyrern gehörten, die in den Ketten ihrer politischen Rechtgläubigkeit litten.

Später habe ich mir oft die Frage gestellt, wieso diese Tyrannenidee in unsern jugendlichen Köpfen spross, und fand darauf auch eine Antwort: Man hat eben im Oberwallis gerne einen Minderwertigkeitskomplex, und bei uns daheim war das erst recht der Fall: Mein Vater und meine zwei Grossväter waren alle gestorben, und uns Kindern blieb vom politischen Talmigold ihrer vielen Aemter nur das von

fraulicher und töchterlicher Liebe verklärte Bild einer guten alten Zeit, neben der die jetztigen verruchten Jahre nicht zu bestehen vermochten.

Ja, es fehlte nicht an Beispielen für unsere Unterdrückung, anfangen von den unerträglich hohen Steuern in Raron, die uns aus unserer Heimat «vertrieben» — dem Umstand verdanke ich es, dass ich leidlich französisch rede — bis zu diesem oder jenem entfernten Vetter innerhalb der Sittner Gesellschaft, von dem es geheimnisvoll hiess, er habe seine Staatsstelle verloren, weil er Anti-Troilletist sei, und nun nage er am Hungertuch.

Der Gerechtigkeit halber muss ich sagen, dass unsere Tante Ida, die hoch in den 90 stund, als sie starb, und zeitlebens eine liebe Optimistin war — sie starb in ihrem Bett mit den Worten: «Je me sens parfaitement bien» — gelegentlich den schüchternen Versuch unternahm, Maurice Troillet vor den Scherbenengerichten des Haushaltes in Schutz zu nehmen: Als er am 20. Mai 1913 zum Staatsrat gewählt wurde, habe mein Vater selig gesagt: «Ce jeune homme fera son chemin, il me plaît.»

Uns Kindern schien es der Gipfel der Frivolität, dass man vom politischen Antichristen per «ce jeune homme» rede und dazu noch der Gipfel der Unschuld, dass unser Vater so verblendet gewesen sein konnte.

Um so verwunderter waren wir später, als zum ersten Mal Staatsrat Troillet sich uns gnädig erwies. Das war so: mein älterer Bruder war jagdsüchtig. Seit seiner zartesten Kindheit sahen wir ihn ununterbrochen sämtliche ererbten Schrotflinten der Familie zerlegen und unzählige Male einfetten, und da er mit siebzehn Jahren noch kein reguläres Jagdpatent lösen konnte, schoss er denn auch seinen ersten Gamsbock ohne diesen amtlichen Segen; der Hirt, der ihm beim Heimtragen der Beute half, war so geschwätzig wie die Hirten Vergils, so dass mein Bruder schliesslich ein Strafverbal von Fr. 200.— zugestellt erhielt. Ich weiss nun nicht mehr, ob mein Bruder persönlich oder brieflich bei Staatsrat Troillet um Milde und Gnabe bat, aber jedenfalls wurde die Busse auf Fr. 100.— reduziert, und seither verfehlten wir im Familienkreis oder unter Bekannten nie, diese Blüte zu erwähnen, die auf dem Dornenkranz der Tyrannei doch noch gewachsen war.

Natürlich habe ich später als Grossrat und sonst in der Politik Staatsrat Troillet oft und immer wieder gesehen. Aber darüber mögen andere schreiben, die seinem Werk näher standen. Nur das möchte ich sagen: Drei Jahre lang sassen wir zusammen im eidgenössischen

Parlament, Staatsrat Troillet im Ständerat und ich im Nationalrat. Aber in diesen drei Jahren mag ich mich nicht erinnern, ihn ein einziges Mal in jenen langatmigen Sitzungen der k.k. Fraktion gesehen zu haben.

Einmal aber war ich bei Staatsrat Maurice Troillet daheim oder genauer in jedem seiner Häuser einmal. Das geschah nun nicht etwa im Rahmen politischer oder parlamentarischer Kollegialität sondern ganz anders. Sein Neffe, der Dichter M. Chappaz, war der Taufpate meiner ältesten Tochter, und er lud mich einmal zu seiner Tante nach Châble ein ins ehrwürdige Familienhaus der Troillet. Das Haus muss früher der Abtei gehört haben. Jedenfalls trägt es noch einen klösterlichen Namen und wirkt durch seine edle Grösse wie ein Pfarrhaus oder ein Potentatenpalazzo in dem Bergdorf. In seinen kalten Gängen kam mir die Verwandtschaft mit unserm unpraktischen Elternhaus in Raron so recht zum Bewusstsein («Nicht ein Vaterunser bete sie für seinen Erbauer», hatte schon Tante Adrienne selig ihrer Nichte, unserer Tante Ida, flucheshalber gesagt). Und vollends wurde mir die Analogie bewusst, als uns Fräulein Troillet, des dortigen Hauses ehrwürdiger Hausgeist, bewirtete in jener altmodisch vornehmen Art, die mich immer bei alten ledigen Cousinsen entzückt hat, bei jenen Fräulein, die noch reich genug waren, um die Freuden der Tafel zu schätzen und doch in nächster Nähe zur Landwirtschaft und zur Küchenkunst stunden, um im Notfall — und das sind Gäste einer folgenden Generation immer — noch selber Hand anlegen zu können. Wir wurden wunderbar verwöhnt, und es kam mir die Aehnlichkeit mit unsern vaterhäuslichen Sitten während des ganzen Abends so schmerzlich zum Bewusstsein bis auf die Nüance der ledigen Tante, die als Priesterin des Haushaltes — wie bei uns — mehr von der Tradition der Familie verkörperte als die fruchtbaren Zweige. Sie hiess im Dorf auch «Mademoiselle» nicht mit dem Geschlechtsnamen gepaart, sondern mit dem Taufnamen, was das unverkennbare Zeichen dafür ist, dass man im Dorf zu den «bessern» gehört.

Und noch einmal war ich in Sitten bei Staatsrat Troillet zum Mittagessen eingeladen, auch wieder in Gesellschaft meines Gevatters Maurice Chappaz. Staatsrat Troillet's Wohnung befand sich an der avenue du Midi in einem jener trostlos prächtigen Häusern, die vor dem ersten Weltkrieg die elegantesten in Sitten gewesen sein mochten. Hier also wohnte der Tyrann des Wallis, der von uns gefürchtete Allmächtige Vorsteher des Departementes des Innern, von dem die Rede ging, er unterhalte in allen Departementen seine Leute, und seine Kollegen in

der Regierung zitterten vor ihm. Mir gefiel die Muffigkeit der Wohnung, wie man sie bei ganz alten reichen Verwandten gelegentlich sieht, mit vielen an der Wand hängenden Teppichen und mausgrauen gehäkelten Decken auf den Möbeln. Wandtapeten, die einst vornehm und diskret hatten sein sollen, waren nunmehr vergilbt. Erts später, als ich einmal mit dem berühmten Antiquitätenhändler L. Rey aus Sitten im Gespräch auf Staatsrat Troillet kam, verriet mir dieser, dass der gefürchtete Politiker nicht nur jeden Gemeindepräsidenten und seine Wiederwahlchancen kannte, sondern ein Kenner und Liebhaber antiker orientalischer Teppiche sei und davon eine im Wallis einzigartige Sammlung besitze.

An dem Tag allerdings wusste ich davon noch nichts und hätte auch noch keinen Ardebil von einem Sparta unterscheiden können. Es war Freitag, und als wir uns in einem gutbürgerlichen Esszimmer zum Mahl niederliessen, entschuldigte sich der Gastgeber seinem Neffen und mir gegenüber für die tragische Tatsache, dass fleischlos gegessen werden müsse, aber seine Köchin werde ein Wunderwerk an magerm Gericht auftischen, sozusagen besser als wenn Gebratenes und Gesottenes da wäre. Die so verkündete Speise war ein Lauchgericht mit Käseinlagen, das im Backofen gratiniert worden war.

Und einmal mehr sah ich über die Abgründe politischer Gegnerschaft jene tieferliegende Ähnlichkeit mit unserer Küche, mit unserer Lebensweise vor mir. Die Selbstverständlichkeit, mit der das kirchliche Abstinenzgebot des Freitags eingehalten wurde, die wirtschaftlich angezeigte, gastronomisch so verfehlte Einlage des eigenen Alpenkäses ins winterliche Lauchgemüse und die unerschütterliche Bewunderung der Kochkunst einer treu-mürrischen Gommer Haushälterin, für die es noch beneidenswerte Karriere war, in einem so mächtigen Haus « Jungfrau » sein zu dürfen ; all das schien mir Rarner Luft zu sein, wie wir sie in unserer Kindheit geatmet hatten.

Mit andern Akzenten, aber doch auch im Zeichen verwandtschaftlicher Reaktionen erlebte ich viel später den letzten Akt in Maurice Troillets politischem Schauspiel : jene kantonale Delegiertenversammlung vom 1. X. 1955, an der ihm sein letztes politisches Mandat, der Sitz im Ständerat, entrissen wurde. Er hatte vor kurzem das Amt als Staatsrat niedergelegt und rechnete damit, nun den Lebensabend im sanften Glanz des Berner « Stöckli » zu verbringen.

Aber dazu brauchte es eine Reihe von klugen Schachzügen und politischen Geschicklichkeiten. Denn seine unterwalliser Parteifreunde, die nun in schwärzestem Undank darauf brannten, ihm im Zuge der

Götterdämmerung auch dieses letzte politische Amt zu entreissen, wollten an seine Stelle den neuen Staatsrat Marius Lampert setzen. (Sie hofften wohl, dieser würde als Vorsteher des Innern und der Landwirtschaft in Bern mehr für die Tomaten und Aprikosen erreichen). Aber das konnten sie nur, wenn die Oberwalliser auf die Kandidatur *ihrer* Staatsrates Carlo Anthamatten verzichteten, denn verfassungsmässig darf nur *ein* Staatsrat nach Bern, und so ergab sich die paradoxe Situation, dass die Kandidatur Carlo Anthamattens jene von Marius Lampert ausschloss — denn dieser war der amtsjüngere — und damit indirekt dem von den oberwalliser Konservativen gehassten und von den Unterwallisern verratenen Maurice Troillet sein Ständeratsmandat hätte wahrn können. Damit rechnete auch Maurice Troillet; denn in der Person ihres langjährigen einzigen Staatsrates Carlo Anthamatten hatten die Obern für die Ständekammer einen « zweiten » zur Hand, der dank seiner Popularität auch im Unterwallis alle Stimmen erhalten hätte und der so dem Oberwallis den Sitz sicherte, den ihm schon einmal in schwerer Stunde alt-Kantonsrichter Alfred Clausen vor den Fängen der Unterwalliser gerettet hatte.

Aber diese für Maurice Troillet persönlich und für das konservative Oberwallis gleichermassen günstige Lösung scheiterte. Ich glaube, daran war der Hass der Familie Burgener von Visp schuld, die es Maurice Troillet nicht vergessen geschweige denn verziehen hatte, dass er mit dem Sprengkandidaten Oskar Walpen einen der ihren, Staatsrat Josef Burgener, zu Beginn des Jahrhunderts als Staatsrat hatte fällen können.

Dessen Neffe, Grossrat Paul Eugen Burgener, Führer der Visper Delegation, sah hier die einmalige Chance, den Schimpf zu rächen, den man seiner Familie im Jahr 1925 angetan hatte, und er vermochte den bereits von Krankheit gezeichneten Staatsrat Carlo Anthamatten dazu zu bewegen, seine Kandidatur für den Ständerat zurückzuziehen. Dadurch wurde die Rettung Troilletts durch Anthamatten hinfällig; die Unterwalliser konnten nun den Verrat an ihrem langjährigen Gott mit dem Mantel der politisch-wirtschaftlichen Zweckmässigkeit verbrämen, und die Oberwalliser, denen Rache am Feind süsser war als eigener Erfolg, verloren den Sitz im Ständerat um einer Familienvendetta willen, denn ihr ausgezeichnete Kandidat, Präfekt Anton Imsand, von Münster, unterlag in der Volksabstimmung knapp.

Für mich war es keine Ueberraschung, zu sehen, wie Rache grössere politische Bedeutung hatte als eigenes Interesse; kurz vorher hatte

ich erlebt, wie weit der Hass gegen Maurice Troillet blind war : ich hatte im « Walliser Boten » das Verschwinden der Oleandersträucher aus dem Walliser Landschaftsbild bedauert. Wegen diesem Artikel, der im Namen der Tradition die Erhaltung dieser südländisch-herben zartblühenden Topfpflanze verteidigte, wurde ich von eigenen Leuten zur Rede gestellt : der Artikel enthalte eine verkappte Stellungnahme für Ständerat Troillet, *er* sei der « Oleander », den ich heimlich und verschlüsselt verteidige !

Maurice Troillet, tel qu'en lui-même?

par

Aloys THEYTAZ

Pour un temps, je fus à peu près persuadé que le diable n'était guère au-dessus du conseiller d'Etat Maurice Troillet pour l'habileté, la rouerie et même la noirceur.

Un magistrat valaisan, député aux Chambres, avait fait halte à Fribourg en allant sur Berne et pris la peine de me faire asseoir un instant auprès de lui, sur un banc des Grand-Places.

J'ignorais que l'esprit malin eût cette apparence d'onction qui lui ferait lever ses deux mains baguées d'or pour couper court à une velléité d'objection. « Hélas ! c'est ainsi ! » entendis-je dans un soupir de résignation, et il me planta là avec mon trouble.

Ainsi, je commençais à saisir pourquoi, l'année précédente, un professeur au lycée sédunois m'avait passé ce coup de semonce : « Vous faites de la politique ! Que va dire M. Troillet ? »

Nous avions présenté, en effet, à la vice-présidence de la *Val-lensis*, la candidature d'un personnage remuant de l'aristocratie locale.

M. Troillet serait-il donc cet homme redoutable qui brisait tout net l'adversaire sur son passage ?

Evidemment.

La sentence était tombée avec la résonance du métal armorié sur le rebord de ce siège vétuste qui m'apparut soudain comme un trône de justice.

Je réalisais difficilement qu'il n'y eût devant ses pairs aucun recours, aucune grâce pour le condamné, alors que le sentiment populaire ne s'accordait guère avec cette rigueur.

Et il n'y avait pas si longtemps que je le voyais encore, — c'était ma première image de lui, — serrant des mains dans une foule, l'air épanoui, la mine détendue, heureux probablement de la ferveur qu'il rencontrait là. Ils disaient, ayant eu à peine le temps de se découvrir,

tant ils sentaient qu'il n'irait pas s'éterniser en phrases : « Bonjour, monsieur le président ! Bonjour, monsieur le conseiller d'Etat ! »

Plus à l'écart, dans le piétinement des allées, devant les étalages de l'exposition, des bribes de conversations admiratives m'apprenaient que « Troillet » y était pour beaucoup.

J'ai su plus tard tout ce que cette désignation familière, qui touchait ici à l'affection et à la fierté chez le grand nombre, pouvait ailleurs souligner de désinvolture et de mépris chez d'aucuns.

Quoique la manifestation n'eût pas rassemblé que le populaire, la chaleur prédominait, et nul n'y était plus sensible que lui.

Il voyait au-dessus de la fête, au-delà de cet inventaire artisanal et folklorique, jusqu'aux déploiements d'un nouveau quart de siècle qui réaliserait ses paroles prophétiques.

Je ne faisais pas encore ces déductions, frappé seulement par l'image furtive d'un empressement peu commun autour du magistrat qui venait de paraître parmi ce peuple.

Peu après, je sus qu'il s'était laissé entraîner sur la route du val d'Anniviers, dans l'une de ces guimbardes pétaradantes qui se risquaient déjà à franchir les Pontis. Une cave bourgeoise devait l'attendre au bout de la course. Le convoi prenait en charge deux ou trois demoiselles d'honneur à qui l'on tenait à éviter la peine d'une longue marche.

Parmi ceux qui assistaient, intrigués, à ce départ peu protocolaire, il y avait des coudoiements et des sous-entendus.

Ainsi, lorsque ce démiurge qui conditionnait toujours des accomplissements nouveaux s'abandonnait sans détour à des joies simples, des ombres veillaient.

Puisqu'à l'ordinaire il avait l'énergie, la fougue et la résolution d'un Schiner pour ébranler des structures hiératiques, pourquoi n'aurait-il pas eu également celles des Supersaxo ?

Cela, je le confrontais avec la caricature grimaçante et insidieuse de mon confident des Grand-Places, comme aussi l'impression plus récente, que m'avait laissée son apparition à Saint-Luc, où l'on inaugurait la route nouvelle. Je l'entends encore, au milieu des autorités et des paysans de là-haut, qui lui faisaient fête, leur parler simplement, sans flatterie, ainsi qu'à des amis.

Pour son entrée en matière, il s'était inspiré au passage d'une inscription que nous avions suspendue sur un petit arc de triomphe de

guirlandes de sapin, à l'entrée du nouvel ouvrage, à Vissoie, et qui devait être : « Honneur au progrès », ou quelque chose d'approchant.

L'homme véritable ne serait donc plus celui qui permit aux procureurs de remplir de « glacier » sa coupe de bois que mille mains rugueuses avaient polie à force de « Rogations » et de jours de « Cible » ?

Non plus celui qui avait dit que les temps nouveaux étaient là, où chaque commune serait reliée à la plaine, selon la formule qui lui était chère.

C'était tout ce que je pouvais mettre en avant à l'époque, pour combattre en moi l'esprit malin.

Les mouvements passionnés qui agitaient alors la capitale ne nous troublaient que peu, nous qui ne vivions qu'avec l'Antiquité, la Renaissance et le Grand Siècle.

Pas un instant nous n'avions eu l'idée d'appliquer des parallèles aux désarrois et aux remous contemporains, ni non plus nos professeurs, par prudence peut-être, ou manque d'imagination. C'est ce qui leur permettait de nous signifier avec d'autant plus de conviction : « *Non scholae sed vitae discimus.* »

Durant ce temps, un homme se réfugiait parfois auprès des mêmes auteurs : Maurice Troillet.

Les politiciens qui patronnaient nos cercles étaient de l'autre bord, mais ils eurent le bon goût de ne pas nous engager dans leurs ressentiments.

C'est ainsi que n'ayant jamais été appelé à prendre parti, je pus me lier plus tard avec l'homme autant qu'avec le magistrat, sans trahir personne, lorsque mes yeux se dessillèrent enfin.

Cela ne se produisit pas tout d'un coup, mais à mesure que m'apparaissaient les œuvres qu'il avait créées et qu'il continuait de susciter.

Le journalisme m'apprit à extraire de la gangue où les enfermaient encore les préventions et les séquelles des luttes récentes, les réalisations dont il avait jalonné sa route ardue.

Ne l'ayant jamais mis en cause, ni non plus flatté, je n'aurais pas eu de peine à l'aborder sans détour si l'occasion s'en présentait.

Quand cela se produisit, je ne puis le situer exactement. La première rencontre ne dut rien, en tout cas, à la politique.

Comme des milieux sierrois lui avaient valu autrefois de l'amertume et comme il ne pouvait jamais assister aux assemblées agricoles du grand district sans avoir à découdre avec des fanatiques du plan

direct ou des rénitents de la reconstitution des vignobles, il ne montrait aucun empressement à m'en désolidariser.

Je crois que les contacts ne s'établirent qu'après mon entrée au Grand Conseil, et encore ne s'agissait-il d'abord que de relations que tout député peut avoir avec des membres du Conseil d'Etat.

Mon amitié ne naquit véritablement qu'un peu plus tard, après un esclandre que je lui fis à tort, mais de très bonne foi, lorsque je m'en fus reconnaître spontanément mon erreur.

L'homme m'apparut enfin tel que je crus ensuite le connaître, sinon tel qu'il était absolument.

S'il cessa tout naturellement à mes yeux de rendre des points au diable, il ne devint pas pour autant un saint. Non que je dusse le surprendre dans l'un des détours déplaisants qu'on lui prêtait et qui eût altéré à coup sûr mon estime et ma confiance, mais je savais qu'en s'effaçant d'une compétition, il eût peut-être favorisé les chances du Valais lors d'une candidature mémorable. Mais cela était antérieur à nos premiers contacts. Et puis, est-on jamais un saint dans le combat politique ?

Je ne l'avais d'ailleurs approché qu'aux années d'apaisement, lorsqu'enfin son œuvre n'était plus discutée, sauf qu'il avait encore à affronter l'ébullition paysanne et vigneronne.

A part cette crise qu'il supporta difficilement parce qu'il ne parvint pas à la dominer, il n'eut plus guère à soutenir de combats.

Au sein de l'opposition interne traditionnelle, on avait fini par laisser quelque répit au vieux lion qui se remettait de leur harcèlement.

Toutefois, j'ai assisté à une querelle que des hommes très dignes et honorables lui ont faite pour le seul plaisir de ne pas admettre entièrement son point de vue et de mesurer leur propre audience auprès du groupe majoritaire du Parlement cantonal.

Ayant déposé le projet de décret prévoyant la perception d'une taxe sur la production et le commerce pour la propagande des vins et des fruits, ces messieurs déclarèrent n'y adhérer qu'à la condition que soient prévues simultanément des ressources pour l'organisation professionnelle dans les divers secteurs agricoles.

Avec sa façon d'aller droit au but avec les moyens adéquats, le président Troillet leur dit qu'il ne fallait pas tout mêler, que l'on devait réserver ses efforts pour les réalités et non pour les théories.



Architecture d'un visage qui rejoint déjà la statuaire : de la pierre, de l'ombre, du soleil et du rêve.

Il se vit opposer un veto catégorique.

« Expliquez-moi de quoi il s'agit et selon le cas je ne m'y refuserai pas. » — « Nous voulons l'insertion de cette clause ! »

Cette escarmouche m'a beaucoup instruit sur l'efficiencie réaliste de l'un et le système préconçu des autres.

Après avoir obtenu l'amendement qu'ils désiraient, car le président Troillet avait fini par leur abandonner ce colifichet, l'un d'eux me dit dans les Pas-Perdus : « Alors, comment verriez-vous cette organisation ? » — « Vous devez le savoir, puisque vous en avez fait la proposition », répondis-je un peu cavalièrement.

Un jour que l'un de mes collègues tenait à développer une interpellation sur les causes de la mévente de la fraise de montagne et que le président Troillet s'était arrangé pour l'esquiver de l'ordre du jour, je l'abordai avec quelque précaution : « Monsieur le président, ne seriez-vous pas d'accord d'y répondre en fin de session ? » — « Je ne suis pas marchand de fraises ! » Et il se replongea dans la lecture d'un dossier. J'eus garde d'insister.

Mais, me rappelant quelques instants après : « Je verrai si M. Lampert (alors député et directeur de l'Office central de Saxon) peut me fournir des statistiques. »

Comme il n'avait jamais rien fait d'inutile, que la galerie ne comptait pas, qu'il avait tordu le cou à l'éloquence verbale pour se réserver à celle du cœur et de la raison, il montrait de l'humeur à se mouvoir dans l'accessoire au détriment de l'essentiel.

S'il prenait moins d'initiatives parce que beaucoup de choses étaient accomplies dans la législation et les structures économiques et professionnelles, il était parvenu à la parfaite connaissance de ce qu'il ne faut pas faire.

C'est à cela qu'il s'appliquait d'ailleurs durant les dernières années de sa magistrature, notamment devant les revendications tapageuses, outrées et désordonnées d'une masse de terriens mal conseillés et mal conduits.

Ayant assisté à la première manifestation publique de cette flambée fiévreuse, je me dis que si le président Troillet avait été là il eût démontré à ces gens, dont beaucoup n'auraient demandé qu'à le voir paraître et participer à leurs inquiétudes, où était le possible et où résidait l'utopie.

Je lui en fis part en l'assurant que tout n'était pas perdu s'il s'appliquait à endiguer ce torrent comme il l'avait fait du fleuve.

« Vous avez raison, dit-il. Je vais m'expliquer avec eux à la première occasion. »

Crut-il finalement cette peine inutile, avait-il eu d'autres échos ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il le paya de l'amertume de voir que les suffrages, lors des élections aux Etats de 1951, le faisaient précéder de peu son adversaire du mouvement social-paysan.

Lui qui avait tout donné au pays, en particulier aux producteurs, se voyait menacé par des aventuriers. Le district de Sierre l'avait mis en minorité. « Mais, mais, me dit-il un peu nerveusement, qu'avez-vous fait ? Je ne vous comprends plus ! »

Il y avait évidemment une blessure à frôler l'échec dans de pareilles conditions. C'est comme si l'on avait appliqué la même aulne à Jupiter et à Pan. Fulminer des éclairs ou ânonner de la flûte sont deux choses qui ne se hiérarchisent pas.

Il voyait la théorie de ceux qui se perdaient derrière cette musique et qui étaient jusqu'alors de sa maison.

Mais nous étions beaucoup à mesurer cet abîme, alors qu'il ne s'arrêtait pas uniquement à cette perspective.

Il y avait pour lui celle des Chambres, où se serait jouée pour un temps la considération du Valais.

On l'a bien vu quatre ans plus tard, lorsque tout ce qu'il y avait d'éminent sous la Coupole apprit avec stupeur que le Parti conservateur valaisan renonçait à présenter la candidature de Maurice Troillet.

Or, c'était précisément pour cette reconduction que deux ans auparavant il avait fait le sacrifice du Conseil d'Etat, avec quelque résistance il est vrai.

Je me rappelle que nous étions à sa table avec quelques amis lorsqu'il nous posa la question à tour de rôle : « Vous, Michaud, qu'en pensez-vous ? Et vous, Michelet ? »

Je ne croyais pas qu'il en viendrait à penser que mon avis pèserait quelque peu dans ce balancement. Je ne m'y dérobai pas, malgré le souvenir qui me vient de ce secrétaire à qui le maître avait demandé s'il ne jugeait pas que, ses forces déclinant, le moment serait venu de renoncer à une carrière jusque-là fort brillante. On connaît le sort du confident un peu trop sincère.

Son regard allait furtivement de l'un à l'autre durant le court silence où il faisait le tour de la question tout en s'en prenant à un quartier de pomme qui résistait sous son couteau. Puis il explosa : « Mais enfin, j'ai l'âge, à peu près, où l'un de mes collègues entra au Conseil d'Etat ! »

Il faisait allusion à Albano Fama, tout en escamotant, semble-t-il, une année ou deux.

Ce combat retardateur nous faisait peine. Nous nous efforcions de l'apaiser en lui parlant du rôle qu'il pouvait encore jouer au Conseil des Etats. Il se défendit quelque peu et trouva un sourire pour nous dire : « Enfin, on verra ça ! »

L'assurance qu'il eut par la suite d'entraîner avec lui le collègue qui représentait le camp adverse, acheva de le convaincre.

Il s'en allait en effet peu après avec les honneurs, dont son adversaire prit d'ailleurs une bonne part.

Mais vint le jour où se posa la question d'une nouvelle candidature au Conseil des Etats, qui lui paraissait promise.

Le compétiteur de 1951 se trouvait hors de course.

Restaient les autorités bas-valaisannes de son parti, dont dépendait sa présentation. Elle allait de soi, apparemment.

J'ai assisté alors à cette humiliation de le voir s'expliquer au préalable devant les délégués de la jeunesse à qui l'on avait dû probablement suggérer l'exigence d'une démission, à moins qu'ils ne se fussent eux-mêmes arrogé ce pouvoir.

Si mot d'ordre il y eut, il n'émanait pas des responsables du Parti.

Cet auditoire ne parut pas apprécier la rigueur d'une démonstration rationnelle. Il eût fallu plus de chaleur, d'enveloppement, de sympathie, d'éloquence. L'accusé s'y refusa.

J'étais là sous prétexte de simple information.

De jeunes amis sierrois qui m'avaient accompagné firent valoir que la décision ne relevait pas de cette assemblée, ce qui fut finalement reconnu, après des résistances qui trahissaient justement des influences et des instigations extérieures auxquelles il fallait ensuite rendre compte.

Mais ce que les jeunes, dans leur impatience de voir se renouveler les cadres, n'avaient pas obtenu, certains de leurs aînés l'emporteraient sous peu devant l'autorité compétente.

Je sus que, récusant le vote qui l'eût probablement sauvé, il s'était démis soudain, à la stupéfaction de tous et à la consternation de beaucoup.

On ne reconnaîtrait guère Maurice Troillet dans ce geste d'abandon, n'était peut-être la grande lassitude qui dut s'emparer tout à coup de lui devant l'insolite et l'inattendu de l'obstacle.

Ainsi qu'il l'avait fait avant de se résoudre à quitter le Conseil d'Etat, il posa des conditions.

Son dauphin serait un tel et pas un autre.

La satisfaction de pouvoir encore imposer les règles du tournoi d'où il venait d'être éliminé, dut rendre moins amer son départ définitif de la scène politique.

S'il s'adonna ensuite plus particulièrement et avec une extrême ardeur à la réalisation du tunnel routier du Grand Saint-Bernard, c'est peut-être par défi et pour attester encore de sa grande vitalité.

Ce parti d'afficher des faits plutôt que des proclamations était en tout cas bien dans sa manière. Je n'aurais pas été surpris de l'entendre dire avec quelque vivacité agacée : « Je leur prouverai que j'aurais pu rester aux Etats, et même au gouvernement ! »

Sur la fin de l'été 1960, le hasard fit me rencontrer avec lui sur le Martigny-Orsières, où il m'entretint encore de ses projets, comme s'il remettait à un âge extrême le déclin de ses forces.

C'était, je crois, pour la dernière fois. J'étais bien loin de soupçonner que sur cet esprit rapide et clair, cette volonté encore résolue, ce visage, où affleuraient tous les contrastes de sa nature, passerait bientôt l'immobilité inexorable de la mort.

* * *

Mais je ne saurais clore sur cette tristesse l'évocation de mes souvenirs, qui seraient d'ailleurs incomplets si je n'y ajoutais les quelques moments où je le vis au cours d'un petit voyage, d'une randonnée dans les alpages, d'une visite à son domaine de Fully, de haltes au manoir de Villa, de pérégrinations à Venthône, Anniviers, Mollens ; moments extraordinaires pour moi, qui s'échelonnèrent sur la dernière décennie.

Avant cela il y avait eu le 25e anniversaire de Châteauneuf.

Je croyais à une fête toute simple, où il y aurait le Conseil d'Etat, le bureau du Grand Conseil, la municipalité et la bourgeoisie de Sion, les anciens d'Ecône, l'Ecole, les stations cantonales, et que sais-je encore ? de la famille valaisanne, exclusivement.

Or, s'y étaient ajoutées la Romandie et Berne dans ce qu'elles avaient de plus remarquable en administration publique et en économie agricole. J'achevais ainsi d'apprendre en quelle haute estime sa personnalité et son œuvre étaient tenues. La consécration venait du dehors plus que du dedans.

N'empêche que j'y ai vu des nôtres qui l'avaient combattu, qui pâturent peut-être de certains de ses ostracismes.

Lorsque le flot des convives se fut écoulé vers les trains, je pus l'approcher : « Monsieur le président, ils étaient tous là, même ce qui subsiste de ce que vous appeliez en 1919 le triumvirat des Joseph ! »

Après un sourire qui ne finissait pas de s'étendre sur ce visage marqué trop souvent par les inquiétudes et les austérités, il me dit : « Voyez-vous, il y a dans la vie des revirements auxquels on ne s'attend pas. »

Cela voulait signifier qu'il était heureux.

Il n'aurait pas dit : « Je les ai eus, ils sont venus à Canossa, ils me reconnaissent enfin ! »

Il faut ajouter que les adversaires que j'ai vus là n'étaient pas venus pour « faire semblant ». Ils étaient véritablement de la fête, sinon tout à fait pour lui, du moins pour l'Ecole et le domaine dont le renom honorait le Valais tout entier. Cela lui suffisait bien.

* * *

Un jour qu'il devait visiter la foire de Dijon et Clos-Vougeot avec son ami Norbert Bosset, il voulut que Joseph Michaud et moi fussions du voyage.

Les nemrods francs-comtois, après une chasse à courre, lui faisaient les honneurs du pied. C'était un pied de cerf au sabot luisant. La peau est découpée en lanières fines que l'on tresse jusqu'à l'articulation.

En vénerie, on n'aurait pu faire mieux pour le duc de Bourgogne lui-même.

Cette distinction pouvait aussi échoir à Norbert Bosset, mais il paraissait convenu entre eux que l'un serait fêté par les chasseurs et l'autre, admis à la Confrérie du tastevin.

C'est ainsi que, pour éviter des cérémonies dont il pressentait le burlesque orné du serment, cep en main, de ne jamais boire autre vin que de Bourgogne, Maurice Troillet préféra les honneurs du pied.

Tout de même, Norbert Bosset, avant que de monter sur l'estrade où les dignitaires en pourpre et hermine et toque de même s'apprétaient à des intronisations aussi solennelles qu'étrangères à nos usages, cherchait à engager Maurice Troillet : « Tu as été président du

Conseil national, c'est à toi ! » — « Non, non, j'ai eu ma part. C'est ton tour. Tes vigneronns seront bien fiers à la rentrée ! »

Je ne crois pas que Norbert Bosset fut tout à fait dupe. Mais, les agapes antérieures aidant, il s'enhardit du côté de la cérémonie, non sans nous jeter à la dérobée un regard blanc, comme quelqu'un qui monterait à l'échafaud à la place du major Davel.

Nous ne le perdions pas des yeux. Sauf erreur, on avait dû lui jeter sur l'épaule un manteau chamarré, ou une sorte de tunique rouge comme celle dont le peintre Gleyre affublait certains personnages de la célèbre décapitation vaudoise.

Au sommet de ce Golgotha de la dérision, le crucifié de Lavaux, les traits tombants, l'air déconfit et malheureux, semblait dire : « Qui ne peut, ne peut ! » Il tenait son cep de Beaujolais dans les mains, comme un sceptre, durant une simagrée qui faisait bien dans les vingt minutes, qu'il paraissait mesurer en se dandinant d'un pied sur l'autre.

Il dut y avoir une restriction mentale sur la formule sacramentelle, à en juger par la mine qui précéda le nouveau chevalier qui allait nous rejoindre, le cordon autour du col, au bout duquel pendait et brinquebalait à la hauteur de l'abdomen le tastevin de cuivre doré. Il ne fit aucun geste pour contenir au niveau du pourpoint l'insigne de son grade.

L'équipée s'acheva dans le bar capitonné de notre hôtel, où Norbert Bosset but innocemment de la bière, dont le verre s'encoublait de surcroît dans les attributs de cette chevalerie publicitaire.

Jamais Maurice Troillet ne dut rire aussi largement, aussi pleinement de sa vie.

Je ne sais comment il apaisa ensuite le juste courroux de son ami vaudois dont le regard chargé comme un fusil à double canon menaçait de faire feu de tous côtés. Toujours est-il que, sous d'autres prétextes, il nous fut possible de rire sans contrainte jusqu'à Lausanne, et bien au-delà, comme il nous arrive de le faire aujourd'hui encore avec Joseph Michaud lorsque nous évoquons ce souvenir.

Chez Maurice Troillet, il devait y avoir plus que la gaieté provoquée par le comique de la situation.

J'ai soupçonné qu'il tirait de la fierté d'avoir été assez habile pour enfermer Norbert Bosset comme renard en poulailler, grâce à son atavisme bagnard qui passe avec raison pour défier tous les pièges.

* * *

Le maître se révéla sur son domaine de Fully. Un coup d'œil rapide sur les vignobles, un autre sur les dépendances entre deux questions brèves à son gérant sur les perspectives de la récolte et l'avancement des travaux, avec un compliment bienvenu, et il nous pressa vers une table qui ne devait rien au pâtissier ni au confiseur. Du pain de seigle, des fromages, des noix, des fruits, des vins tirés au guillon, quelques millésimes, et là-dessus un entretien gastronomique dont j'ai retenu que le Valais pourrait fort bien rivaliser avec le Charolais pour ses entrecôtes et ses filets qui fondraient comme du beurre, moyennant qu'ils fussent tirés de bons sujets de la race d'Hérens.

Nous acquiesçâmes avant que l'un d'entre nous maintînt la discussion sur cette espèce bovine unique au monde par la pureté de la ligne, l'intelligence, la combativité, la production même.

« Oui, oui, dit-il, parce que vous savez, c'est une erreur de croire que la race d'Hérens produise moins qu'une autre que l'on ne saurait d'ailleurs acclimater à la montagne. Elle convient très bien au Valais. »

Albert Luisier entretint le thème avec trop de preuves irréfutables, car je vis Cyrille Michelet avancer des lèvres serrées de dubitation.

Qui était là encore ? Peut-être Maurice Chappaz. Il dut tenir lieu d'échanson, puisque de lui dépendaient en partie certaines manutentions dans les celliers de l'oncle Maurice.

* * *

C'est pour se retremper plus intensément dans l'ambiance de la vie alpestre à laquelle il avait donné son impulsion, et certainement pour voir des « reines » poursuivre à l'avant du troupeau les dernières touffes de plantain, qu'il nous entraîna, le 11 septembre 1951, sur les sentiers de Tracuit et d'Orzival, pour terminer notre périple sur Grimentz et Vissoie.

Suivant à l'aller la rive gauche du Rhône, il nous fit remarquer que les Gamays et les Pinots n'avaient pas encore « tourné ».

« N'avez-vous pas encouragé les rouges ? » fit l'un de nous, ironique. « Et il y avait vos subventions ! » enchaîna un autre. « Naturellement, mais pour le bon coteau, pas ici ! » répliqua-t-il péremptoire.

La journée se passa en réparties de ce goût-là, notamment à propos de l'extraordinaire productivité de la race d'Hérens, lorsque les

pâtres du Marais nous dirent que les cent vingt têtes donnaient encore, par journée, dans les cinq cents litres en moyenne...

Dans la vallée, nous avons contacté quelques notables, dont l'un ou l'autre nous accompagnèrent à Sierre où nous attendait une fondue.

Les élections pointant à quelque six semaines, nous parlâmes assez librement de la musique de Pan.

Personne ne prenant le musicien au sérieux, nous plaisantâmes sans malveillance, mais avec quelque causticité.

« Je connais assez les questions agricoles pour savoir au moins que les bœufs se mettent devant la charrue ! » dit Troillet. « Pardon, on peut aussi bien les mettre derrière, cela va tout aussi bien », enchaînai-je, en racontant qu'un médecin sierrois ayant été amendé pour avoir attaché un char de foin à l'arrière de sa voiture, résolut, au convoi suivant, de le pousser avec l'avant du véhicule. « S'il est défendu de traîner, il n'est pas interdit de pousser », répliqua-t-il à la maréchaussée qui s'apprêtait à le verbaliser à nouveau.

J'appris ensuite que le musicien dont nous blaguions la mélodie était informé dès le lendemain de tous nos faits et gestes.

On sait comment le calice d'amertume éteignit ensuite les étincelles de cette gouaille, après tout fort innocente.

Il n'empêche que Sierre monta l'année suivante à la Pentecôte, sur la suggestion du président Troillet, une grandiose manifestation à la gloire du vin.

« Il n'y a que vous, les Sierrois, qui puissiez le faire, avait-il dit, car vous savez vous unir lorsqu'il s'agit d'un intérêt commun. »

* * *

C'est sous le soleil d'un automne tout en rutilances que nous fîmes halte un jour à la terrasse d'un restaurant de Venthône, à regarder la plaine bien ordonnée, en aval de ce Rhône issu de la Genèse, qui roule ses galets entre les pinèdes et les argousiers de Finges. Là s'interrompaient sur un vaste espace les endiguements de Venetz, les bras-sages des tourbières et des limons que les agriculteurs avaient entrepris sous l'impulsion de Maurice Troillet.

Son regard s'étendait jusque sur les confins de Martigny, avec une sérénité souriante. Il avait l'air de ce patriarche d'Henry Bordeaux, qui disait dans une sorte de préhension métaphorique et en désignant à perte de vue des labours et des bois : « Tout cela est à moi ! »

Nous crûmes convenable d'y aller d'un compliment sur l'appui dispensé par le gouvernement. « Bien entendu », répliqua-t-il sans fausse modestie, « c'est les terrains productifs qu'il fallait développer avant tout. Là où il y a le rocher, c'est inutile. »

Le mot nous suggéra la dégustation d'un « pierre à feu » qui soulignait mieux que les phrases que nous pouvions avancer la présence de son œuvre multiple.

C'est à Mollens, dans une famille paysanne, celle de l'abbé Georges Crettol, avec lui-même, son admirable mère et son frère Raymond, que nous achèverions la journée.

A l'affairement de nos hôtes, à l'extrême honneur qu'ils éprouvaient à la présence du magistrat, nous mesurâmes la profondeur et la dignité de leur estime.

Mais l'impénétrable s'abandonnait, l'implacable n'était plus que simplicité et délicatesse.

Aussi est-ce sur un autre homme que celui qui avait pénétré quelques heures plus tôt dans cette demeure que des regards mêlés d'étonnement et d'émotion se posèrent à son départ.

* * *

Depuis que j'eus le privilège d'être admis dans son intimité, je ne cessai jamais de l'épier quelque peu, pour confronter avec les jugements peu nuancés des uns et les adulations globales de quelques autres, le portrait qui se dégageait lentement devant moi. J'y employai toutes les observations, toutes les déductions et les intuitions dont j'étais capable.

Certes a-t-il été dur et inexorable au temps des grandes luttes. En émondant le vieil arbre, il a certainement coupé et jeté au feu des tiges qui eussent fructifié.

Certes a-t-il éliminé des sujets vigoureux qui risquaient de porter ombrage à sa maison, tout en cultivant par ailleurs des basses-tiges où aucune corolle ne fleurit jamais. Qu'un si grand jardinier pût entretenir de telles inutilités, fut sans conteste la pierre d'achoppement d'une époque.

Mais combien de sujets vivaces et florissants mais sans fruits ont-ils envahi ses plates-bandes au fur et à mesure qu'il les ratissait ?

Les failles de cette cuirasse achilléenne me parurent hors de sa véritable nature, et surgies au cours des batailles qu'il livrait en fonction du but final assigné. Les faiblesses et les fautes n'entachaient donc

pas la stratégie générale, mais bien des opérations tactiques particulières.

Les moralistes auront certainement à ce propos d'autres vues tout en établissant les distinctions nécessaires entre la nature habituelle et les fléchissements passagers.

Un chef est-il égal dans la guerre comme dans la paix, et la guerre a-t-elle jamais passé pour favoriser et expliciter de douces vertus ?

Non, évidemment. C'est pourquoi une égale indulgence passera peut-être sur les rétorsions, les embûches et *l'invidia* d'un certain nombre de ses adversaires.

L'histoire demandera aux uns et aux autres ce qu'il y eut de constructif au bout de ces engagements.

J'ai la conviction que le seul soin de sa personne ne l'eût conduit à aucune dureté, à aucune domination, s'il n'avait eu à accomplir un destin exceptionnel parce que personne n'avait surgi et ne surgirait de longtemps à sa place.

Le ressort de tant de bouillonnements intérieurs, d'acharnements, de défis, de coups de force réside en cela qu'il avait entrepris de secouer les inerties sur tous les plans, et que tout parmi les cadres et les rouages, résistait et grinçait.

Lorsque la machine économique, les structures nouvelles furent engagées sur la voie qu'il avait choisie, les obstacles s'écartèrent quasi spontanément.

On le laisserait faire désormais, sauf à attendre le moment où une épreuve électorale mettrait un terme à sa carrière. Il fut assez cruel pour épargner à d'aucuns cette douleur.

En parlant parfois devant lui de quelques adversaires, je m'attendais à des exécutions tranchantes comme des couperets.

Me croient-ils si je dis que je restais presque toujours sur ma curiosité ?

La discrétion, l'indulgence peut-être et cette connaissance des hommes qu'il avait très aiguë, lui interdisaient de s'exprimer avec malveillance.

Et puis, valait-il la peine de s'attarder à de vains ressentiments, puisqu'il avait surmonté les traverses et triomphé ?

C'est par un attachement à tout ce que la vie lui offrait encore de merveilleuses satisfactions qu'il résolut de ne plus guère parler de ce qui l'avait heurté ou meurtri.

Ayant jusque-là échangé de bons procédés avec ses hommes de confiance, il pouvait dès lors manifester son amitié et se montrer sensible à la leur.

C'est aux traits du visage, à la cordialité de la poignée de main plus qu'aux compliments, dont il était d'ailleurs fort ménager, que se révélaient ses sentiments.

Il nous réunissait tantôt les uns, tantôt les autres, un peu au hasard des circonstances.

La table était le prétexte à ces confrontations où il captait les échos de la ville et des champs, que nous lui apportions ; où se mêlaient le grave et le plaisant, l'anecdote et l'événement. Nous étions d'autant plus libres dans nos conversations que celles-ci ne devaient plus rien aux préoccupations électorales.

Le dîner ne s'embarrassait pas de recherches. La modération de notre hôte ne l'empêchait cependant pas de discourir sur les variétés de fromages, de fruits, de vins, en quoi il faisait valoir la diversité de notre production.

C'était le moment de l'entendre affirmer une fois de plus que le Valais ne se tirerait d'affaire en agriculture que par les rigueurs de la qualité.

L'arrivée du café interrompait le thème en attendant qu'en surgît un autre, quelquefois sur les derniers livres parus, scientifiques ou littéraires, d'où les gaietés de Guareschi n'étaient pas exclues, comme le *Petit monde de don Camillo*.

C'est de lui parfois que nous tenions les dernières nouveautés.

Les plaisirs variés de sa retraite restaient en quelque sorte liés, par les affinités et les choix, à ce passé qu'il avait toujours à l'esprit, qu'il laissait parfois transparaître, et dont nous connaissions d'ailleurs tous les prolongements durables.

En 1958 ou 1959, il parlait encore de l'aménagement des alpages et de l'avenir de la race d'Hérens (avec ses fameuses « reines »), comme s'il ignorait que leur déclin serait proche.

Au moment où j'achève ces lignes, deux ou trois troupeaux de la transhumance passent sous mes fenêtres ensoleillées, sur un automne féérique. Depuis quelques jours que je les entends de loin à cause de leurs bruyantes mais harmonieuses sonnailles, je me dis que Maurice Troillet avait bien raison d'accorder à ce folklore héroïque l'une de ses ultimes affections.

Le millésime 1961 du Pinot noir du « président » que vient de m'apporter un ami commun, Angelin Luisier, au lieu de me réconforter devant la proche disparition de ce merveilleux décor de mon enfance, m'a laissé dans la tristesse.

Maurice Troillet avait vu ce vin naître sur les ceps. Les effeuilles découvraient une adolescence vigoureuse.

Or, c'est au mois d'août, alors qu'il supputait les plus parfaites transmutations, que le Grand Vigneron fut appelé par le Seigneur en ses divins Celliers.

Le souvenir de cette mort inattendue, ce vin posthume, ces sonnaillles que nous n'entendrons bientôt plus, tout ce pan de maison paternelle qui s'écroule, ce lieu où je balbutie cet hommage, — je serais bien gêné qu'il le lût, lui qui n'avait pas les yeux à la même hauteur, et qui paraissait vouer l'un à l'analyse et l'autre à la synthèse — tout cela m'affecte.

Je ne l'ai pas laissé voir à Angelin Luisier, car il eût été capable, tout Bagnard qu'il soit, de sacrifier un deuxième exemplaire de ce millésime qui serait parfait sans la référence qui l'associe à un très grand deuil.

Oserais-je encore « mêler le plaisant au sévère » en disant que Luisier eût été en cela fort proche de cet ami Anniviard, une fois de plus commun, censeur au Registre foncier de Sion, qui, recevant une pièce légalisée par un agent de police, la rétorqua avec cette fiche : « Un agent de ville ne suffit pas ; il faut deux agents de ville. »

Je crois que Maurice Troillet eût admis qu'une émotion profonde fût essuyée aussitôt par de l'humour.

« Bon, j'ai été ceci ou cela pour des gens qui n'ont rien compris, mais qu'ils me laissent la paix ! »

Cette phrase, je ne l'ai probablement jamais entendue, mais elle pourrait être de lui. Je sais ce qu'elle signifie pour moi, et je prends congé.

Non sans tirer ma petite revanche. Il contemplait un jour la plaine, le coteau d'en face, qui était sous le soleil. Nous respections son silence, car il paraissait établir un glorieux inventaire. Puis ses yeux se portèrent plus haut, sur les forêts, les pâturages, les rochers.

« Monsieur le président », dit l'un de ses familiers, « vos regards sont en plein district franc ! » — « Pourquoi dites-vous cela ? » — « Parce que lorsqu'un chasseur lorgne de ce côté-là, c'est déjà un coup de fusil ! »

Pour une fois, son sourire manqua de franchise et d'envergure.

Je ne sais presque rien de Maurice Troillet chasseur, à moins d'en pouvoir juger d'après les exploits de son neveu Maurice Chappaz.

Si celui-ci tient de lui les subtilités d'un art à la fois bucolique et cruel, la chevrotine aura criblé beaucoup de buissons recrus de vent, mais frappé aussi à mort des chevreuils qui ne leur avaient absolument rien fait.

Les Grandes Journées de Printemps auraient-elles été pour les collets et le *Valais au Gosier de Grive*, pour le fusil ?

Il paraît que l'on peut aimer passionnément la vie, entretenir avec la nature d'intimes correspondances, et tuer dans le même temps, parmi le thym et la rosée, tous les bons animaux de La Fontaine.

Rückblick auf die «Aera Troillet»

von

Adolf FUX

Am 1. Mai 1953 trat Maurice Troillet nach vierzigjähriger fruchtbarer Amtstätigkeit als Staatsrat und Vorsteher des Departements des Innern des Kantons Wallis zurück. Während seiner langen Regierungszeit hat diese geradezu legendäre Bergrepublik eine grosse Wandlung erfahren. Freilich haben Umstände mitgewirkt, die selbst ein Troillet nicht voraussehen konnte, aber er wusste, jeden Vorteil zu nutzen, jeder Lage Herr zu werden und sie zu meistern wie die politischen Stürme, die beim Zusammenprall von Tradition und Fortschritt mit leidenschaftlicher Heftigkeit über dieses Land gegangen sind.

Gewiss, die Rhonekorrektion, womit im Talboden 3000 Hektaren Kulturboden gewonnen werden konnten, wurde dank freundeidgenössischer Initiative ein halbes Jahrhundert früher begonnen. Bereits 1873 schlossen sich dann die Talgemeinden des Unterwallis zusammen, um die weitere Entsumpfung der Rhoneebene vorzunehmen. 1896 wurde das Gesetz für die Korrektion der Gewässer erlassen, und vor 1913 bestanden sowohl in Martinach wie in Visp Syndikate, die mehrere Gemeinden umfassten und die Schaffung eines grosszügigen Kanalsystems zur Urbarisierung der Rhoneebene in ihrem Bereich bezweckten. Obwohl bloss in knickeriger Art, liess sich mit dem Gesetz von 1904 im Strassenbau immerhin etwas unternehmen. Dagegen waren 1913 Simplon- und Lötschbergtunnel bereits eröffnet, wodurch ein frischer Zug ins Wallis kam und der Verkehr einen wesentlichen Aufschwung nahm. Und bereits blühten in Saxon die ersten Aprikosenbäume und wurden dort auch Spargeln gestochen, als der kleine Maurice noch im väterlichen Haus in Le Châble im Bagnestal weilte und in der Bergluft zu späterem grossem Tun heranreifte.

Um die Jahrhundertwende regierten im Wallis noch die Aristokraten. An ihrer Spitze stand damals Henri de Torrenté, dem es nicht so sehr um das Eintreiben von Steuern ging, der aber auch über keine

öffentlichen Mittel verfügte. Der Staatsapparat war ihm gross genug, um in einem rein landwirtschaftlichen, sozial rückständigen Kanton Ruhe und Ordnung aufrecht zu erhalten und jede Verbesserung der privaten Initiative zu überlassen. Als Maurice Troillet 1913 in das Regierungsgebäude auf der Planta in Sitten einzog, bekam die Walliser Politik ein neues Gesicht. Um die Widerstände der herrschenden Kreise zu brechen, strebte er die Regierungsmehrheit an, was ihm mit Hilfe junger Politiker und einem Teil des Klerus gelang. Und nun setzte eine Zeitperiode ein, darüber sich Bände schreiben liessen, die man aber auch mit Zahlen illustrieren kann, was nachstehend an einigen Beispielen geschehen möge.

Während der Regierungszeit von Maurice Troillet steigerten sich die Jahresrechnungen des Staates von 3 auf 43 Millionen Franken, dehnte sich das Rebareal von 2900 auf 3500 Hektaren aus, wuchs der Obstbaumbestand auf 3 Millionen Pflanzen an. Betrug die Weinernte im Jahre 1913 noch 20 670 hl Wein, waren es im Jahre 1951 bereits 386 118 hl Wein und dazu eine halbe Million Kilogramm Tafeltrauben. Rascher noch stiegen die Erträge im Obst- und Gemüsebau. Um alles das hervorzubringen, was mit Millionenwerten in die Handelsstatistik eingegangen ist, bedurfte es des planmässigen und ausdauernden Einsatzes von Staatsrat Troillet und seines grossen Stabes in den von ihm begründeten landwirtschaftlichen Schulen und staatlich geförderten Genossenschaften. Doch genug mit dem Tanz der Millionen. Wenden wir uns der menschlichen Seite zu.

Staatsrat Troillet, der von 1913 bis 1953 als Vorsteher des Departements des Innern und damit der Landwirtschaft und Industrie die prominenteste Persönlichkeit des Wallis war, seinen Kanton lange im National- und später im Ständerat vertreten hat, kommt unstreitig das Hauptverdienst für den gegenwärtigen hohen Stand des Wein- und Obstbaus im Wallis zu. Auch für die Hebung der Alpwirtschaft, die Verbindung der Bergdörfer mit der Talebene, die Modernisierung und Erweiterung der für das regenarme Wallis unentbehrlichen Bewässerungsanlagen, das landwirtschaftliche Unterrichts- und Versuchswesen hat er Entscheidendes unternommen und vollbracht. Und schliesslich hat er wesentlich dazu beigetragen, dass das Wallis sich allmählich von einem Polizei- zu einem Sozialstaat durchgemausert hat. Freilich, alles glückte ihm nicht. So sehr er sich auch anstrebte, vermochte er nicht, die obligatorische Feuerversicherung einzuführen. Das Volk verwarf sein Gesetz für die Schaffung einer kantonalen Brandanstalt. Vor allem darum, weil damals die Abneigung gegen jegliche Verstaat-



Rayonner, c'est convaincre.

lichung grösser war als heute, wo man die Flucht unter die staatlichen Fittiche immer weniger scheut. Der Ausschluss der bestehenden Versicherungsgesellschaften gereichte der Vorlage nicht zum Vorteil. Durch den Einbezug der Naturschäden schien sie überlastet. Und schliesslich gab es Befürworter des Obligatoriums, die sich derart gebärdeten, dass die Scheu vor dem « Feuervogt » die Angst vor dem roten Hahn verdrängten. Seitherige grosse Brandkatastrophen haben die von Troillet geplante obligatorische Versicherung schon wiederholt schmerzlich vermissen lassen. Auch sollte es ihm versagt sein, der erste Bundesrat des Wallis zu werden, obwohl er dazu das nötige Format gehabt hätte, und es wahrscheinlich auch geworden wäre, wenn anlässlich seiner Kandidatur die Fäden des einheimischen Ränkespiels nicht bis in die eidgenössischen Ratssäle gereicht hätten. Der Vorwurf blieb Staatsrat Troillet nicht erspart, die Subventionen zu leicht ausgeschüttet zu haben. Doch sei nicht vergessen, dass sowohl die eidgenössischen wie die kantonalen Gesetzgeber ihr redlich Teil dazu beigetragen haben. Und man erinnere sich daran, dass während dem « Regime Troillet » zwei Kriege über die Welt gekommen sind, dass Konjunkturochmut mit Krisen und Arbeitslosigkeit wechselten, dass sich das jährlich um ein Kinderregiment vermehrende Walliser Hirtenvolk selbst nicht mehr helfen konnte und mit den natürlichen Gaben Gottes nicht mehr auszukommen vermochte.

Die viel gerühmten Rebberge und Obstgärten bilden auch heute noch bloss einen Bruchteil des eigentlichen Kulturlandes. Der grössere Teil zerfällt in Kleinbetriebe, die nicht für die Selbstversorgung ausreichen. Wenn die Vertreter der Weinbauern im selben Jahr im Grossen Rat über Frostschäden und Absatzmisere klagen, brauchen auch die Arbeitersekretäre nicht zu schweigen, die ausser für die regulären Arbeiter auch für die in die Tausende gehenden Kleinbauern einstehen sollen, diese Arbeiterbauern, welche auf Bauplätzen und in den Fabriken zusätzlichem Verdienst nachgehen müssen. Ihnen immer wieder Arbeitsmöglichkeiten zu garantieren, machte auch Staatsrat Troillet sich zur vornehmen Aufgabe.

Zeitiger als andere erkannte er den realen Wert unserer Wasserkräfte, an denen das Wallis dank der immensen Gletscher und günstigen Gefälle sehr reich ist. Er befürwortete eine weitgehende Verstaatlichung der Energiewirtschaft, wobei die Gemeinden als Partner gedacht waren. Ausgenommen der Rhone, die ein Staatsgewässer ist, sind alle Bergbäche Eigentum der Gemeinden, wie ihnen auch in vielen Fällen der für die Anlage von Stauwerken nötige Boden

gehört. Nach Staatsrat Troillets Plänen sollten Ingenieure und Wissenschaftler die kühnen Projekte ersinnen und ausarbeiten, Kapitalisten die für die Ausführung notwendigen Riesensummen aufbringen, Staat und Gemeinden die ihnen gehörenden Wasserkräfte und den für deren Verwertung notwendigen Boden frei zur Verfügung stellen. Wahrlich ein wirtschaftliches und soziales Gemeinwerk sondergleichen, ein Kernstück eidgenössischer Solidarität. Und dann sollte die erzeugte Energie, die nach dem Vollausbau jährlich gewonnenen 10 Milliarden Kilowattstunden, gemeinschaftlich verwertet werden und alle im Verhältnis zu ihrer Leistung am Ertrag beteiligt sein. Schön gedacht. Doch Maurice Troillet vermochte in seiner Zeit mit solchen Ideen nicht durchzudringen. Erst nachträglich, nachdem die meisten Wasserkonzessionen an ausserkantonale Interessenten vergeben waren, drängte sich der Staat kurz vor Torschluss in den Kreis der Konzessionäre und konstituierte eine Aktiengesellschaft, um sich mit einem geringen Anteil am Bau der Grosskraftwerke zu beteiligen.

Staatsrat Troillet war ein Realpolitiker, nicht auf grosse Worte angewiesen, wie er auch nie die Religion mit der Politik verquickte, obwohl er im Klerus viele Freunde und Befürworter hatte. Er durfte das Regierungsgebäude nach vierzigjähriger Amtstätigkeit mit dem Bewusstsein verlassen, das Stammkapital des Wallis gewaltig gehäufnet und viel Not gemildert zu haben. Wie manchen Kampf hat dieser unbeugsame Bagnard und Hagestolz ausgefochten, sei es im Kreise seiner Kollegen oder im Grossratssaal wie in öffentlichen und geheimen Versammlungen! Selbstbewusst und zukunftsgläubig regierte er und schonte die Gegner nicht. Und von der aufreibenden, oft so undankbaren Politik wandte er sich gerne — ohne die Zügel aus der Hand zu geben — der schönen Literatur zu, der Kunst, den alten Philosophen, dem eigenen Gutsbetrieb und der Jagd. Ja, er war ein leidenschaftlicher Jäger. Und es kränkte ihn sehr, dass der Grosse Rat ihm missgünstig wiederholt die Direktion der Jagdabteilung entzog und einem andern Departement zuteilte, um ihn schliesslich doch wieder bis zu seinem letzten Regierungstag damit zu betreuen.

Was Maurice Troillet bereits 1936 und nachträglich bis zu seinem Tod besonders beschäftigte, waren Bau und Betrieb eines Autotunnels, der das Wallis und die Schweiz mit Italien verbinden sollte. Durch den Krieg wurden Studium und Verhandlungen für dieses Projekt unterbrochen, im Februar 1947 jedoch frisch aufgenommen und mit der Bildung eines Syndikates abgeschlossen, das von alt Staatsrat Troillet präsiert wurde. Nach Jahren harter Mühen ist der Autotunnel durch

den Grossen St. Bernhard nun vollendet. Einer der massgebenden Initianten durfte die Erfüllung dieses grossen Werkes nicht mehr erleben: Maurice Troillet. Doch der Name des Verstorbenen wird weiterleben und das Walliser Volk den kampf- und tatenfrohen Mann als einen *pater patriae* in treuer Erinnerung behalten.

Profils retrouvés

par

Maurice ZERMATTEN

Dans mon souvenir, rien ne définit mieux la silhouette de Maurice Troillet, son profil moral, qu'une rencontre matinale dans une voiture de chemin de fer.

C'était un lundi matin frileux de printemps. Un lundi bien différent pour lui des autres lundis de l'année, de tant d'autres lundis de sa vie. La veille, en effet, le corps électoral valaisan lui avait donné un successeur au Conseil d'Etat.

Ainsi, pour la première fois depuis une trentaine d'années si je ne m'abuse, il pouvait se sentir léger, les épaules libres, l'âme vagabonde. Sans doute, il lui arrivait, chaque automne, de prendre des vacances. Il allait traquer le chamois dans les alpages de Bagnes. Mais enfin, même en ces journées de sa liberté, on le devinait préoccupé des affaires publiques. Elles étaient *son* affaire, la nourriture de sa pensée, sa passion, sa vie. Les grandes et les petites. Il n'abandonnait rien au hasard. Rien n'échappait à sa prise, ni la nomination d'un fonctionnaire, ni le tracé d'une route. Il mettait sur toute argile l'empreinte de son large pouce. Et, là-haut, à l'affût, dans le vent frais, il méditait mieux, sans doute, que dans son bureau de la Planta, carillonnant d'appels, haché de visites.

J'avais donc la chance de le rencontrer l'un des premiers dans la « situation » nouvelle où il se trouvait depuis quelques heures. Pendant trente ou quarante ans, il avait porté sur ses épaules tout ce poids d'une évolution agricole et industrielle : le Valais, et en particulier grâce à lui, émergeait peu à peu des sentiers du moyen âge, s'engageait sur les routes goudronnées du XXe siècle. Tâche rude. Elle s'était heurtée aux préjugés d'un part, à la prudence sage de l'autre. Lui brûlait d'impatience. Il renversait tous les obstacles, balayait les oppositions. Un rude lutteur. On lui offrait enfin de pouvoir se reposer.

Oui, depuis la veille, depuis qu'il avait pu entendre, à la radio, les chiffres qui attestaient la brillante élection de M. Lampert, il pouvait se sentir libre. Plus rien de ce chasseur abrupt, le doigt sur la détente, qui guette sa proie mais la pensée est ailleurs. La chasse n'est qu'un prétexte ; le but, c'est cette solitude, mère nourricière de la pensée qu'elle allaite dans le silence. Dorénavant, il allait pouvoir s'accomplir, dans ces marches montagnardes qu'il aimait, sans plus se soucier des affaires des autres. Du moins était-ce là ce que je me disais sur la foi de mes plus intimes rêveries.

Il était devant moi ; je regardais ce visage aux formes géométriques si nettement affirmées : une tête bien ronde dans laquelle s'inscrivait un carré où s'ouvraient deux yeux bleus. Les yeux vous fixaient longuement, se détachaient de vous comme à regret ; des lèvres qui découvrent volontiers une denture faite pour durer. Tout est mouvement, tout est vie dans ce visage qui semble néanmoins très attentif, plus soucieux de voir, de comprendre, que de manifester. Cette faculté d'intégrer le réel, de le saisir de ce lent regard pénétrant qui ramène sa moisson avec patience m'a toujours frappé en lui.

Il insiste, il s'entête, il obtient.

C'est pourtant moi qui l'interroge :

— « Alors, monsieur Troillet, libre ? »

— « Comment ?... Oui, libre. »

Je n'ai jamais su si son oreille était hésitante : il avait une façon très à lui de prendre le temps de ses réponses. *Ce comment ?* ne devait être que la mesure d'une respiration, le loisir que l'on se donne de s'oxygéner l'esprit et de peser sa parole.

Là, de nouveau, il y avait du paysan à qui l'on n'arrache que les secrets qu'il veut bien nous confier. Il avoue ce qu'il lui plaît d'avouer, rien de plus. Et si ce qu'il dit vous paraît avoir double sens, réponse de Normand à Breton, c'est qu'il désire vous voir vous en aller en rongant votre os. Après tout, le loisir a été donné à l'homme pour la réflexion.

Cette liberté qu'il recouvrait dans le crépuscule de son existence, j'imaginai, moi, qu'il la porterait dorénavant devant lui comme la plus précieuse des chances. C'était bien méconnaître la trame la plus intime d'un homme d'action. Il me regarda, de nouveau, très profond, soulignant d'une flamme bleue pleine de malice le propos qu'il avait enfin mûri dans le silence.

« Maintenant, je vais percer la montagne du Saint-Bernard. Après, je crois que j'aurai fini... »

Oui, j'ai vu passer sur son visage une très fine lumière, l'illumination rapide d'une certitude si vive qu'elle semblait prêter à chaque pore une véritable puissance de rayonnement. Tout son être s'engageait dans une affirmation si nette, si catégorique mais si simple, mais si définitive, qu'elle dispersait les doutes qui auraient pu naître dans ma pensée. Je dus néanmoins avoir l'air fort étonné car Maurice Troillet partit d'un large éclat de rire.

Il avait parfois ce rire sonore où se détendait tout son visage, toute sa personne. Ses yeux alors s'emplissaient de malice victorieuse. Il était heureux de la bonne farce qu'il jouait au monde. D'avance, il se frottait les mains car, une fois pour toutes, ce qu'il avait décidé, il le regardait comme réalisé.

Je sais maintenant que c'est cela un homme d'action. Il ne doute jamais. Dès que la décision est prise, il va droit devant lui, sans trop de hâte mais sans hésitation, sans broncher devant l'obstacle. Au contraire : l'obstacle ne fait qu'émoustiller son désir de vaincre. Une énergie inentamable.

Cette montagne qu'il se proposait de percer parce qu'elle dressait une barrière entre la Suisse et l'Italie, l'hiver du moins, il la voyait toute soumise déjà à sa volonté. Elle criait grâce. Il vous faudra des millions ? On les trouvera. Le monde regorge d'argent. Les Etats seront longs à se décider... Je sais à quelles portes il faut frapper. Les ingénieurs peuvent-ils garantir des résultats satisfaisants ? Si les nôtres ont peur, nous irons en chercher ailleurs... Je pensais, à part moi, que ce serait pour le moins l'œuvre de vingt ans. Lui apercevait déjà ce trou dans la chaîne pennine où s'engouffraient des flots d'automobiles.

Et, ce matin-là, il allait prendre des contacts avec les autorités de la ville de Lausanne.

Non, il ne perdait pas son temps. Je le répète, il était libre de la veille. Il occupait encore son siège, à la Planta ; toute une pile de dossiers le concernaient encore puisque son successeur n'entrerait en fonctions que des semaines plus tard. N'importe. La page était tournée. La conversion était accomplie. Pas un regard de mélancolie vers un long passé qui avait pourtant requis toutes ses forces. L'avenir seul comptait et l'avenir, c'était ce tunnel du Grand Saint-Bernard qu'il avait décidé de percer.

Dieu le Père Lui-même devait bien consentir aux impératifs de cette volonté.

« Vous êtes optimiste, monsieur le président... »

De nouveau ce rire... Puis, brusquement, son attention qui se concentre.

« Il faut l'être. Mais l'optimisme n'est rien qu'une disposition de départ. Ce que j'ai, c'est le goût de l'action. Je vais avoir le temps d'entreprendre toutes les démarches nécessaires. Une longue vie m'a appris qu'une chose seule compte : le contact personnel, direct, avec les hommes. Les gens dont on a besoin, il faut les prendre par la nuque, il faut leur frotter le nez sur les projets que l'on veut faire aboutir. Il faut les convaincre, leur communiquer sa foi, les obliger à s'engager. Une parole n'est rien. Le téléphone n'est rien. Une lettre n'est rien. Il faut demander tout de suite des signatures... »

Son regard étincelait. Il les tenait, ces signatures. Il les voyait au bas des contrats.

Les grands hommes d'action sont toujours des hommes de grande imagination. Ils voient les choses avant même qu'elles n'existent. C'est ce qui leur permet d'y croire avec une foi communicative. Sans la foi de Maurice Troillet en ce tunnel du Grand Saint-Bernard, nous en serions encore, sans doute, aux palabres, aux projets, aux discours sur l'amitié italo-suisse. Aux banquets où « se scellent les attachements durables... »

Lui ne négligeait pas les banquets. Il connaissait les hommes. Il les acceptait tels qu'ils sont. Il aimait, du reste, cette chaleur qui naît des viandes bien apprêtées et des vins racés. On apprend beaucoup des propos qui s'échangent à l'heure du cigare. Cette prune sans buée était peu indulgente pour les bavards et cette oreille, même quand elle faisait répéter les aveux essentiels, ne laissait rien perdre de ce qui passait à sa portée. Ces détente elles-mêmes devaient servir la bonne cause. Ses causes.

Pourtant, il savait bien aussi prendre le meilleur de ces haltes cordiales au bord de la route. Je le revois, dans son domaine de Fully : il y recevait François Mauriac ; je le revois à Fionnay, avec son ami Pierre Courthion. L'homme d'Etat aimait ces présences d'hommes dont les propos l'intéressaient. « Voilà des gens, semblait-il se dire, qui n'ont pas peur de proclamer haut ce qu'ils pensent. Comme ils me reposent de tous ces finauds qui parlent pour dissimuler leurs ruses ! » Il n'avait peut-être pas beaucoup de temps à consacrer aux artistes. Il ne les négligeait pas, néanmoins, et fut fidèle à ceux qu'il avait élus.

C'est que tout occupé de cet immense charriage de la vallée du Rhône, il savait bien qu'au-dessus des sillons palpitait le vol de l'alouette. Il savait que les choses n'existent vraiment qu'après avoir

été dites. Toute action attend d'être exprimée pour prendre dans l'histoire sa véritable dimension.

Or, le pouvoir magique de l'expression séduisait cet esprit réaliste qui découvrait à travers elle la véritable mesure du monde qui est la durée.

« Qu'est-ce que cela qui n'est pas éternel ? »

C'est la question du sage.

Maurice Troillet, schöpferischer Mensch, Freund und grosser Walliser Staatsmann

von

Dr. Ernst FEISST

Erfahrungsgemäss gibt es Erinnerungsworte, die man nur mit etwelcher Mühe und unter innerem Zwang niederschreibt. Es gibt aber auch solche, die von Herzen kommen, weil sie einer unzertrennlichen Verbundenheit entspringen, die über Leben und Tod geht und deshalb eigentlich von selbst in die Feder fliessen. So möchte auch dieser kurze Gedenkartikel für Maurice Troillet aufgefasst und verstanden sein: *als Bekenntnis von Freund zu Freund!*

I

Es war im Jahre 1925 in Brugg, während des Kampfes um das Getreidemonopol, als der leitende Ausschuss des Schweizerischen Bauernverbandes zusammentrat. Nach der Sitzung — ich war damals noch ein blutjunger Anfänger — wurde ich einigen der hohen Herren vorgestellt und kam zum Kaffee neben den Chef des Walliser Landwirtschaftsdepartementes zu sitzen. Zu diesem Zeitpunkt noch der jugendliche, kämpferische Maurice Troillet! Er machte mir nicht nur durch sein Aeusseres, sondern durch seine treffenden Argumentationen einen nachhaltigen Eindruck. Wenn auch in seiner Diktion stets ein kleiner Schuss von Ironie wohnte, so habe ich das als Basler besonders goutiert.

Im Jahre 1929: Es war während der Zeit der Abstimmungs-Kampagne zur Revision der eidgenössischen Alkoholgesetzgebung, reifte in verschiedenen führenden Köpfen die Idee, den besseren Absatz der Erzeugnisse des Schweizerischen Obst- und Rebbaues durch moderne Mittel zu propagieren. Neben Direktor Schwarz vom VOLG Winter-

thur gehörte auch Maurice Troillet zu den Promotoren. Das ist verständlich, weil er sein Lebensziel darin erblickte, aus dem landwirtschaftlich noch vernachlässigten Rhonetal ein blühender Fruchtgarten und ein ertragreiches Qualitätsrebgebiet zu schaffen. Man hatte mich als Direktor der neuen Institution vorgesehen und ich musste mich bei den Kantons-Regierungen und den interessierten Landes-Organisationen des Obst- und Rebbaues auf eine regelrechte Pilgerfahrt begeben. Es war nicht immer leicht, diese Kreise von der Notwendigkeit zu überzeugen, anstatt der bisherig an der Tagesordnung gewesenen einseitigen Polemik, moderne Wege der Werbung zu beschreiten. Nach einjähriger Vorbereitung konnte dann im April 1930 die Propagandazentrale für die Erzeugnisse des Schweizerischen Obst- und Rebbaues gegründet und in Zürich etabliert werden.

Zur gleichen Zeit sind im Wallis die Bestrebungen zum genossenschaftlichen Zusammenschluss der Weinproduzenten erfolgreich zum Abschluss gebracht worden. Es kam am 15. Januar 1930 zum Regierungsbeschluss über die Gründung und Subventionierung der Walliser Genossenschaftskellereien. Der Anfang war dramatisch und ermangelte nicht einer Reihe von äusserst kritischen Situationen. Die bisherigen, man darf wohl sagen omnipotenten Handelskreise betrachteten die Neuerung als höchst unerwünschte Konkurrenz. Die Atmosphäre wurde sehr ungemütlich und es hagelte nur so von gegenseitigen Angriffen und Anwürfen. Als erschwerender Umstand kam dann die Absatzkrise für schweizerische Weissweine zu Beginn der Dreissigerjahre hinzu.

Ich erinnere mich noch, als ob es gestern gewesen wäre, an ein Telefon des Herrn Staatsrats Troillet, der um eine dringende Besprechung mit mir in Zürich nachsuchte. Er schilderte die sehr ernste Lage und forderte die Mitarbeit der Propagandazentrale an. Wir entwarfen zusammen das Gerüst eines Aktionplanes. Ich erlaubte mir, den Chef des Walliser Landwirtschaftsdepartementes auf meine Meinung aufmerksam zu machen, wonach das Hauptziel darin bestehen müsse, die noch bestehende gegenseitige Feindschaft nach Möglichkeit aufzugeben, um zu einem gedeihlichen Einvernehmen zu kommen. Meine agrarpolitische Konzeption ging schon damals dahin, Produzenten und Verwerterkreise zu einer sinnvollen Zusammenarbeit zu bringen. Ich war mir dabei wohl bewusst, dass bei den herkömmlichen Auffassungen dieses ein schweres und dornenvolles Unterfangen sein musste, aber gerade darum reizte mich die Aufgabe, weil ich darin die einzig wirksame Möglichkeit erblickte, um die zentrifugalen Kräfte in eine

konstruktive Ordnung zusammenzuführen. Ich bemühte mich deshalb, mit den Gruppen des Schweizerischen Weinhandels und Gastgewerbes nicht nur in ein vernünftiges Gespräch zu kommen, sondern zu einem freundschaftlichen Einvernehmen zu gelangen. Weil es glücklicherweise in schweizerischen Berufsorganisationen stets noch vernünftige und weitsichtige Persönlichkeiten gegeben hat, so war diesen Bemühungen eigentlich viel rascher als man annehmen konnte ein erfreulicher Erfolg beschieden. Man setzte sich zum mindesten an einen Tisch und sprach sich aus. Dass es da nicht selten sehr temperamentvoll zugeht, weil noch eine Reihe von alten Ressentiments und durch die Bedürfnisse der modernen Zeit überlebten Auffassungen abzutragen waren, versteht sich am Rande. Aber die Aufgabe war passionierend und lehrreich zugleich. Es war gleichermassen der « Lehrplätz » für meine späteren eidgenössischen Aufgaben.

Maurice Troillet verfolgte diese Vorgehen mit wachem Interesse und unterstützte mich in seiner erfahrenen und intelligenten Art wo er nur konnte. Ich erinnere mich noch, als er mir nach einer schweren, aber positiv verlaufenen Sitzung mit einem wohlwollenden, aber ebenso mahnenden Blick aus seinen hellen, blauen Augen auf dem Bahnhofperron in Zürich die Hand schüttelte und mir zurief: « On compte sur vous ! » Das war für mich eine Verpflichtung und auch der Appell zur engen und vertrauensvollen Zusammenarbeit zugleich. Mich reizte es, neben meiner übrigen Aufgaben, zusammen mit Maurice Troillet im fruchtbaren Walliser Rhonetal ein Schulbeispiel zeitgemässer und vorausschauender landwirtschaftlicher Produktions- und Absatzpolitik unter Zusammenfassung aller Beteiligten in die Wege zu leiten. Das in Aussicht genommene « Exerzierfeld » war bei seinen besonderen Grössenordnungen geradezu ideal. Die Operation bezog sich nicht nur auf den Weinbau, sondern besonders auch auf den Obstbau, den Maurice Troillet mit der ihm eigenen Konsequenz und Systematik förderte. Es galt zunächst die Produzenten in eine festgefügte Organisation zusammenzufassen und ihnen die Grundbegriffe der modernen Qualitätserzeugung und marktgerechten Verwertung beizubringen. In dieser Richtung hatten wir das Glück, im Wallis die entsprechenden Fachleute, namentlich von der vom Departementschef mit so grossem Interesse betreuten Landwirtschaftsschule Châteauneuf zu finden. Produzieren ist bekanntlich keine Kunst, namentlich wenn die natürlichen Voraussetzungen in so überragender Weise vorhanden sind wie im Rhonetal. Die wesentlich grössere Schwierigkeit besteht darin, die Produktion zu lohnenden Preisen abzusetzen. In dieser Richtung hatte die Propagandazentrale die nötige Vorarbeit geleistet, indem sie

auch die grossen schweizerischen Konsumentenorganisationen zur Mitarbeit von Anfang an gewonnen hat. Der VSK Basel hat wertvolle Schrittmacherdienste geleistet und es gelang verhältnismässig rasch auch die Walliser Verwerterkreise zu organisieren und mit der bestehenden Produzentenvereinigung in eine Interessengemeinschaft zusammenzuführen. Der grosse Tag für Maurice Troillet und auch für mich war der 8. April 1934, an dem sowohl die *Fédération valaisanne des producteurs de fruits et légumes* und die *Union valaisanne pour la vente des fruits et légumes* mit einer Zentralstelle UNEX gegründet wurde. Das ersehnte Ziel der Versöhnung der bis anhin doch eher «feindlichen Brüder» war erreicht und bildete auch das lehrreiche Beispiel für andere ähnlich gelagerte Gebiete unseres Landes. Produktion und Absatz von Wein, Obst und Gemüse standen auf festen Füßen.

II

Man hat diesen Erfolg in landwirtschaftlichen Kreisen mit Interesse zur Kenntnis genommen und die Ueberzeugung begann zu dämmern, dass gegenseitige Feindschaft und ein getrenntes Marschieren keine Zukunft haben kann, sondern nur die vernünftige und loyale Zusammenarbeit. Dabei stellt die strikte Respektierung der gegenseitigen Tätigkeitsbereiche von Produzenten und Verwertertschaft die unabdingbare Voraussetzung dar. Diese Erkenntnis hat sich auch auf anderen Gebieten der modernen Agrarpolitik nicht nur bewährt, sondern als einzig erfolgreiches Mittel erwiesen.

Unter diese erste Etappe des engen Hand- in Handarbeitens mit einer überragenden und wirtschaftlich weitsichtigen Persönlichkeit wurde dann im Frühjahr 1934 unter meine Tätigkeit als Direktor der Propagandazentrale in Zürich, deren Vizepräsident Maurice Troillet war, der Schlusspunkt gesetzt. Es erfolgte meine Berufung nach Bern an die Abteilung für Landwirtschaft des EVD. Trotzdem mir verständlicherweise zahlreiche andere Aufgaben warteten, erfuhr die Zusammenarbeit mit dem Walliser Staatsmann, — er war inzwischen nicht nur Nationalrat, sondern Ständerat geworden — keinen Unterbruch. Neben den amtlichen Fühlungen in der Richtung der Verbesserung der landwirtschaftlichen Produktionspolitik in der Schweiz, kamen die geselligen und gesellschaftlichen Zusammenkünfte in einem ausgewählten Kreis führender Parlamentarier in Bern. Auch hier wurden immer wieder die lebenswichtigen Probleme der Walliser Landwirtschaft in den Mittelpunkt gerückt. Verschiedene parlamentarische Interventionen von Seiten von Troillet waren das Fazit dieses Meinungs-

austausches. Als ich im Frühjahr 1942 neben der Abteilung für Landwirtschaft auch noch die Leitung des eidgenössischen Kriegsernährungsamtes übernehmen musste, wurde der Schulterschluss mit meinem alten Freund naturgemäss noch viel enger. Von dieser harten und mühseligen Tätigkeit konnte ich mich von Zeit zu Zeit in seinem gediegenen und gastlichen Rebhaus in Fully im Kreise vertrauter Bekannter für einige Stunden erholen. Die Erinnerungen an « Liaudisaz » gehören zu den glücklichsten meines Lebens. Ueber ihnen leuchtet der goldene Schein edelster Walliserkreszenzen, der berühmten Spezialitäten aus dem eigenen Rebberg von Maurice Troillet. Wenn die Wände reden könnten... !

Das Schlusskapitel unserer verständnisvollen amtlichen Zusammenarbeit bildete die Schaffung der Walliser Unterstation in Conthey der eidgenössischen Versuchsanstalt für Obst- und Weinbau Lausanne-Montagibert. Es war die letzte Botschaft, die ich als Direktor der Abteilung für Landwirtschaft des EVD für den Schweizerischen Bundesrat zu Händen der Eidgenössischen Räte redigierte, bevor ich Ende 1946 meinen Ministerposten in Budapest übernahm. Trotzdem von diesem Zeitpunkt an die amtliche Zusammenarbeit aufhörte, so blieben unsere Freundschaft und der regelmässige Gedankenaustausch, von hoher Warte aus, bis zum letzten Tage bestehen. Es war ein Vorzug des Schicksals, der mich mit diesem so aussergewöhnlich begabten und schöpferischen Menschen zusammengeführt hat. Solche Begegnungen und Verbindungen gehören zum Wertvollsten und Beglückendsten, das das Leben uns zu bieten vermag. Fruchtbare, uneigennützig zusammenarbeit im Dienste und zur höheren Ehre unserer Volksgemeinschaft, sind schliesslich der Sinn und der Zweck unseres irdischen Seins.

III

So ist Maurice Troillet aus der Geschichte des Wallis nicht wegzudenken. Im Gegenteil, er verkörpert im modernen Sinn das schöpferische Ferment und die immer Neues gestaltende Persönlichkeit, die zur glücklichen Entfaltung seines Heimatkantons aus den seinerzeit sehr ärmlichen Verhältnissen zur blühenden Entwicklung der Volkswirtschaft des Rhonetals und seiner Umwelt den entscheidenden Beitrag geleistet hat. Er hat es wie nur wenige seiner Zeitgenossen erreicht, in einem typischen Agrar-Kanton : Landwirtschaft, Industrie, Handel, Gewerbe und Tourismus zu einer verständnisvollen Zusammenarbeit zu erziehen. Das ging nicht ohne Schwierigkeiten und bittere Enttäuschungen, aber es ging ! Aus dem vor 50 Jahren noch « unterent-

wickelten Gebiet » ist ein wohlhabender Kanton geworden. Ein bewunderungswürdiges Lebenswerk !

Deshalb bedarf Maurice Troillet keiner granitenen Gedenktafeln und eherner Bronzebüsten.

Er hat sich sein bleibendes Denkmal selbst gesetzt : sein Rhonetal !

Jedes Frühjahr, wenn die schöpferischen Kräfte der Natur im Walliser Rebgegend sich machtvoll regen, wenn es zwischen Siders und St-Maurice keimt, treibt und herrlich blüht, und unter göttlichem Beistand sich hundert- und tausendfältige Frucht ankündet, so ist das gleichsam ein inniges Dankgebet und ein jubelnder Hymnus auf den, der an diese nieversagenden, wundersamen Bodenkräfte des Rhonetals stets geglaubt, und sie mit landesväterlicher Umsicht betreut und gefördert hat, auf

MAURICE TROILLET.

Diese wenigen Schlussätze sollten künftighin in jedem Walliser Schulbuch stehen und zwar französisch und deutsch. Geben sie doch den säkulären wirtschaftsgeschichtlichen Entwicklungsabschnitt des Kantons kurz und bündig wieder.



J'ai agi et j'ai ri !

Un fleuve, des arbres et une montagne

par

André GUX

Devant certains phénomènes propres à notre temps, on se défend mal contre l'intuition d'une ressemblance profonde entre eux et les processus mortels du cancer. La pullulation des voitures paralysant le trafic, la construction forcenée d'immeubles quelquefois inutiles mais toujours rentables, la spéculation qui en découle et asphyxie l'économie, l'aménagement du territoire obéissant à d'autres lois que celles de l'intérêt général, la publicité plus coûteuse que la fabrication de l'objet à vendre, le tourisme considéré comme le seul produit de remplacement des activités d'autrefois, toutes ces manifestations ressemblent à cette prolifération anarchique des cellules qui s'appelle cancer. L'analogie ne s'arrête pas là. De même que les cellules cancéreuses sont plus vigoureuses que les cellules normales et, jouissant d'une sorte de monstrueuse santé, les tuent pour prendre leur place, de même la spéculation tue l'épargne cependant que la publicité se paye aux dépens de la qualité. Dans le monde moderne, certains individus, d'ailleurs vigoureux, actifs, très intelligents souvent, sont des agents efficaces de cette cancérisation pathologique des tissus mêmes de la société. Ils sont la seringue qui injecte le mal. Au nom du progrès matériel et de l'urgence sociale, ils justifient la démesure et refusent d'ouvrir les yeux sur l'excès. Pourvu qu'ils créent des emplois, bâtissent des murs et ouvrent des hôtels, ils se sentent absous. Ils savent bien d'ailleurs que la boulimie humaine créera les appétits et les besoins nouveaux aptes à engloutir tous les produits de leur activité à courte vue. Ils savent que la surchauffe économique a elle aussi ses métastases et peut gagner toutes les parties du corps.

D'autres hommes, beaucoup plus rares, beaucoup plus précieux, parce que leur regard porte plus loin, au lieu de s'attacher à ces réalisations immédiates, s'efforcent de faire l'office, combien plus difficile, de régulateurs de ces besoins. Ils représentent la force qui, dans un organisme humain, impose aux cellules saines un développe-

ment organique harmonieux, hiérarchique, réglé. Tel fut Maurice Troillet. Ces hommes-là jouent le rôle de ces mystérieux mécanismes qui commandent le développement ordonné de la vie. Ils savent d'instinct qu'une économie nationale qui a besoin de six cent mille travailleurs étrangers n'est pas une économie, mais une dilapidation. A l'heure, proche peut-être, où il faudra payer tant de déraison, on comprendra l'enseignement de ceux qui, dans les crises d'expansion comme celle que nous connaissons, auront gardé le sens d'un rythme et fondé leur action sur ce qui dure, un fleuve, des arbres, une montagne.

Pendant des millénaires, Dieu a joué avec le destin du Rhône, le faisant errer à travers les âges, quitter ses anciens lits, creuser des lits nouveaux, les quitter encore en y laissant des fantômes de galets, son sillage immémorial. Longtemps, le Rhône a été le maître du drame surnois qui se jouait entre l'eau, le limon et les hommes. De Brigue à Villeneuve, les marais et les sables imprimaient sa marque de possession sur le sol. Puis l'homme s'est mis à l'enchaîner. Longtemps le Rhône s'est débattu contre la camisole de force où l'on prétendait le saisir. Dure bataille finalement gagnée par les hommes qui creusent, qui prévoient, qui remblaient, qui veulent. L'exhaussement du niveau du fleuve déterminé par les premières tentatives d'assainissement de la deuxième moitié du XIX^e siècle ayant voué à l'échec les efforts des pionniers, les paroles prononcées par Maurice Troillet devant le Grand Conseil valaisan en 1913, quelques mois après son entrée au gouvernement, semblaient un défi : « Nous changerons l'aspect du Valais en transformant la plaine du Rhône, en rendant à l'agriculture les vastes étendues aujourd'hui incultes, submergées par les eaux. » Grâce à lui, huit mille hectares de terres riches furent repris au fleuve et donnés aux hommes. Cette terre, difficilement conquise, il fallait la cultiver et pour cela passer d'une civilisation paysanne antique, mais périmée, à un jeune Etat agricole, moderne et vivant, assurer au pays, au moment où s'annonçaient les bouleversements de l'âge industriel, l'assiette économique et la permanence morale fondée sur « ce puissant capital de santé et de force génératrice que représente une agriculture vigoureuse ». Or, la culture de la terre est une activité qui exige des connaissances diverses et approfondies. Le paysan doit connaître les phénomènes fondamentaux qui se passent dans le sol. Ce sont là des choses qui s'apprennent. Au XIX^e siècle déjà, la maison du Grand Saint-Bernard avait ouvert une école sur son domaine d'Ecône, mais ce n'était qu'une solution de fortune, transitoire, malgré les services qu'elle a rendus. Et c'est au nom de Maurice Troillet qu'est attachée

la loi du 17 novembre 1919 sur l'organisation de l'enseignement de l'agriculture, d'où sont nées l'école de Viège et celle de Châteauneuf, en 1923. Dès lors, l'outil était en place, le visage du Valais pouvait changer sans que rien soit sacrifié de ses plus intimes structures paysannes ni des forces spirituelles qui font un vrai pays. Car apprendre la vie auprès des arbres, c'est apprendre que leur mystère nous dépasse et les hommes qui s'y attachent n'attendent guère les récompenses promises à ceux qui leur survivront. Apprentissage de l'abnégation difficile, mais la joie de planter est plus profonde que la satisfaction éphémère de cueillir. Ceux qui aiment les arbres ont accepté que leurs frondaisons boivent encore l'ivresse d'un ciel clair alors qu'ils ne seront plus.

Après le fleuve et l'arbre, la montagne. En 1937, le conseiller d'Etat Maurice Troillet recevait à Martigny l'ingénieur italien Chauvie, envoyé par Mussolini pour examiner sur place les possibilités d'une liaison routière Suisse-Italie et franchissant les Alpes d'Orsières à Courmayeur par un tunnel sous le col Ferret. Il s'agissait de canaliser le flot des visiteurs attendus à Rome en 1942, année prévue pour l'Exposition universelle. Des événements imprévus ont modifié, on s'en souvient, les projets du duce. Mais l'idée resta en veilleuse dans l'esprit de Maurice Troillet jusqu'au jour où il put, vingt ans plus tard, lui donner corps et rendre la vie et son rôle au passage obligé, pendant des millénaires, entre l'Italie et la Germanie. S'il a fallu comme toujours un homme pour que l'idée prenne corps, la résurrection du Grand Saint-Bernard était pourtant écrite dans les constantes de l'Histoire. Encore fallait-il savoir lire.

Les incrédules ni les sceptiques ne manquèrent. Il ne fut pas facile de les convaincre, tant l'évidence se cache volontiers tout d'abord. A Maurice Troillet, qui sollicitait son appui, un conseiller fédéral répondait : « Monsieur Troillet, je vous ai toujours considéré comme un réaliste. Et je découvre que vous êtes un poète. » Le conseiller fédéral ne se trompait d'ailleurs pas, l'homme d'action qui modèle un pays est un poète au plus vieux sens du mot. Le directeur d'une des plus grandes banques suisses concluait un entretien par ces mots : « Je vous admire, mais jamais ça ne se fera. » Constante réponse de ceux qui se trouvent face à ce qui ne s'est encore jamais fait. Or, il n'existait aucun tunnel routier sous les Alpes. Les plus optimistes, ceux qui connaissaient bien Maurice Troillet, allaient jusqu'à dire : « Il n'y arrivera pas... mais il est tellement entêté ! »

Contre les hommes d'action, l'opposition a rarement le dernier mot. Les Italiens furent convaincus les premiers, voyant bien ce que le Piémont aurait à gagner à rouvrir largement vers le nord cette artère trop longtemps garrottée. On sait la suite, la décision prise, le premier coup de mine, et le dernier, que Maurice Troillet n'entendit pas.

Depuis quinze ans et plus, le Valais se bat pour échapper à un isolement déterminé par la géographie qui a fait de lui ce long couloir fermé à une extrémité par la barrière des Alpes et à l'autre par l'étranglement de Saint-Maurice. Il y a plus qu'une nécessité routière, il y a une part de symbole dans les explosifs qui ont élargi le verrou de Saint-Maurice. Symbole de la volonté de se donner de l'air, d'échapper à l'asphyxie et d'irriguer du même coup les hautes vallées saignées de leur jeunesse. Entré il y a quinze ans dans l'ère des barrages qui a fondamentalement transformé ses conditions de vie, le Valais entre aujourd'hui dans l'ère des routes qui en est la suite obligée. Celle du Saint-Bernard ne sera pas la seule, elle en commandera d'autres.

Il est émouvant de constater que Maurice Troillet, cheville ouvrière de la plupart des entreprises qui ont transformé le Valais en un demi-siècle, et parvenu à la fin d'une période de quarante ans de gouvernement, a consacré les forces intactes de sa vieillesse à repenser et à recréer cette voie du Saint-Bernard qu'il appelait volontiers le Suez alpin et qui irriguera peut-être la Suisse occidentale comme les eaux du Rhône ont irrigué et enrichi la plaine qu'elles avaient ravagée depuis l'aube des temps. Il a su garder lucide sa raison à l'heure de la découverte de l'énergie atomique, aussi lourde de conséquences pour l'espèce humaine, on le pressent, que celle du feu.

Maurice Troillet et Crans

par

René PAYOT

En arrivant à Berne comme correspondant du *Journal de Genève*, j'eus la chance de me trouver, à la tribune des journalistes, à côté de Pierre Grellet, que ses jeunes collègues considéraient comme le prince des chroniqueurs parlementaires. Il était clairvoyant, malicieux, et il ne se gênait pas de rendre ridicules les députés qui lui paraissaient gonflés d'une importance qu'ils étaient seuls à se donner et qui distillaient l'ennui en lisant des rapports interminables.

Un jour, durant une session, Grellet me dit : « Je vais vous présenter à un homme que j'estime beaucoup. Il est modeste ; il ne prononce guère de discours, mais dans les commissions il fournit un travail considérable, et il s'est donné comme tâche de transformer l'économie du Valais. Il est ardemment fédéraliste, mais par son habileté il a su intéresser les autorités fédérales au développement de son canton, à l'assainissement de la plaine du Rhône, à l'amélioration du sort des petits paysans. »

C'est ainsi que je fus mis en présence d'un homme aimable et tranquille, qui dissimulait son énergie derrière la douceur de ses yeux bleus, et qui d'une voix paisible vous exposait les immenses réformes qu'il était en train d'accomplir. De ce jour lointain datent la sympathie et l'estime que, durant quarante ans, je n'ai jamais cessé de porter à Maurice Troillet.

Les circonstances devaient nous rapprocher. J'eus le privilège de connaître mieux les qualités de cet homme d'Etat, car à partir de 1920 je vins passer mes vacances dans la région de Montana et je m'intéressai à ce noble sport qu'est le golf, sport qui était bien peu connu en Suisse à cette époque-là. Sur ce vaste plateau où l'on ne voyait que trois hôtels, Elysée Bonvin, qui fut l'un des pionniers de la station, avait créé un parcours de neuf trous pour remplacer celui de dix-huit trous dessiné par Albert de Preux, et qui avait été abandonné

durant la première guerre mondiale. L'endroit se prêtait admirablement à l'exercice de ce jeu. Aussi, lors d'une rencontre avec Maurice Troillet, je lui dis que l'on devrait créer un important centre sportif sur ces beaux pâturages et que, pour cela, il importait de refaire un grand parcours de golf, de trouver un nom nouveau pour cette zone afin qu'on ne la confondît pas avec Montana qui était une station climatique, d'obtenir un bureau de poste et d'inaugurer une vaste campagne de propagande à l'étranger.

Maurice Troillet m'écouta avec attention et à la manière dont il m'interrogea sur le golf, sur ses possibilités de développement en Suisse, sur la clientèle qu'il pourrait attirer, je compris les raisons pour lesquelles ses entreprises réussissaient. Il voyait grand et loin, mais il ne négligeait aucun détail. A la fin de notre entretien il me dit : « Puisque vous avez la gentillesse de me demander mon patronage, en ma qualité de membre du gouvernement, je vous l'accorde bien volontiers », et me regardant dans les yeux il ajouta : « Vous pouvez compter sur mon appui. »

Ainsi, en 1928, Maurice Troillet vint inaugurer le nouveau parcours de dix-huit trous, et chaque année, jusqu'en 1961, année où nous eûmes la douleur de le perdre, il assista au déjeuner qu'offre le comité du golf aux autorités valaisannes et aux hôtes éminents de la station.

Que de difficultés il nous aida à surmonter, et que de judicieux conseils il me donna ! « Ne perdez jamais patience, me disait-il, parlez avec tous les propriétaires de terrain (il y en avait presque deux cents !), révélez-leur ce que gagnent chaque saison les petits garçons de Chermignon et de Lens qui portent les sacs des joueurs. Et tenez, me dit-il un été, pour vous habituer à la manière de discuter des Valaisans, vous allez représenter les hôteliers qui sont en contestation avec les propriétaires au sujet du prix de location. Ces derniers auront comme délégué le juge de paix de Lens. C'est un homme excellent et conciliant. Mais ne soyez pas pressé. »

Nous causâmes durant trois semaines, et, Maurice Troillet avait eu raison, un accord put s'établir. Certes, il ne mit pas fin aux obstacles que nous eûmes à surmonter, car les convoitises s'éveillaient à mesure que le succès du golf faisait surgir des hôtels et des chalets. Maurice Troillet revoyait dans la lutte que menaient les dirigeants de la station celle qu'il avait livrée durant toute sa carrière contre les préjugés, la jalousie, l'incompréhension d'une partie de ses concitoyens. « Les idées nouvelles, nous disait-il, se heurtent toujours à la méfiance, mais il ne faut pas se décourager. Vous verrez, un jour arrivera où

la population saisira l'importance que présente pour sa prospérité le développement du golf. »

Et comme Maurice Troillet était un magistrat réaliste, il nous conseilla de faire dresser par les communes intéressées des plans d'extension, délimitant les endroits où la construction pourrait être autorisée. « Ainsi, ajouta-t-il, vous pourrez protéger vos terrains de jeu, car le Conseil d'Etat les déclarera d'utilité publique. »

Voyant qu'il portait un vif intérêt au golf, je lui demandai en 1960, en lui souhaitant — hélas ! pour la dernière fois — la bienvenue à notre déjeuner traditionnel, pourquoi, ayant la main sûre et l'œil exercé, il ne pratiquait pas ce jeu. « Oh ! me répondit-il, je suis encore un peu jeune pour un sport aussi tranquille que le vôtre. »

A Crans, où il montait chaque été, Maurice Troillet eut l'occasion de rencontrer de nombreuses personnalités étrangères. J'eus le plaisir de le mettre en contact avec le général de Lattre de Tassigny qui séjournait dans un chalet. Entre ces deux hommes, d'apparence si peu semblables, naquit une sympathie immédiate. De Lattre, dont l'esprit était sans cesse en éveil, qui s'intéressait à tout, fut séduit par l'intelligence, le savoir de Maurice Troillet, l'art avec lequel il sut lui retracer les phases de l'évolution du Valais. Il fut enchanté de recevoir de lui un manteau et un chapeau en drap de Bagnes. Il les porta durant de longues années, et chaque fois que je le voyais, de Lattre me disait : « N'oubliez pas de me rappeler au souvenir de votre ami valaisan ; c'est un homme remarquable, une de ces natures comme je les aime, qui cachent sous des dehors tranquilles une immense réserve d'énergie. » Ces deux personnalités, le civil et le militaire, avaient en commun l'amour de leur pays, le goût de l'action, et le besoin de servir. C'est grâce à de telles qualités que sur des plans différents l'un et l'autre ont accompli une œuvre qui leur survivra.

De vigneron de Lavaux à vigneron du Rhône

par

Frédéric FAUQUEx

Je rencontrai Maurice Troillet pour la première fois en 1935, en entrant au Conseil national. Avant, j'avais bien sûr entendu parler de lui. Paysans et vignerons romands connaissaient le grand homme d'Etat valaisan et mon voisin d'Epesses, Albert Muret, peintre, écrivain, chasseur et gastronome fameux, me contait son admiration et son amitié pour lui. Il avait habité Lens avant de prendre domicile à Lavaux et, en compagnie de Troillet, il avait tiré et dégusté ces coqs de bruyère gorgés de myrtilles de la forêt des Tierces au-dessus de Verbier.

Quant à moi, je lui fus présenté dans les couloirs du palais fédéral. Il me fixa de ses yeux clairs (« quelle ardeur d'œil bleu », observait ma mère) et avec un franc sourire :

« Ah ! un vigneron vaudois ! C'est parfait, déclara-t-il. Nous travaillerons ensemble, mon jeune collègue. Il n'y aura jamais trop de vignerons dans ce palais pour défendre nos vignes et notre vin ! » Cette cordialité d'accueil est un trait de Maurice Troillet. Il m'accorda spontanément son amitié, elle devint très intime et vive. Il fallut la mort pour la trancher.

Nous nous inclinons devant le magistrat, le créateur, l'homme des réformes menées à bonne fin. Il force l'admiration, il en impose, mais je dirai ce que j'admirais le plus : eh bien, le côté secret de cette nature cependant riche et ouverte. J'essayais de la pénétrer. Elle était pudique et profonde, sans bavardages sentimentaux. Maurice Troillet ne se livrait pas. En toutes occasions, il ne disait que juste ce qu'il fallait pour les besoins de sa cause, et lui confier un secret c'était aussi avoir l'assurance qu'il serait bien gardé.

J'ai parfois touché l'âme et j'en ai été ému.

« Pourquoi, m'est-il arrivé naturellement de lui demander, n'as-tu jamais fondé de foyer ? »

Et lui avec une pointe de regret dans la voix :

« J'avais une mère admirable à laquelle je me suis toujours confié. Elle devinait mes aspirations, elle partageait mes soucis. Elle commentait mes projets, me conseillait, me critiquait comme seule une mère aimante peut le faire. Bref, grâce à elle un vrai foyer ne me manquait pas, j'avais cette chaleur à l'Abbaye, je me sentais heureux d'être, malgré les années qui s'écoulaient et les tempes qui grisonnaient, l'enfant chéri de ma mère.

» Quand elle quitta ce monde ce fut pour moi comme un voile protecteur qui se déchire et de l'autre côté, derrière le rideau, il n'y avait plus rien que le vide ! »

Ces mots, il les jeta avec une tristesse infinie et il reprit :

« Je compris que c'était moi qui devenais l'ancêtre, le chef de famille et que je devais avancer seul dans la vie, privé de sa présence bienfaisante. A ce moment-là j'étais trop âgé pour raisonnablement fonder un foyer ! »

Cette confession ne m'est jamais sortie de l'esprit. J'ai perdu ma mère à la fin de l'année 1963 et j'ai revécu la même expérience douloureuse. La tristesse de mon ami, je l'ai mieux saisie encore.

Nous nous rencontrions souvent. Graves ou gaies, bien des conversations émaillaient les loisirs que nous prenions ensemble à Berne, à l'Abbaye du Châble, à Fully ou à Rieux où Maurice me faisait le rare honneur de me rendre visite. Je rapporterai quelques-uns de nos propos à bâtons rompus, quelques remarques qui le situent bien.

Un jour, où je le savais en affaires à Lausanne, j'eus la chance de l'héberger chez moi. N'ignorant pas ses goûts raffinés de gourmet, j'avais mis beaucoup de soins à lui préparer un dîner de spécialités de charcuteries vaudoises. Au dessert, comme nous parlions des différents fruits du Valais, je lui ai présenté un nouveau livre français d'arboriculture richement illustré. Il le feuilleta et tombe littéralement en arrêt sur la description d'un abricot intitulé : « Précoce de Monplaisir ».

Le visage radieux, il s'exclame :

« Voilà ce qu'il nous faut, un abricot qui a une floraison tardive et une maturité hâtive ! Ce que je cherche depuis si longtemps pour le Valais. Ah ! éviter les gels printaniers si fréquents et mettre de bonne heure ces fruits dorés sur le marché, avant que la clientèle ne soit saturée d'abricots importés. »

Cette découverte l'enchantait et il savait communiquer son enthousiasme. Depuis, je n'ai plus jamais entendu parler de ce « Précoce de Monplaisir » qui probablement n'avait pas que des qualités, mais nous rappelions en famille cette passion pour la recherche qui faisait flamber notre ami et nous avait si vivement frappés.

En visitant son beau domaine de Charnot à Fully, je lui exprimais mon étonnement. Comme il se compliquait l'existence avec tous les essais horticoles et avicoles qu'il ordonnait sur ses terres ! On essayait là-bas de faire industriellement du poulet, de l'oie, de la dinde et du canard. On y plantait en grand de la courgette, du soya, du haricot à graines et bien d'autres choses.

« Mon cher ami, me dit Maurice Troillet, n'est-ce pas passionnant de faire des essais chez soi, à l'échelle d'un domaine moyen et en parallèle avec les essais des stations officielles, en espérant que tout ce qui sera positif sera utile à toute l'agriculture de mon canton ? »

On ne pouvait qu'admirer ce sage désir de servir.

Servir, il pensait pouvoir le faire très longtemps. Aussi était-il très soucieux de sa santé dont il ne parlait guère. Il voulait vivre aussi vieux qu'un patriarche pour réaliser les nombreux projets qu'il avait en tête. Il était donc d'une sobriété exemplaire. Il me citait souvent les aphorismes de l'école de Salerne :

Quant au vin, sur le choix, voici ma doctrine :
Buvez-en peu ; mais qu'il soit bon.
Le bon vin sert de médecine.
Le mauvais vin est un poison.
Point de vins frelatés, ils gâtent la poitrine ;
Un vin frais, naturel, pétillant, gracieux,
Doit flatter le palais, l'odorat et les yeux.

Nos dîners le soir à Berne étaient très légers, une douzaine d'huîtres chacun par exemple et deux verres de blanc. Jamais de liqueurs et à dix heures, au plus tard, il se retirait dans son hôtel.

Cette modération constante et cette discipline étaient connues dans ma famille et ma chère mère avait coutume de dire :

« Tant que mon fils fréquentera Maurice Troillet, à Berne, je serai sans souci sur sa conduite ! »

Tous deux nous avions horreur des verres droits, dit vaudois, pour déguster le vin blanc. Nous estimions que pour apprécier le fin parfum de réséda de nos chasselas, pour juger l'or de leur robe, il fallait utiliser les mêmes verres qui mettent en valeur les vins rouges. C'est

pourquoi tous les établissements publics de Berne, où nous étions connus, nous servaient le vin blanc dans des verres ballons malgré les protestations irréflechies de nos collègues.

Il était amoureux du très bon vin, Maurice, et c'était un vrai poème de l'observer quand il dégustait et savourait par petites gorgées un Ermitage de Fully. Un jour qu'il tâtait une de mes bouteilles dans son chalet du Clou, il me dit :

« Il est tellement bon qu'on dirait mon Fendant des Claives. »

J'ai hautement prisé le compliment.

A la chasse, il était vraiment dans son élément, car Maurice Troillet était un grand chasseur devant l'Eternel. Avec son brousse-tout en laine brune tricotée, son gilet, son vieux chapeau et parlant patois à ses amis bagnards, il représentait le type parfait du libre chasseur alpin. Je n'oublierai jamais le récit qu'il me fit un lundi soir, à Berne, d'une ouverture au chamois qui avait eu lieu le matin même dans la région de la Pierre-à-Voir.

« Nous étions montés en silence dans la nuit du dimanche au lundi jusqu'à 200 m de l'endroit où j'avais « lunetté » un chamois la veille.

» Arrivé au poste, je m'installai à plat ventre contre une grosse pierre dans la froide attente de l'aube. Lentement, le jour naissait. A portée de mon fusil je distinguais la silhouette d'un gros bouc. Je le mis en joue mais je me repris. Il faisait encore trop sombre pour tirer et toucher à coup sûr. J'ai attendu vingt-cinq minutes, l'œil à la lunette sans bouger. Et puis ce fut enfin mon premier coup de feu et mon premier chamois de l'année. Jamais les minutes ne me parurent si longues. La chasse est une sacrée école de patience et je suis plus fier d'avoir eu la volonté d'attendre, que d'avoir réussi mon coup de feu. »

Chasse et ripaille paysanne.

Je me remémore avec plaisir ma participation au sacrifice d'un cochon au Châble. Depuis longtemps, M. le président désirait connaître et mettre en pratique chez lui les recettes de charcuterie de campagne de mon canton qu'il appréciait fort. Arrivé la veille à l'Abbaye, j'ai eu l'honneur de présider à ses côtés : sous les regards curieux de la population du village, nous avons préparé les saucissons, les saucisses au foie, aux choux et à rôtir, ainsi que les savoureux atriaux.

J'étais soucieux de m'être imprudemment engagé comme professeur de charcuterie vaudoise, mais certes tout a bien réussi. La dégustation d'échantillons le même soir plut tellement au palais de chacun

que Corinna Bille m'en parle encore aujourd'hui. Tandis que moi je garde le goût d'une vieille bouteille de petite Arvine qui clôtura la journée.

Et tenez, je me souviens de l'histoire qui accompagnait cette bouteille et la présentait :

« Nous avions chassé, disait Maurice, à partir du mayen du Clou en compagnie de joyeux amis vaudois. On fit halte ici avant de redescendre en plaine. Il y avait un magistrat de ton canton, son piqueur le taupier d'Avenches, brave homme tout simple qui n'était pas peu fier d'avoir été invité à chasser avec ces « Messieurs ».

« Nous dégustions la même petite Arvine. Nous lui demandâmes ce qu'il en pensait. Il nous répondit avec son réjouissant accent de la Broye : « De celui-là j'en suis ! Allez me chercher une seconde bouteille, Monsieur Troillet, c'est moi qui l'offre ! »

Si mon cher ami était devenu un magistrat à l'autorité exigeante, dressant ses subordonnés, s'il était né pour commander, il n'aurait pas poussé bien avant dans la carrière militaire.

« Caporal, racontait-il, je ne m'entendais pas, oh ! mais pas du tout avec mon colonel qui n'était pas de mon parti et qui, d'ailleurs, n'était pas à la hauteur de sa tâche. Après de nombreuses vexations, j'en ai eu assez : j'ai demandé de passer devant la commission de réforme. Le jour avant la date de ma convocation, j'ai pris une bonne cuite. Et j'ai fumé l'un après l'autre de longs cigares noirs toute la nuit.

» Le lendemain, mon cœur battait la breloque. J'avais l'œil injecté de sang et le teint cireux. Mon état passager de délabrement était tel que je fus réformé sans discussion, avec le plaisant motif de : *neurasthénie précoce*. »

De grands éclats de rire qui n'avaient rien de neurasthénique ponctuaient le récit.

Les souvenirs sur Maurice Troillet ne me manquent pas, mais je conclurai en narrant l'une de ses nombreuses gentilleses à mon égard.

Mon fils aîné avait l'âge d'entrer en qualité d'élève dans une école d'agriculture. Je m'y pris trop tard pour l'inscrire à l'école de Marcelin où l'on me dit qu'il n'y avait plus de place pour lui.

Comme je faisais part à Maurice Troillet de ma déconvenue, il me répondit gentiment :

« Nous, non plus, nous n'avons plus de place à l'école de Château-

neuf, mais puisqu'il s'agit de ton fils, je le prends quand même ! »

C'est ce qui eut lieu et nous ne l'avons jamais regretté.

Aujourd'hui que Maurice Troillet n'est plus là, qu'il n'assistera pas à l'inauguration du tunnel du Grand Saint-Bernard qui fut son œuvre, je mesure la belle chance que j'ai eue de pouvoir entrer un peu dans l'intimité de ce grand homme au grand cœur.

J'ai eu l'honneur de rencontrer non seulement le constructeur, le réalisateur, le modelleur de son canton, mais j'ai connu l'homme cultivé au tempérament d'artiste qui s'intéressait à la peinture et à la littérature. Il me citait Virgile. Il m'apprit à aimer Joseph de Pesquidoux, Olivier de Serres et d'autres auteurs bucoliques ou non.

Tous ces souvenirs me sont chers et les traits de sa chaude amitié les plus chers de tous, je les garde précieusement dans mon cœur.

Puissent aussi ses concitoyens perpétuer et garder la mémoire de cet homme qui leur a tant donné !

Un ami des temps difficiles

par

Alfred SCHWINNER

J'ai eu la chance, au printemps 1944, de me tirer d'une situation difficile et de pénétrer en Suisse. Des amis au grand cœur m'offrirent aide et protection, et ils comprirent parfaitement ma situation de réfugié. Le président du Conseil d'Etat du canton du Valais surtout me témoigna sa sympathie, et c'est à sa puissance et à son influence que je dois d'être en vie. Mes amis eurent à surmonter mille obstacles en Suisse et nous nous heurtions à des adversaires nombreux qui avaient une conception sans bienveillance du problème des réfugiés et exigeaient de dures mesures. En abordant cette question, je ne désire d'ailleurs pas critiquer les dispositions et les lois modèles de la Suisse, mais apporter plutôt à mon ami défunt un témoignage de profonde et inébranlable reconnaissance pour son esprit de justice et d'humanité.

Au printemps 1944, Berlin était journellement bombardée. Des nouvelles aussi nous étaient parvenues racontant l'horreur des camps de concentration. Comment aurions-nous pu servir plus longtemps un tel système et des maîtres aussi ignobles ? Un groupe d'opposants s'était formé à Berlin : un diplomate (moi-même), un militaire (le Dr Franz Matsch, depuis ambassadeur d'Autriche aux Nations Unies), de nombreux officiers et de hauts fonctionnaires. Nous dûmes préparer notre fuite de ce monde sans loi, de cet enfer qu'était devenue l'Allemagne. Ah ! le pays suisse de la liberté et de l'idéal ! Nous décidâmes de franchir chacun la frontière.

Et notre fuite réussit. Je m'annonçai à Genève au professeur Carl Burckhardt, président de la Croix-Rouge internationale. Ce dernier savait que, dans mon activité comme diplomate à Moscou, et en collaborant également avec le dernier ambassadeur allemand le comte von der Schulenburg, j'avais aidé des centaines d'hommes à rester libres. Nous pûmes arracher quelques personnes même des camps

de concentration allemands, parmi lesquelles la comtesse Carla Lanckoronska. Le comte von der Schulenburg, un des conjurés de « juillet », fut pendu par Hitler et torturé.

Voilà ce que nous fuyions.

Le professeur Burckhardt m'offrit amicalement l'hospitalité et m'invita dans sa cabane de chasse perdue dans les montagnes. Je m'y trouvais à l'abri des enquêteurs allemands.

Je m'annonçai aussi à Berne au Département politique. J'y reçus le meilleur accueil. Le rapport qui me concernait était bon. On me donna l'assurance de pouvoir séjourner en Suisse aussi longtemps que je le désirais et de retourner en Allemagne dès que je le jugerais souhaitable.

Ainsi j'étais libre mais je ne jouissais pas du droit d'asile précis, paraît-il. Mon cas devint bientôt grave. Je fus en effet par la suite convoqué devant les autorités de police. On exigeait que j'apportasse la preuve d'une situation périlleuse pour moi en Allemagne. « Mais, répondis-je, j'ai fui l'Allemagne, comment y retourner ? Je ne voulais pas servir plus longtemps le criminel régime des nazis. » — « Il faut quand même nous apporter des preuves que vous n'êtes plus en sécurité là-bas, sinon vous ne pouvez rester en Suisse plus longtemps. »

Quel dialogue ! J'avais d'une façon évidente rompu avec les autorités allemandes et je ne pouvais attendre d'elles nulle pitié. Je me souvins alors d'un ami municois le colonel Wilhelm qui m'avait averti que j'étais considéré comme un ennemi du parti par la Direction nazie à Munich et m'avait conseillé la fuite. J'en informai les autorités suisses. Plus tard, je sus que le consulat suisse à Munich avait convoqué l'épouse du colonel Wilhelm afin de vérifier mes assertions. Lors de l'interrogatoire, la pauvre femme s'évanouit presque de frayeur, car son fils unique était déjà arrêté et enfermé dans un camp. Elle craignait que sa déclaration fût portée à la connaissance des nazis et elle ne put dire la vérité, tant pour se sauver elle-même que pour ne pas perdre plus encore son fils. Je n'appris cela que beaucoup plus tard.

La police continua ses pressions hostiles. Elle limita ma liberté de mouvement et m'obligea à l'informer de tous mes déplacements, ce qui me rendit inquiet.

Dans cette situation, je trouvai un ami précieux et dévoué qui m'aida même financièrement, car mes moyens étaient épuisés. Je connus le père Apollinaire, du couvent des capucins à Sion, et j'eus l'occasion de l'accompagner dans ses tournées dans les montagnes. Comme



Ces mains ont remué plus de terre que mille trax.

dans les temps bibliques, il partageait avec moi le pain et le fromage qu'il recevait des paysans et nous mangions ensemble, assis au bord de la route. Ces offrandes, elles avaient plus de goût pour moi et elles m'étaient plus chères que toutes les friandises distribuées dans les réceptions des ambassades, bien plus chères ! Jamais je n'oublierai cet heureux temps ; je pouvais respirer au milieu de mes peines. Chez les capucins, à Sion, le père m'offrait le potage reconstituant du couvent et, pour loger, me conduisait à la Maison-Blanche, un asile de buveurs sur le coteau en face de Sion. Je dormais dans la chambre du téléphone, car les pères ne voulaient absolument pas que je partage la salle commune. « Par respect pour ma haute dignité », précisaient les bons moines — et cela sonne encore à mes oreilles comme une plaisanterie — j'avais même le droit de choisir un serviteur parmi les buveurs en voie de guérison. Je bêchais et je jardinais à la Maison-Blanche. C'était une vie idyllique et j'y repense volontiers.

Mais dans cette solitude montagnarde je fus soudain plongé dans l'effroi. Le téléphone sonna. Du Département politique à Berne, le conseiller de légation von Jaeger demanda à me parler. Voilà ce qu'il m'annonçait : l'arrivée à Berne de deux importants envoyés d'Hitler qui désiraient me parler. « Vous devez venir à Berne, me dit von Jaeger, et vous présenter aussitôt à l'ambassade allemande. » Et voici ma réponse : « Je ne veux plus rien avoir à faire avec le régime actuel en Allemagne. Est-ce que je jouis bien du droit d'asile ici ? Je n'irai ni à Berne ni à l'ambassade. Avez-vous donné connaissance à ces envoyés allemands de mon lieu de résidence ? » — « Non, me répondit-on, mais au déjeuner hier à l'ambassade allemande, entre la poire et le fromage, ces messieurs m'ont prié de vous influencer afin que vous vous annonciez à eux volontairement. » — « Et si je ne m'annonce pas volontairement ? » repartis-je. — « Alors, nous devons vous mettre en état d'arrestation, car nous ne pouvons quand même pas faire une guerre avec l'Allemagne à cause de vous. »

Je savais ce que signifiait s'annoncer librement. Une famille allemande à Genève avait un fils qui fut appelé à servir dans l'armée d'Hitler. Il refusa d'abord de donner suite à cet appel, mais il n'osa persévérer lors d'un deuxième ordre de marche. Il partit pour l'Allemagne. Deux semaines plus tard, les parents reçurent à Genève un paquet contenant l'urne avec les cendres de leur fils et ce billet laconique : « Le Führer n'appelle pas deux fois ! »

Que faire dans mon cas ? Un destin semblable me guettait. Une fois arrêté, interné, je pouvais à tout moment être extradé. Je ne

voulais pas non plus causer des complications à la Suisse. Je refusai cependant de me rendre à Berne, je refusai de recevoir ici à la Maison-Blanche les deux envoyés (dont l'un était le chef du personnel des Affaires étrangères à Berlin). Après un long débat, je proposai de me rendre à Lausanne pour un entretien. J'y avais des amis qui me promirent de me surveiller et de me protéger pendant mon rendez-vous avec les envoyés du diable.

Dans un restaurant, à Lausanne, eut lieu cette séance mouvementée. On exigea aussitôt que je vienne à Berlin. Mais je demandai des nouvelles du comte von der Schulenburg. J'avais appris qu'il avait été arrêté. Là-dessus, les deux envoyés m'expliquèrent que le comte allait on ne peut mieux, même s'il était interné provisoirement, que l'on n'avait rien pu relever contre lui et qu'il serait sûrement libéré dans quelques jours. Cependant, en novembre 1944, Schulenburg était exécuté d'une manière sauvage. D'après les informations de la presse municoise, il fut pendu et torturé jusqu'à la mort. J'aurais dû être attaché avec lui à la même corde. L'exécution dura huit heures et fut filmée sur ordre d'Hitler.

Les envoyés allemands ne se gênèrent pas pour mentir. Je demandai à ces envoyés de me présenter une convocation personnelle et signée du comte von der Schulenburg qui avait été mon chef et mon ami intime. Les deux envoyés ne purent insister plus longtemps, car ils ne pouvaient tout de même me présenter une lettre d'un cadavre. Un compromis intervint. On me donnait trois mois pour obtempérer aux ordres. Mais trois mois plus tard, au début de l'an 1945, la Suisse n'avait plus de guerre à craindre de la part de l'Allemagne.

Mon séjour à la Maison-Blanche tira à sa fin. Hélas ! La bienfaisance officielle s'interposa. J'avais à prendre mes repas à l'asile des Vieillards à Sion. Une intendante, chargée de l'inspection de l'asile, me fit venir et me salua avec ces mots : « Vous avez à nous fournir votre dernière chemise pour votre entretien. »

J'étais très atteint par cette réception. La police me surveillait maintenant avec une rude sévérité et je n'avais pas le droit de quitter ma résidence sans permission spéciale.

Ma vie se balançait entre l'espoir et la peur. Alors, dans cette situation précaire, j'eus de nouveau la chance d'émerger.

Le père Apollinaire me fit faire la connaissance de Maurice Troillet. Dès la première rencontre, l'étincelle jaillit, le contact eut lieu, et nous pûmes nous considérer tels des amis ou du moins liés, l'un comme un homme en péril à l'autre qui était son ange gardien. Je

sentis, sans la moindre ambiguïté, la noble disposition à aider autrui au fond de l'âme extrêmement cordiale de mon nouvel ami. Et puis avec quelle absolue sincérité il aimait la justice !

Maurice Troillet me donna des livres à traduire et nous parlions littérature et philosophie. Il s'intéressait à ma vie en Russie, à mon expérience de diplomate et à mon jugement sur la politique soviétique. Il s'occupa des conférences que je donnai à la villa « Notre-Dame » à Montana et suivit les articles que, par l'entremise du père Hugo Rahner, je fis paraître dans la presse suisse. Très divers étaient les intérêts qui nous liaient. Je pouvais en tout temps rendre visite à Maurice Troillet à son bureau de l'Etat ou à son domicile privé. Et afin de me créer une occupation particulière, il m'engagea à me rendre à l'Ecole d'agriculture de Châteauneuf. Par faveur spéciale, je fus accepté comme élève et, sous la direction de professeurs distingués, j'ai assimilé très bien tout un enseignement théorique et pratique ; j'ai eu l'occasion de participer à de nombreuses et fort intéressantes inspections du verger et du vignoble valaisan. Mes camarades de cours, mes professeurs, je les ai cordialement aimés. Lors de l'examen final général nous fîmes une grande fête. Chacun de mes condisciples, campagnards et fils de paysans, apportèrent une ou plusieurs bouteilles de vin de leurs propres crus en vue d'une dégustation, et je dus goûter de tout avec chacun jusqu'à en attraper le vertige. Ce fut une fête véritable, pleine de *Stimmung* et de *Gemut* comme nous disons, qui m'unit pour toujours non seulement avec le merveilleux pays montagnard valaisan, mais par-dessus tout avec ses habitants, enthousiastes et chaleureux. Le Valais devint ma deuxième patrie.

Maurice Troillet m'avait rendu attentif à toutes les beautés du pays. Il me conduisit souvent à son domaine viticole de Fully et m'expliquait la culture valaisanne de la vigne, les soins du raisin et ceux du vin dans toutes les phases de son évolution.

Il était défendu en Suisse aux réfugiés d'accepter un travail quelconque, ce qui nous attristait souvent. Mais grâce à l'influence et à la protection de Troillet, j'eus la permission de donner quelques leçons d'anglais, je pus enseigner également quelques rudiments de la langue russe aux jeunes pères jésuites qui, à cause d'Hitler, avaient fui d'Innsbruck et s'étaient établis à Sion.

Pendant ce temps, je recevais constamment de menaçantes lettres de Berne, qui étaient en somme des avis d'expulsion. Je pouvais en déduire que si je ne quittais pas bientôt le pays, je serais livré aux

agents d'Hitler. Mais où donc fuir dans le monde ? Toutes mes représentations et toutes les interventions à Berne de mes importantes relations furent vaines. J'ouvris alors mon cœur à Maurice Troillet et je lui fis part de mes inquiétudes. Je lui montrai la dernière lettre reçue du département fédéral de la Police à Berne, dont le ton tout particulièrement menaçant m'avait fort ému. Maurice Troillet lut la lettre et me déclara ceci :

« Ne vous faites pas de souci à propos de ce nouveau décret de Berne. Je vais demain à Berne. Vous m'accompagnerez. J'inviterai à notre hôtel, à dîner, le chef de la Police. Vous serez là et vous aurez l'occasion de parler en ma présence et entre quatre yeux à ce personnage ; vous lui exposerez votre situation et vous lui demanderez pourquoi il vous poursuit arbitrairement. Ne vous faites d'ailleurs aucun souci. Les lois et les ordonnances de Berne viennent à nous en passant la crête des Alpes, mais dans leur chemin par-dessus les montagnes elles perdent beaucoup de leur efficacité. Et là-dessus je veille ! »

Ces fermes et fières paroles me donnèrent un nouvel espoir et je vis en Maurice Troillet véritablement l'ange sauveur. A Berne, le chef de la Police fut ponctuel au rendez-vous. Il était d'une politesse empressée, il accueillit en ami mes plaintes et mes remarques et m'assura que rien ne se tramait contre moi.

D'un coup cessèrent les tracas policiers, les interrogatoires et les ennuis. Je pus à peine croire à cet heureux changement de vie dont je dois remercier Maurice Troillet tout seul.

Dans ce temps-là, je travaillais aussi comme aide-jardinier au château de Pradegg, à Sierre. J'ai connu Mme Mercier ; de tout cœur j'estime et je vénère cette grande bienfaitrice aux multiples et importantes œuvres dans le cadre de ce pays. Le père Larue, un missionnaire français, m'a témoigné aussi son amitié. Au château habitait également une dame française, la comtesse d'Alincourt, qui était une proche amie de Mme Mercier. J'appris à la connaître et à l'aimer, et elle consentit à devenir ma femme.

Nous célébrâmes nos noces. Dans une romantique petite chapelle de la vallée de Bagnes, le père Apollinaire nous unit et nous donna la bénédiction de l'Eglise. Une agape suivit à laquelle Maurice Troillet participa comme hôte d'honneur et il nous offrit ses meilleurs vins. Cela se passa au Châble, dans son village natal, et la fête se déroula dans l'ambiance la plus charmante et la plus joyeuse. Avec une vive émotion, nous primes congé de notre cher protecteur, de notre authentique ange gardien.

Bien des années plus tard, nous avons revu notre vénéré ami à Sion et nous lui avons rendu visite, nous arrêtant encore au château de Pradegg dans la si amicale famille Mercier. Et il y a trois ans — nous ne pensions pas alors que ce serait, hélas ! la dernière fois — nous pûmes parler ensemble de la réalisation de son grand projet et nous réjouir de sa réussite : le tunnel sous le Saint-Bernard. Nous l'invitâmes à venir nous voir sur le lac d'Ossiach en Autriche et à participer à une chasse au chamois et au cerf. Joyeusement, Maurice Troillet accepta l'invitation.

C'était un homme d'action et de joie.

Ma femme se souvient fort bien de notre dernier entretien. Les paroles échangées restèrent dans sa mémoire et elle me les rappelle : « Vous avez parlé politique. » Maurice Troillet a conté ses souvenirs sur Adenauer lequel passa pendant vingt ans ses étés à Chandolin d'Anniviers :

« Nous nous sommes rencontrés à quelques reprises. C'était un vrai grand homme, un homme d'Etat d'une intelligence supérieure. Il est le seul peut-être à l'heure actuelle à être pleinement intelligent. Ah ! vous savez, ma situation, mon travail, m'ont mis en rapport avec bien des hommes politiques, avec certains hommes d'Etat, eh bien, on reste surtout épouvanté lorsque l'on constate le peu d'intelligence des hommes qui gouvernent le monde ! »

C'était un terrible mais, hélas ! très juste jugement sur notre temps.

Maurice Troillet était souvent affecté par la médiocrité de ceux qui ont un certain pouvoir à exercer, petit ou grand, sur d'autres hommes, sur un pays...

Ma femme et moi nous dirons notre reconnaissance avec ces lignes à celui qui fut un ami au grand cœur. Nos cœurs à nous ne cesseront de battre pour lui.

Table des matières

Avant-propos par André Donnet	7
<i>Paul Fleury †</i> : Il y a soixante ans	9
<i>Maurice Chappaz</i> : Portrait de mon oncle	15
<i>S. Corinna Bille</i> : L'oncle Maurice	23
<i>Pierre Courthion</i> : Les amitiés contrastées	31
<i>Henriette Dibon</i> : Sous le signe du Rhône	39
<i>Georges Crettol</i> : Approches de Maurice Troillet	45
<i>Joseph Michaud</i> : L'homme des vignes et l'homme de gouvernement	51
<i>Bojen Olsommer</i> : Le rêveur du possible	61
<i>Pierre Darbellay</i> : Maurice Troillet et le tourisme valaisan	67
<i>Peter von Roten</i> : « Tyrannus Patriae »	71
<i>Aloys Theytaz</i> : Maurice Troillet, tel qu'en lui-même ?	77
<i>Adolf Fux</i> : Rückblick auf die « Aera Troillet »	95
<i>Maurice Zermatten</i> : Profils retrouvés	101
<i>Ernst Feisst</i> : Maurice Troillet, schöpferischer Mensch, Freund und grosser Walliser Staatsmann	107
<i>André Guex</i> : Un fleuve, des arbres et une montagne	113
<i>René Payot</i> : Maurice Troillet et Crans	117
<i>Frédéric Fauquex</i> : De vigneron de Lavaux à vigneron du Rhône	121
<i>Alfred Schwinner</i> : Un ami des temps difficiles	127

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE S. A., A SION, EN
AVRIL MIL NEUF CENT SOIXANTE-QUATRE
POUR LE COMPTE DU COMITÉ D'INITIATIVE
MAURICE TROILLET, PRÉSIDÉ PAR JOSEPH
MICHAUD. LES PHOTOS DES HORS-TEXTE
SONT D'OSWALD RUPPEN.

